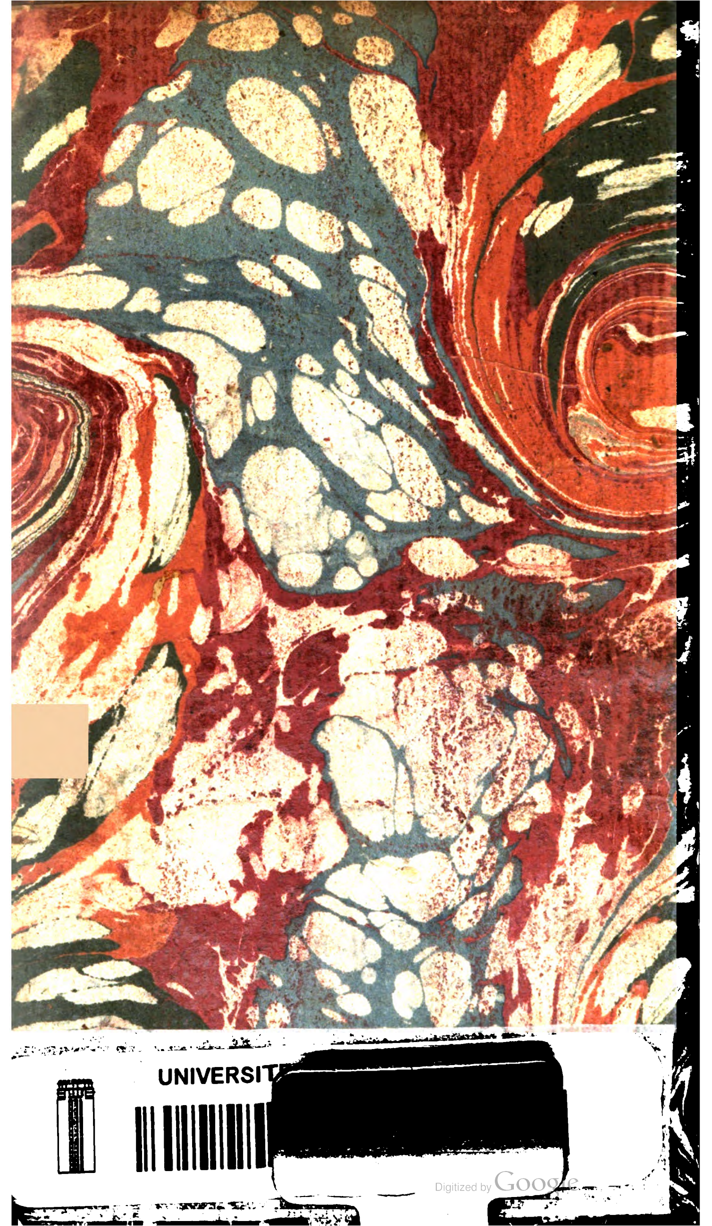


M.lle Cl. Reydellet del. *Romanet s.*


UNIVERSIT[redacted]
Digitized by Google



HISTOIRE
DES
PHILOSOPHES ANCIENS,

Jusqu'à la renaissance des Lettres,

AVEC LEURS PORTRAITS.

Par M. SAVÉRIEN.

TOME QUATRIEME.





A PARIS,

Chez F. AMB. DIDOT, aîné, Libraire & Imprimeur, rue Pavée, près du quai des Augustins, à la Bible d'or.

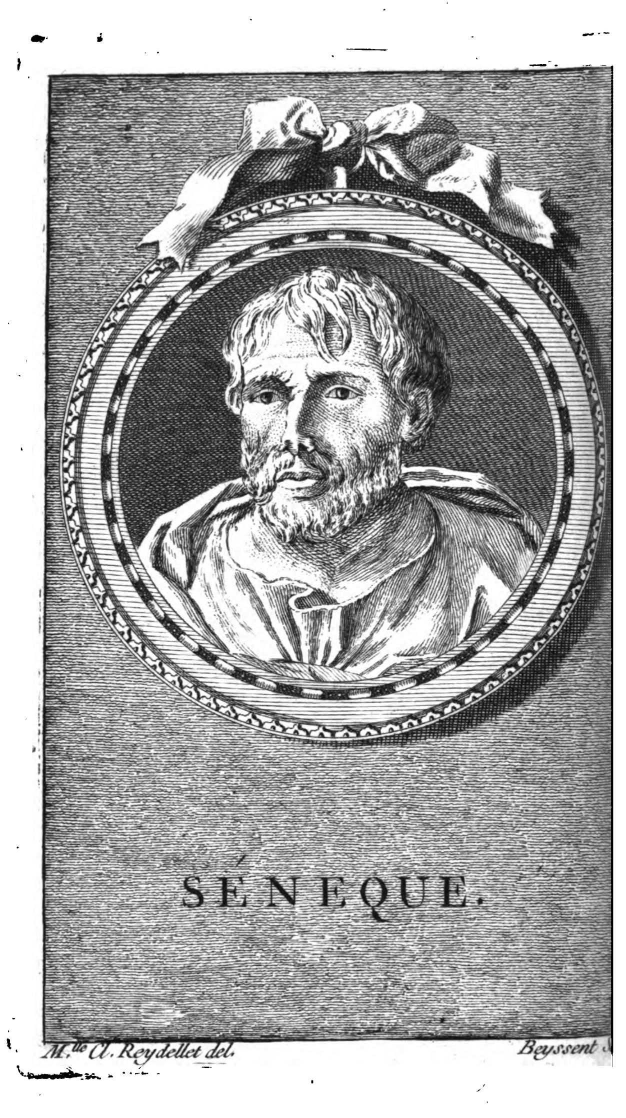
M. DCC. LXXII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

TABLE

DES PHILOSOPHES

Du quatrieme Volume.


SÉNEQUE.
M.lle Cl. Reydellet del.
Beyssent S



HISTOIRE DES ANCIENS PHILOSOPHES.

MÉTAPHYSICIENS, MORALISTES, ET LÉGISLATEURS.

*SENEQUE**.

TOUT le monde sait qu'*Alexandre* en ruinant l'empire des Perses, sans pou-

* *L. Annæi Senecæ Vita*, par *Juste Lipse*, à la tête de l'édition *Variorum* des ouvrages de *Seneque*. *Vita L. Annæi Senecæ*, à la tête de la collection de ses ouvrages, de l'édition de 1702. *L. Annæi Senecæ Epistolæ*. *Histoire des Empereurs*, par M *Lenain de Tillemont*, tom. I. *Dictionnaire de Bayle*, *Vie de Seneque*, à la tête des *Pensées de Seneque, recueillies* par M. *Angliviel de la Beaumelle*. Et ses ouvrages.

voir établir le ſien, forma pluſieurs Souverains; que ces Princes, dans le deſſein de s'agrandir, troublerent tout l'empire d'Orient par des diſſentions continuelles; que les Romains profiterent de leurs diviſions, & réunirent ces différents Etats ſous leur domination; mais que les querelles particulieres qui ſe formoient ſans ceſſe entre des citoyens égaux, cauſerent des guerres civiles continuelles; & enfin que Rome ne goûta les douceurs de la paix que ſous *Auguſte*, ſon premier Empereur.

Ce Prince, pour affermir la félicité publique, voulut faire fleurir les lettres dans ſon empire : il crut que c'étoit le ſeul moyen d'y ramener les beaux jours. Sa Cour également polie & ſpirituelle devint le ſéjour des gens d'eſprit. Dans la vue d'adoucir les mœurs des Romains, il eſtima convenable d'adopter la Philoſophie d'*Epicure*, & de la préconiſer, parceque cette Philoſopihe, qui conſiſte dans la pratique de la volupté, étoit, ſelon lui, la plus capable de produire cet effet.

Sous ſon gouvernement, qui fut celui de la douceur & de la bienfaiſance, les Romains devinrent tranquilles, polis

& délicats : mais *Tibere*, son successeur, quoiqu'élevé dans l'étude des Langues Grecque & Latine, ayant frayé le chemin de la tyrannie, il fallut aux Romains une Philosophie plus forte & plus courageuse pour supporter les excès & les bizarreries du nouveau gouvernement. Celle de *Zénon*, ou des Stoïciens, parut plus convenable à la tyrannie, & elle devint absolument nécessaire sous le regne de *Néron*, qui enchérit infiniment sur les cruautés de *Tibere**, malgré la bonne éducation qu'il reçut d'un des grands Philosophes de l'antiquité.

C'est celui dont je vais écrire l'histoire, Stoïcien ferme & courageux, qui à une imagination fleurie joignoit les connoissances les plus étendues. Il s'appelloit SENEQUE. Il naquit à Cordoue, ancienne Colonie Romaine, de *Marcus Annæus Seneque*, Chevalier Romain, lequel étoit homme de lettres. Il aimoit sur tout l'éloquence, & il avoit recueilli les déclamations des plus célebres Orateurs de son temps, qu'il avoit publiées avec des préfaces de sa composition. Ce travail lui avoit fait une réputation. Il quitta Cordoue pour venir

s'établir à Rome, & il y arriva environ quinze ans avant la mort de d'*Auguste*.

Ce fut dans cette ville que le jeune SENEQUE reçut les premiers éléments de l'éducation. Son pere qui avoit reconnu dans son fils du goût pour les lettres, cultiva avec soin ces heureuses dispositions. Il le mit sous la discipline d'un Savant, nommé *Atalus*, qui commença par exiger de lui qu'il fît un noviciat d'un année entiere dans la Secte de *Pythagore*, sans manger ni chair ni poisson, afin que son esprit en devînt plus subtil. SENEQUE se trouva si bien de son régime de vie, par rapport aux facultés de l'esprit, qu'il avoit résolu de le continuer plus long-temps; mais son pere ne voulut pas le permettre, parcequ'il craignoit que cette vie austere ne fût préjudiciable à sa santé. Seulement il obtint qu'il s'abstiendroit de manger certains mets, comme des huîtres, des champignons, &c. parceque c'étoient, selon lui, plutôt des ragoûts qu'une nourriture.

Il persista aussi à ne boire que de l'eau, à ne point user de parfums, à coucher sur un seul matelas très dur, & à dormir fort peu.

Son pere le destina à l'éloquence du barreau, qui étoit chez les Romains le moyen le plus efficace pour acquérir les honneurs & des dignités. SENEQUE y parut avec éclat : son éloquence y fut goûtée, & il devint bientôt l'Orateur à la mode ; cependant ce succès lui coûta presque la vie.

Caligula, qui couroit la même carriere que lui, fut jaloux de sa réputation. Il résolut de se délivrer d'un rival si dangereux pour sa gloire : mais une femme lui sauva la vie. Elle conseilla à l'Empereur de laisser agir la nature, qui le vengeroit bientôt des torts que SENEQUE avoit de l'emporter sur lui par le mérite, attendu ses infirmités, & particuliérement la phthisie dont il étoit attaqué.

Effectivement il étoit tourmenté d'un asthme violent & continuel, sujet aux hémorrhoïdes, fiévreux, étique, en un mot il étoit en proie à tous les maux du corps ; tellement que, las de mener une vie languissante, il voulut plusieurs fois la finir en se donnant la mort ; mais son pere, qui l'aimoit tendrement, soutint son ame abattue, & lui fit passer ce temps douloureux de sa jeunesse.

Pour fortifier ſon tempérament valétudinaire, on conſeilla à ſon pere de lui faire changer d'air. Son oncle maternel ayant obtenu le gouvernement de l'Egypte, s'offrit de le mener avec lui. SENEQUE accepta cette offre avec joie, parcequ'il eſpéra ſatisfaire le deſir qu'il avoit d'étudier la nature. C'étoit un goût particulier qu'il avoit apporté en naiſſant, & que n'avoit point altéré ſon application à l'éloquence. Il s'y livra tout entier; & ſes obſervations lui procurerent pluſieurs découvertes ſur la phyſique, qu'il apporta à Rome comme un précieux tréſor, dont il réſolut de gratifier le Public.

Ce fut le ſeul bien qu'il gagna en Egypte. Sa ſanté qui avoit été le but de ſon voyage ne s'en trouva pas mieux: il arriva à Rome auſſi malade qu'il en étoit parti; mais enfin l'âge ayant augmenté ſes forces, ſes maux diminuerent. Ses parents, perſuadés qu'une compagne aimable qui auroit ſoin de lui, pourroit rétablir ſa ſanté, ſongerent à le marier. On ne connoît point la perſonne qu'il épouſa: ſeulement on ſait qu'il en eut un pluſieurs enfants, & qu'il la perdit quelques années après qu'il l'eut épouſée.

Sa mere, nommée *Helvie*, qui l'aimoit tendrement, exigea de lui qu'il prît un état. Quoiqu'absolument retirée du monde, & qu'elle dédaignât & les Grands & les grandeurs, elle sortit de son caractere pour solliciter la questure en sa faveur; & elle l'obtint. SENEQUE ne fut pas si flatté d'avoir cette place, qu'*Helvie* l'avoit été de la lui avoir procurée; son goût pour la vie privée & pour l'étude des lettres & de la Philosophie, ne se concilioit pas avec les embarras d'une charge. Il préféra le plaisir de cultiver sa raison, à l'honneur d'avoir part aux affaires publiques, & il abandonna volontiers les avantages que ce soin procuroit à ceux qui en sentoient mieux le prix: d'ailleurs il croyoit que le Sage devoit commencer à s'instruire lui-même avant que de se mêler de conduire les autres.

Il chercha donc dans les livres des Philosophes des moyens pour former son esprit & son cœur, & il n'en trouva pas de plus efficaces que ceux que proposoient les Stoïciens dans leur systême. Il crut que leur Morale étoit la plus raisonnable, parcequ'elle étoit sans doute

plus conforme à l'auſtérité & à la gravité de ſon caractere. Il ne l'adopta pas néanmoins abſolument, & il écarta quelques opinions qui lui parurent répréhenſibles : il ſut encore accorder le ſyſtême d'*Epicure* avec la doctrine de *Zénon*. Il forma ainſi une nouvelle Philoſophie, dont il donna des leçons publiques à Rome avec le plus grand ſuccès. Son auditoire étoit compoſé des perſonnes de la premiere diſtinction, de tout âge & de tout ſexe.

Il compoſa enſuite un Traité ſur la colere, dans lequel il peignit très bien ce mouvement violent de l'ame. Après avoir montré que la colere ne reſpire que le ſang, la vengeance & le carnage, qu'elle foule aux pieds les bienſéances, qu'elle ne connoît ni parents ni amis, qu'elle n'écoute ni la raiſon ni les conſeils; qu'un homme en colere eſt véritablement fou, que ſes yeux s'enflament, que ſon ſang s'allume, que ſes cheveux ſe hériſſent, qu'il grince les dents, qu'il halete, qu'il frémit, il conclut que la colere eſt un vice, & il donne tous les moyens dont on peut faire uſage pour la dompter, ſoit en mépriſant le premier mouvement de la colere,

ſoit en en étouffant le germe dès ſa naiſſance, en s'en rendant le maître pour n'y point ſuccomber.

Il y a dans ce Traité une queſtion aſſez curieuſe. La colere augmente-t-elle la valeur des guerriers ? Non, dit SENEQUE : la vertu n'a pas beſoin du ſecours du vice, elle ſe ſuffit à elle-même. Mais la valeur eſt-elle véritablement une vertu ? Toutes les actions que la vertu inſpire, méritent le nom de bien ſuivant ce Philoſophe. Cela étant, on peut demander ſi l'action de tuer un homme, pour quelque raiſon que ce ſoit, eſt digne de ce nom. Cette action eſt contraire au droit naturel : donc c'eſt un vice. D'ailleurs ce n'eſt point avec tranquillité, avec ſang froid qu'on peut la commettre, puiſqu'elle répugne aux ſentiments de la nature. La colere étouffe ces ſentiments qui parlent dans notre cœur en faveur de notre ſemblable, & par conſéquent donne le courage que requiert la valeur (1).

---

(1) Je demande au Lecteur la permiſſion de rapporter un trait aſſez plaiſant, mis ſur la Scene Italienne, par lequel on décide la queſtion de l'utilité de la colere dans la valeur. Scapin fâché de ce qu'Arlequin lui a ravi le cœur de ſa maîtreſſe, veut ſe battre avec lui ; Arlequin refuſe le

Quoi qu'il en soit de cette question, que je ne prétends pas décider, ce Traité fit un honneur infini à notre Philosophe. Il ne parut qu'après la mort de *Caligula*, parceque ce Prince y est fort maltraité. *Claude* succéda à *Caligula*, & signala son regne par la douceur & la justice. Il rappella ses deux nieces, *Agrippine* & *Julie*, de l'isle Ponce, où *Caligula* les avoit exilées : ce qui ne plut pas à *Messaline*, son épouse.

Julie étoit aimable, & l'Empereur s'entretenoit volontiers avec elle. Ces conversations exciterent la jalousie de *Messaline*. Elle résolut de se défaire d'une rivale qui lui enlevoit le cœur de son mari ; & comme elle n'aimoit pas SENEQUE, qui de son côté la mésestimoit assez, elle en fit un amant de *Julie*. On ne sait point quelles furent ses preuves pour le persuader à l'Empereur ; mais il est certain que ce Prince crut que *Julie*

---

combat, & s'excuse sur ce qu'il est tranquille. Tu es en colere, dit-il, à Scapin, & c'est un avantage que tu as sur moi, dont tu ne dois pas abuser. Mets-moi en colere, & tu verras que je ne le cede point à un autre en fait de bravoure. Scapin fait tout ce qu'il peut pour mettre Arlequin en colere, & il ne peut y réussir. La partie est renvoyée au temps où Arlequin & Scapin seront également en colere, parceque, selon eux, ils se battront alors à armes égales.

& SENEQUE étoient coupables du crime qu'on leur inculpoit : il crut donc devoir les punir, & les exila tous les deux. Notre Philoſophe fut relégué dans l'iſle de Corſe : il avoit alors quarante ans.

C'eſt un problême qui n'eſt pas encore réſolu, de ſavoir ſi notre Philoſophe a eu un commerce d'amour avec la Princeſſe : il n'y a pas lieu de le croire. Premiérement il étoit aſſez laid ; en ſecond lieu il étoit peu au fait des intrigues d'amour, & enfin il n'avoit point d'état à la Cour de l'Empereur, qui le mît à portée de vivre familiérement avec des Princeſſes.

Quoi qu'il en ſoit, il ſortit de Rome ſans peine ; mais il eut la douleur de voir mourir un de ſes enfants avant que de partir, & d'apprendre que ſa mere étoit inconſolable de ſa diſgrace. Après avoir eſſuyé ſes larmes ſur la perte de ce fils, il ſe hâta de conſoler ſa mere. Il lui écrivit une lettre, dans laquelle il raſſembla tous les motifs de conſolation que la Philoſophie & la tendreſſe filiale peuvent ſuggérer. *Je ne ſuis point malheureux*, lui écrit-il ; *& qui plus eſt, je ne ſaurois le devenir : non que je prétende me donner pour ſage ; car, ſi je pouvois me flatter*

de mériter ce titre, je me croirois le plus heureux des mortels; mais je me suis livré à des amis sages, & c'en est assez pour adoucir tous mes maux..... Au reste voici quelle est l'idée que vous devez avoir de moi. Je suis aussi gai, aussi content que si j'étois à Rome. He! comment ne le serois-je pas, mon esprit étant exempt de toute idée étrangere, & ne s'occupant que de lui-même? Je m'amuse tantôt à des ouvrages d'esprit, tantôt je médite sur la nature de l'homme & sur celle de l'univers. Je prends l'essor vers les objets divins: je jouis de ce spectacle délicieux; mon esprit ne perd point de vue son immortalité, & il parcourt le temps passé & le temps à venir.

Pendant trois années consécutives SENEQUE soutint ainsi les maux de l'exil; mais l'ennui de se voir éloigné de sa famille & de sa patrie, prit enfin le dessus. Son Stoïcime l'abandonna, & sa patience fut à bout. Las d'habiter un pays sauvage, d'avoir toujours à faire à des gens rustres & ignorants, il songea aux moyens de revoir Rome, & il résolut de mettre en œuvre pour cela tout ce qui pourroit lui procurer cet avantage. Dans cette disposition il apprit qu'un affranchi de l'Empereur, & qui étoit en même

me temps son favori, nommé *Polybe*, venoit de perdre son frere : il saisit cette occasion pour lui demander sa protection auprès de l'Empereur, & il lui écrivit une lettre de consolation, où pour l'intéresser en sa faveur il lui donna mille louanges, sans savoir s'il les méritoit, & dont à coup sûr il n'étoit pas digne : flatterie basse & honteuse qui tache la mémoire de notre Philosophe. Il se déshonora encore davantage par les éloges dont il combla l'Empereur : il le traita de divinité de la terre, l'appella pere de la patrie, loua sa clémence & sa valeur, & le remercia de ce qu'il avoit bien voulu le châtier en l'exilant.

Cette piece est si méprisable à tous égards, que quelques Savants ont douté qu'elle fût de SENEQUE ; mais ce doute n'est point fondé. Il n'est que trop certain que ce Philosophe en est l'auteur. Il y a plus, c'est qu'on a encore de lui une Tragédie intitulée *Médée*, qu'il composa lorsque *Claude* porta la guerre dans la Grande Bretagne, où la flatterie & l'adulation sont portées à l'extrême. Il est presque incroyable que SENEQUE se soit oublié jusqu'à ce point-là.

Un Philosophe qui n'a pas assez de fermeté pour supporter les disgraces de la fortune, n'est point un Philosophe. Le Sage, dit *Zénon*, se suffit à lui-même ; & SENEQUE, en qualité de Stoïcien, étoit disciple de *Zénon*. Comment concilioit-il donc sa conduite avec ses principes ? Mais le Sage n'est pas toujours sage, & il est des moments où il peut éprouver toutes les foiblesses de l'humanité.

Voilà ce qu'on peut dire de mieux, je crois, pour justifier SENEQUE. Cependant tout cet encens fut perdu, & ce Philosophe n'eut que la douleur & la honte de l'avoir brûlé inutilement. Il languit encore pendant plusieurs années dans l'isle de Corse, & il comptoit y mourir, lorsque la providence l'en fit sortir par un événement que le temps amena.

Claude avoit épousé en secondes noces *Agrippine*, sa niece, veuve de *Domitius Ænobarbus*, dont elle avoit un fils, si connu sous le nom de *Néron*. C'étoit une femme fiere & violente, qui avoit l'ambition de regner d'abord, & de faire monter ensuite *Néron* sur le trône, au préjudice de *Britannicus* qu'elle avoit eu

de *Claude*, à qui par conſéquent le ſceptre appartenoit de droit.

L'Empereur ſe douta du projet : il voulut en empêcher l'exécution en faiſant quelques changements qui miſſent l'Impératrice dans l'impoſſibilité de l'exécuter; mais *Agrippine* le prévint en l'empoiſonnant, & s'empara ſur le champ des rênes du gouvernement. Pour s'y maintenir, elle tâcha de capter la bienvaillance du peuple, & elle jugea qu'un moyen infaillible d'y parvenir, étoit de favoriſer SENEQUE, dont la réputation étoit ſi bien établie à Rome, que, malgré huit années d'exil, il y étoit toujours univerſellement eſtimé.

Elle le rappella donc, l'éleva à la Préture, & le chargea de l'éducation de *Néron*, conjointement avec *Burrhus*, vieux militaire qui étoit fort chéri du ſoldat & du peuple. *Néron* ſe trouva ainſi entre les mains des deux hommes les plus recommandables de l'empire. *Burrhus* lui apprenoit l'art de gouverner & celui de la guerre, & SENEQUE lui apprenoit la morale, la légiſlation & l'hiſtoire. Celui-là l'exhortoit à être humain, doux & bienfaiſant ; celui-ci lui expoſoit les avantages du ſavoir, le prix de la

vertu, les biens de la ſageſſe. L'un & l'autre travailloient à former ſon cœur & à éclairer ſon eſprit. Mais quoiqu'on dût attendre les plus beaux fruits d'une ſi bonne éducation, rien ne put étouffer le germe d'un caractere exécrable qui ſe développa avec l'âge.

Arippine récompenſa toujours en Impératrice les ſoins & les peines de SENEQUE. Ce Philoſophe étoit déja fort riche; mais les nouveaux bienfaits de cette Princeſſe, & les legs teſtamentaires qu'on ne manquoit jamais de faire à ceux qui étoient à la tête des affaires, augmenterent prodigieuſement ſa fortune. Il reçut auſſi de *Néron* pluſieurs gratifications, qu'il ne put ſe diſpenſer d'accepter; ce fut pour avoir ſon approbation, ou du moins pour l'obliger à garder le ſilence ſur le crime qu'il venoit de commettre en empoiſonnant *Britannicus*, véritable héritier de la couronne qu'il avoit uſurpée. Ce Prince ne laiſſoit échapper, outre cela, aucune occaſion de lui faire des préſents: il vouloit abſolument l'enrichir. Il eſt honteux, diſoit-il, de voir que des affranchis ſoient plus riches que SENEQUE, & que la perſonne qu'il eſtimoit le plus ne fût pas comblée de ſes bienfaits.

Tant de richesses accumulées rendirent enfin notre Philosphe le particulier le plus opulent qu'il y eût à Rome. Il avoit des maisons de campagne d'une magnificence royale ; ses meubles étoient très somptueux & très recherchés ; & parmi son luxe de table on comptoit cinq cents tables à manger, de bois de cedre, dont les pieds étoient d'ivoire.

Ce luxe & ce faste lui firent des jaloux & des ennemis. En évaluant ses biens, on trouva qu'il possédoit plus de trente millions. Ce n'étoit pas là la fortune d'un Philosophe ; aussi l'accusa-t-on d'avoir grossi ses trésors par des voies iniques. Est-ce en étudiant la morale, en cultivant les sciences, qu'on amasse des millions en quatre ans à la Cour ? C'est la demande qu'on lui fit ; & on ajouta que ces millions étoient le fruit d'un certain manege, par le moyen duquel il extorquoit les successions de ceux qui n'avoient point d'enfants, & celui de ses usures qui ruinoient l'Italie & les Provinces.

Malgré tout cela, SENEQUE ne se départoit pas de ses principes. Il professoit ouvertement le Stoïcisme le plus

rigide. Il déclamoit contre les richesses, & assurément il faisoit fort à son aise l'éloge de la pauvreté. On se moqua de lui; & le sarcasme fut poussé si loin, qu'il crut devoir faire son apologie. Il composa à cet effet un *Traité de la vie heureuse*, dans lequel il avoue naturellement ses torts.

Je ne me donne point pour sage, dit-il dans cet ouvrage, *& peut-être ne le serai-je jamais. Content de me corriger chaque jour de quelque défaut, je n'aspire point à une perfection au-dessus de mes forces....Dans mes Traités de morale je ne parle pas de moi, mais de la vertu: en faisant le procès au vice, je me le fais à moi-même. Je continuerai à louer jusqu'au dernier soupir, non la vie que je mene, mais celle que je dois mener....*

On me reproche mes grands biens. Le Sage ne court pas à la verité après les richesses, mais il les préfere à la pauvreté: il ne les reçoit pas dans son cœur, mais dans sa maison, & il s'en sert pour ouvrir une plus grande carriere à sa vertu. Pourquoi la Philosophie seroit-elle incompatible avec l'opulence? Le Philosophe riche, au lieu de rougir de ses richesses, pourra s'en glorifier, si personne ne peut en revendiquer la moindre partie.

SENEQUE se justifioit encore mieux par sa conduite, que par ses préceptes; car les actions sont plus éloquentes que les discours. Il faisoit vivre plusieurs citoyens par ses libéralités; il aidoit, autant de sa bourse que de ses lumieres, les jeunes gens studieux; il secouroit les Philosophes indigents, & ses trésors étoient ouverts à tous les Savants.

D'ailleurs, quoique sa table fût abondante & délicate, quoiqu'il eût un train nombreux & magnifique, & qu'il fit une figure brillante, il étoit extrêmement frugal, & toujours ennemi de l'éclat. Cela devoit désarmer ses censeurs; mais il donna prise à leur méchanceté, en faisant un mariage qui paroissoit déceler beaucoup d'orgueil & d'ambition.

Il épousa en secondes noces une fille de haute qualité, nommée *Pompeia Paulina*, jeune, aimable, spirituelle, & fort riche. Ses ennemis trouverent ce mariage fort disproportionné, & en firent des railleries piquantes; mais SENEQUE se consola de cette sorte de disgrace dans les bras de sa chere épouse. *Il est bien doux*, écrit-il à son ami *Lucilius*, *de voir qu'il y a en moi, tout vieux que je suis, une jeune personne que je soi-*

gne en me soignant moi-même. Pourquoi résister à cette honnête passion? C'est une foiblesse que de ne savoir pas vivre par tendresse pour une femme ou pour un ami. Quoi de plus agréable que d'être si chéri d'une femme, qu'on ne s'en chérisse plus soi-même?

C'étoit bien prendre les choses. On croit aisément qu'un vieillard s'accommode assez d'une épouse jeune & jolie, & qui a beaucoup d'amitié pour lui; mais cette félicité dont jouissoit notre Philosophe dans la société de son épouse, n'auroit pas été complette, s'il n'eût cultivé les Muses avec lesquelles il avoit été, pour ainsi dire, élevé.

J'ai dit que dans le voyage qu'il fit en Egypte, il avoit fait plusieurs observations & découvertes sur la nature. A la campagne, où il étoit souvent avec sa chere *Pauline*, il s'amusa à lire ce qu'il avoit écrit en Egypte, & cet amusement devint une occupation sérieuse. Il s'engagea sans s'en appercevoir dans une étude assez approfondie de la Physique. Il se fit des questions qu'il voulut résoudre; & les solutions qu'il en donna, formerent un ouvrage assez étendu, qu'il fit paroître sous le titre de *Questions naturelles*, adresseés à son ami *Lucilius*.

Voici le système renfermé dans ces questions.

Dieu est l'ame du monde ; & cette ame qui y est également répandue, agite & vivifie tout l'univers : ainsi chaque élément a une vie qui lui est propre. La terre a par conséquent une ame qui se répand par tous ses pores. C'est cette ame qui nourrit les arbres & les plantes, qui fait éclore les fleurs & les fruits, qui produit les métaux & les pierres précieuses, &c. Il y a plus : cette ame agit même sur le ciel & les astres qui environnent la terre, & c'est son souffle qui entretient leur force & leur éclat. Mais qu'est-ce que cette ame ? C'est l'air, dit SENEQUE, qui, se mouvant avec rapidité, passe par des filieres qui le modifient, comme il doit l'être, pour produire tous les êtres. Il y a, ajoute ce Philosophe, dans le sein de la terre de grands réservoirs, qui ne sont remplis que d'air, & qui sont la matiere de l'ame du monde, qu'ils entretiennent à mesure qu'il s'en dissipe dans les astres & dans les cieux. C'est cet air qui forme les tremblements de terre, les volcans, l'arc-en-ciel, les parélies, & les autres phénomenes de

la nature. En un mot il est le principe & l'agent de toutes choses.

Quoique SENEQUE crût cela véritable, néanmoins il explique particuliérement la formation de la grêle, de la neige, de la glace, de la pluie, qu'il attribue à l'action du soleil, laquelle forme les nuées & par conséquent la pluie, & à celle des nuées qui convertissent cette pluie soit en neige ou en glace, en interceptant la chaleur des rayons du soleil. Il parle aussi des cometes qu'il croit être une matiere enflammée. Mais toute cette Physique est peu de chose. Ce qui rend sur-tout les questions naturelles estimables, c'est l'érudition qu'on y trouve, & les observations qu'on y lit : on voit là un homme instruit qui fait voir & qui a bien vu.

C'étoit souvent au milieu de la Cour de *Néron*, que SENEQUE travailloit à cet ouvrage. Il y étoit extrêmement puissant, & son autorité étoit presque sans bornes; mais il n'en fit jamais usage que pour obliger ceux qui réclamoient sa protection. Ni le rang distingué qu'il tenoit à cette Cour, ni les honneurs qu'on lui rendoit, ne lui firent jamais perdre de-vue les principes de sagesse dont il

faisoit profession. Il ne se départit pas même de ses principes dans le pénible emploi qu'il avoit accepté de se charger de l'éducation de *Néron*.

En étudiant son caractere, il reconnut qu'il avoit le cœur mauvais, & un germe de scélératesse qui n'attendoit qu'une occasion favorable pour se développer. Il voulut d'abord l'étouffer; mais il comprit qu'on pouvoit bien corriger la nature, & non la changer. Dans cette vue il composa un Traité de la clémence; il en écrivit un autre sur les bienfaits: mais *Néron* n'en retira aucun fruit. Il faut avoir le fonds vertueux pour sentir le prix de l'instruction, & ce Prince étoit un monstre, qui n'avoit de l'homme que la figure.

Notre Philosophe n'en censuroit pas avec moins de liberté les écarts de l'Empereur. Un jour *Néron* mécontent de plusieurs Romains qu'il soupçonnoit de trahison, voulut les sacrifier à sa colere; mais SENEQUE le détourna de ce dessein, en lui disant: *Quelque grand que soit le nombre des personnes que vous ferez mourir, vous ne pouvez faire mourir votre successeur.*

Non content de réprimer ses excès de

cruauté, notre Philosophe le censuroit encore sur ses prodigalités.

Néron ayant fait construire une tente octogone d'un prix & d'une richesse extraordinaires, en reçut des compliments de tous ses courtisans; mais SENEQUE rabattit cette gloire par ces paroles: *Seigneur*, dit-il au Prince, *une telle depense montre moins votre richesse que votre pauvreté; car si vous perdez votre tente, vous ne pourrez en avoir une pareille.* C'étoit une espece de prédiction sur le sort de cette tente; car la tente fut submergée dans un naufrage.

Cette leçon n'offensa pas *Néron*; il en estima davantage son gouverneur; mais celui-ci ayant voulu blâmer les débauches infames où il se plongeoit avec une concubine nommée *Popée*, il se perdit.

Cette femme possédoit les charmes & les talents les plus séduisants: belle, riche, d'une illustre naissance, elle avoit encore ces dehors imposants qui sont le masque de la vertu: elle enflammoit ainsi les desirs, & dans le particulier elle se livroit sans réserve à sa passion pour les plaisirs & pour la volupté.

SENEQUE songea sérieusement à détacher de *Néron* une femme si dangereuse.

Il lui prêchoit sans cesse l'amour de la vertu, & ne voulut jamais se plier à ses vices : *J'aimerois mieux*, lui disoit-il, *vous offenser par la vérité, que de vous plaire par la flatterie.*

Ces leçons & cette fermeté ne plurent point à *Popée*. Elle regarda SENEQUE comme un censeur importun dont il falloit se débarrasser. A cette fin elle représenta à *Néron* combien le joug de notre Philosophe étoit pesant, & combien il étoit honteux à un Empereur de se laisser ainsi maltraiter. Elle lui faisoit ces reproches dans ces moments de séduction où elle s'étoit rendu maîtresse de son esprit & de son cœur en enflammant les sens. *Néron* se sentoit bien ébranlé, mais il n'avoit point assez de force pour rompre avec son gouverneur: il desiroit pourtant de s'en délivrer.

Il crut d'abord réussir en le traitant avec froideur. Il lui parloit peu, & affectoit de prêter l'oreille aux insinuations de ses ennemis. Il crut l'obliger par là à se retirer ; mais SENEQUE, qui le devina, ne voulut point être la dupe de sa politique. Il voulut en venir à une rupture ouverte. Il offrit de lui rendre tous les biens qu'il avoit reçus de lui, en

ne se réservant qu'une pension modique.

Néron fut effrayé de cette proposition. Il craignoit que cette séparation n'indisposât les Romains contre lui. Il n'ignoroit point l'ascendant que son gouverneur avoit sur l'esprit du Peuple. Il tâcha donc de le calmer, de regagner son amitié, & lui jura qu'il périroit plutôt que de lui nuire.

Seneque connoissoit trop bien le cœur de son éleve pour être la dupe de ses protestations. Il se défia de ce changement, & se tint sur ses gardes. Il changea sa maniere de vivre; il diminua son train, ferma sa porte aux citoyens qui lui faisoient la cour, parut rarement en public, & donna pour prétexte de sa retraite, ou qu'il étudioit, ou qu'il étoit malade.

Malgré ce changement, *Néron* ne perdoit pas de vue le projet qu'il avoit formé de s'en défaire. Il voulut l'empoisonner; mais la personne qu'il avoit chargée de cette actoin infame, ne l'exécuta pas. Il consulta sa maîtresse & les ennemis de Seneque sur le moyen le plus convenable de faire mourir ce Philosophe, ou secretement, ou avec quelque apparence de justice; & il fut arrêté qu'on

l'accuſeroit d'avoir conſpiré contre l'Empereur, & qu'on le condamneroit enſuite à la mort. Voici comme on s'y prit pour l'inculper de ce crime.

Les Romains, mécontents du gouvernement dur de *Néron*, travailloient ſourdement à rompre les chaînes de leur eſclavage. Ils déſignoient même ſon ſucceſſeur : c'étoit *Seneque*. La haute opinion qu'on avoit de ſa vertu & de ſon ſavoir, la diſtinction dont il jouiſſoit, la ſageſſe de ſa conduite dans les places éminentes qu'il avoit occupées, fixerent les yeux des Romains. On délibéra ſi on ne lui confieroit pas les rênes de l'empire. Un citoyen accrédité, nommé *Calpurnius Piſon*, qui étoit l'ennemi déclaré de *Néron*, parut favoriſer ce deſſein. Il ſe mit à la tête de la conſpiration; mais il travailla pour ſon compte. Le complot fut découvert, & *Piſon* perdit la vie.

Cependant SENEQUE avoit ignoré le projet des Romains : il n'avoit même eu aucune connoiſſance de la conſpiration. Cela n'empêcha pas que *Néron* ne l'accuſât d'y avoir eu part : en conſéquence de cette accuſation il lui fit ſon procès dans ſon conſeil ſecret des cruautés,

comme on l'appelloit, lequel étoit composé de lui même, de sa concubine *Popée*, d'un certain *Tigellinus*, qui avoit été Préfet du Prétoire, qui causa la mort de *Pétrone*, trahit *Néron* lui même, & périt enfin par ordre d'*Othon* (1).

Cet homme présenta à *Néron* une de ses créatures, un nommé *Natalis*, qui déposa contre SENEQUE, qu'il avoit été le voir de la part de *Pison*, pour se plaindre de ce qu'il ne lui avoit pas permis de le visiter, & que ce Philosophe avoit répondu qu'un entretien fréquent ne pouvoit être utile ni à l'un ni à l'autre, mais que du reste sa vie dépendoit de *Pison*. Après que *Natalis* eut parlé, *Néron* donna ordre à *Silvanus*, Capitaine de ses Gardes, d'aller savoir de SENEQUE s'il avouoit cette déposition. Notre Philosophe avoua la visite de *Natalis*, mais il répondit qu'il s'étoit seulement excusé de voir *Pison* sur ses incommodités & sur son amour pour le repos.

Cette simple déclaration fut un crime d'Etat, & le Conseil conclut que SENE-

(1) Cet Empereur étoit une créature de SENEQUE, qui l'avoit fait Préteur de Portugal, lorsqu'il étoit dans la plus haute faveur à la Cour de *Néron*, d'où *Othon* s'étoit élevé à l'empire.

QUE étoit digne de mort. *Néron* demanda à *Silvanus* si son Gouverneur, après un tel aveu, ne songeoit point à se faire mourir; & comme le Capitaine des Gardes répondit qu'il ne paroissoit pas y penser, il lui ordonna de lui en aller porter l'ordre: mais cet Officier n'en eut pas le cœur; il chargea de cette comission un Centenier, qui s'en acquitta.

SENEQUE reçut la nouvelle de cet arrêt sans en être surpris. Il s'attendoit chaque jour à quelque accident sinistre, & il étoit préparé à tout événement; mais ceux de ses amis qui étoient avec lui, fondirent en larmes, & sa femme se livra au désespoir. Quoiqu'infiniment sensible à la douleur de ses amis & de sa chere *Pauline*, SENEQUE eut encore la force de demander de l'encre & du papier pour écrire ses dernieres volontés, & le Centenier les lui refusa. Alors notre Philosophe se tournant vers ses amis, leur dit: *Puisqu'il ne m'est pas permis de vous laisser des gages de mon amitié & de ma reconnoissance, je vous laisse en mourant l'image de ma vie: c'est le plus beau présent que je puisse vous faire.*

Il tâcha ensuite de les consoler de la

perte qu'ils alloient faire : *Où sont ces maximes de sagesse*, leur dit-il, *dont votre esprit & votre cœur paroissoient pénétrés ? Où est la force de cette raison que les réflexions sembloient avoir preparée à tous les événements ? Qui de vous ne connoît pas la barbarie de Néron ? Après avoir percé le sein qui l'a porté, après avoir donné la mort à son frere, on devoit s'attendre qu'il feroit périr son Gouverneur.*

Après avoir prononcé ces mots, il embrassa sa chere *Pauline*, pénétré de douleur & de tendresse, & la conjura de supporter héroïquement cette séparation. *Au lieu de vous livrer à un chagrin éternel, coulez*, lui dit-il, *des jours heureux dans la pratique de la vertu : consolez-vous par des plaisirs honnêtes de la perte de votre mari, qui portera son amour au delà même du tombeau.*

Vivement touchée de ce discours, *Pauline* lui répondit : » En quelque état » que vous soyez, vous aurez toujours » mon cœur ; mais ce cœur doit être » percé avant le votre : nous avons » vécu ensemble, nous mourrons de » même : si l'hymen a uni nos destinées, » la mort en resserrera les nœuds «.

Ces sentiments parurent si beaux à

SENEQUE, que bien loin de la dissuader, il l'exhorta à y persister : *Je vous avois indiqué*, lui dit-il, *les moyens de m[illegible]r une vie heureuse ; mais puisque vous préférez une mort glorieuse à cette vie, je ne vous envierai pas cet exemple de vertu.*

Sans perdre de temps il fit ouvrir ses veines & les siennes aux bras. Comme son sang couloit lentement, pour hâter sa mort, il ordonna qu'on lui ouvrît les veines des jambes & du jarret : mais son sang extrêmement appauvri par l'âge & par sa frugalité, sortoit à peine de ses vaisseaux. Il crut que la douleur de voir souffrir sa femme suspendoit l'écoulement, & il la pria de passer dans une autre chambre.

Il tâcha ensuite de donner du mouvement à son sang, en échauffant son imagination ; & son esprit faisant un dernier effort, lui suggéra plusieurs maximes, également fines & judicieuses, qu'il dicta à son Secrétaire.

Pendant ce temps-là on apprit à *Néron* ce qui étoit arrivé à *Pauline*. Ce Prince craignant qu'on ne lui imputât sa mort, ordonna qu'on lui donnât tous les secours nécessaires pour la rappeller à la vie : c'est à quoi l'on parvint en ar-

rêtant ſon ſang ; mais elle ne ceſſa de pleurer ſon mari, & ne mena déſormais qu'une vie languiſſante.

Cependant SENEQUE impatient d'attendre la mort, voulut en hâter le moment. Il demanda à ſon Médecin du poiſon, qui ne produiſit aucun effet ſenſible : ſes membres froids & languiſſants ne donnoient pas priſe aux impreſſions du venin. Enfin il s'aviſa d'entrer dans un bain chaud, & y rendit les derniers ſoupirs, âgé de ſoixante-quatre ans. Avant que d'expirer il arroſa ſes domeſtiques qui étoient autour de lui, & dit d'une voix mourante : *J'offre ceci à Jupiter.* Ce furent ſes dernieres paroles.

Ses funérailles ſe firent ſans cérémonie, ainſi qu'il l'avoit demandé dans ſon teſtament. On le brûla ſimplement comme un homme ordinaire. Ce Philoſophe fut univerſellement regretté : il n'y eut que *Néron* qui ne verſa point de larmes ſur ſa tombe, & cette inſenſibilité fait l'éloge de SENEQUE. Rome perdit en lui un grand Orateur & un ſavant Moraliſte.

Son éloquence pleine d'ornements & de figures agréables, telle qu'on l'aimoit alors, lui avoit acquis une réputation

brillante. Il étoit l'Orateur du temps, & ses discours lui avoient mérité le titre de Prince de l'éloquence : il n'en étoit cependant pas digne ; car, quoiqu'il eût l'esprit élevé, l'imagination fleurie, & des connoissances étendues, les personnes de goût estimerent que le coloris de ses peintures étoit trop brillant & trop chargé ; que ses tours étoient peu naturels, & qu'en altérant la simplicité noble des anciens, il avoit achevé de corrompre l'éloquence, qui avoit déja décliné sur la fin du siecle d'*Auguste*.

Aussi l'Empereur *Caligula* se moquoit de son style trop coupé, & il disoit que ses pieces d'éloquence étoient des pierres sans ciment & du sable sans chaux. Et *Quintilien* souhaitoit qu'il eût eu plus de jugement pour discerner les véritables beautés des apparentes, & plus de soin de suivre les anciens, qui connoissoient la vraie éloquence, afin de s'en former une plus libre & plus mâle (1). Tel est aussi le sentiment de *Suétone* (2).

Le discours de SENEQUE qui justifie mieux ce jugement, c'est le panégyrique

(1) *Quintilien, de Orat.* L. 10.
(2) *Suétone.* C. 53.

de *Claude*, qu'il composa pour *Néron*; & que ce Prince prononça. Ce ne sont que traits d'esprit, figures brillantes, pointes recherchées. Mais ce n'est point en cela que cet ouvrage est le plus répréhensible. Les louanges continuelles & peu méritées qu'il donne à *Claude*, le rendent d'autant plus méprisable, que lors de la mort de cet Empereur, SENEQUE avoit publié une satyre extrêmement maligne, dans laquelle il disoit que *Claude*, au lieu d'avoir été changé en Dieu, avoit été métamorphosé en citrouille.

Cette contradiction est une tache à sa mémoire ; mais il faut avouer aussi qu'il l'a bien lavée par sa sage conduite & par ses beaux sentiments. Tout le monde convient que sa morale est très belle; & si l'on en croit *Pétrarque*, *Plutarque* prétendoit que les Grecs n'avoient point eu de plus grand Moraliste. Le Public pourra apprécier ce jugement, en comparant cette morale que je vais analyser avec celle des Philosophes Grecs, que j'ai exposée dans les trois premiers volumes de cet ouvrage.

On a donné à Leyde en 1672 une belle édition des ouvrages de SENEQUE, en trois volumes *in*-8°.

Morale de SENEQUE.

Il y a un Dieu, puisque tout le monde en convient, & qu'il n'est point de nation si barbare & si corrompue qui n'adore quelque divinité. Mais qu'est-ce que Dieu ? C'est l'ame de l'univers : c'est tout ce qu'on voit & tout ce qu'on ne voit pas. C'est un pur esprit qui est le maître du monde : tous les noms lui conviennent. Il est le Destin, parceque tout dépend de lui, qu'il est la cause des causes; la Providence, parceque sa sagesse regle l'ordre admirable qui regne dans le monde; la nature, parcequ'il est répandu dans toutes ses parties, & qu'il n'a besoin que de sa propre force pour se soutenir.

Dieu connoît le présent, le passé & le futur. C'est de lui que l'homme tient son existence & sa vie : ce que nous possédons, ce que nous donnons à d'autres, ce que nous leur enlevons quelquefois, nous le tenons de lui. Cet Etre tout-puissant ne nous procure pas seulement ce qui est nécessaire à nos besoins, il pourvoit même à nos plaisirs. Ces fruits de différents goûts, ces plantes utiles à

la ſanté, ces aliments diverſifiés à chaque ſaiſon de l'année, ſont des preuves de ſa bonté paternelle. Tous les animaux, tout ce qui exiſte, lui doit un tribut, parceque Dieu l'a doué ſeul d'entre les créatures de la faculté de jouir du ſpectacle de l'univers; car c'eſt lui qui produit & excite le génie.

Cependant il y a des Philoſophes qui ne ſavent pas apprécier les faveurs du ciel. Ils ſe plaignent de ce que les hommes n'ont pas une ſanté à toute épreuve, une force invincible, une intelligence capable de leur faire connoître l'avenir; mais cette plainte eſt très injuſte: ſoyons perſuadés que ce qui nous a été refuſé ne pouvoit nous convenir.

Nous lui devons les vertus dont nous ſommes doués, l'invention des arts que nous cultivons, & un eſprit capable de diſcerner dans un inſtant tout ce qui peut être l'objet de ſon application. Quelle que ſoit la rapidité du mouvement des aſtres, l'eſprit les devance dans leur marche; il en détermine la courſe pendant un long eſpace de ſiecles. Ajoutez à cela tant de richeſſes que vous poſſédez, tant de productions propres à votre uſage, & une abondance générale

rale de toutes fortes de biens ; & concluez que Dieu vous a aimé & qu'il vous aime toujours.

Soyons donc reconnoissants envers un si bon Maître, & que l'esprit d'ingratitude ne nous porte pas à chercher des excuses dans notre foiblesse & dans notre indigence. Il suffit d'être sensible à sa bonté pour lui témoigner notre gratitude ; car sentir un bienfait, c'est le rendre.

L'homme de bien est toujours avec Dieu : il fait sans cesse des efforts pour se réunir avec lui, & il tâche d'y parvenir par la frugalité, par la tempérance, par une vertu ferme & constante. Comme il sait que le germe de la Divinité est répandu dans lui, il l'y fait fructifier & produire des actes dignes de lui.

A l'égard du culte qu'il doit à Dieu, il le fait consister à l'honorer ; parceque l'honorer, c'est le connoître, c'est être intimement persuadé de son existence, c'est rendre hommage à sa Majesté suprême, & des graces à sa bonté : & pour l'honorer, il suffit d'être honnête homme, de le servir & de l'imiter.

La vertu établit une étroite amitié entre Dieu & l'homme de bien. Le Sage

n'est différent de Dieu, qu'en ce qu'il n'est pas éternel comme lui; du reste il est sa copie, son disciple, son véritable fils. Il éprouve cependant quelquefois de grandes calamités; mais ces calamités ne sont pas véritablement un mal; car on donne le nom de mal à ce qui ne l'est point.

En effet les accidents qui paroissent si terribles & si difficiles à supporter, sont utiles premiérement à ceux à qui ils arrivent, en second lieu au genre humain en général; troisiémement ces accidents n'arrivent point contre le gré de ceux à qui la Providence les destine; ou s'il y en a qui les souffrent impatiemment, ils méritent d'en porter la peine: enfin les traverses de la vie sont une suite du systême établi par les décrets éternels; & si les gens de bien y sont exposés, c'est par la raison même qu'ils sont gens de bien.

Personne n'est plus malheureux que celui qui n'a jamais été dans l'adversité, & n'a pas pu s'éprouver. Dès que ses vœux ont été ou remplis ou prévenus, c'est une marque qu'il est indigne de la faveur de Dieu. Il ne méritoit pas de triompher de la fortune, qui n'aime point à combattre contre des lâches.

De même qu'un lutteur croiroit qu'on le méprise, si on lui opposoit un rival moins fort que lui, la fortune cherche les plus vaillants champions, & dédaigne les ames vulgaires. Elle se plaît à assaillir les héros les plus illustres, pour avoir occasion de déployer toute sa force.

Il y a plus : c'est un malheur de n'avoir jamais été malheureux. Si vous n'avez point vu d'adversaire, qui pourra juger de votre valeur ? Vous ignorez vous-même son prix. Les épreuves sont la pierre de touche du mérite, & la science est le fruit de l'expérience. Ne pâlissez donc pas à la vue de l'adversité : la vertu brille dans les disgraces ; il n'y a de véritables malheureux que ceux qui s'endorment dans la félicité. Il vaudroit mieux essuyer de continuels revers, propres à nous rendre vertueux, que de vivre dans les délices qui nous corrompent. La mort est plus douce après un jeûne volontaire ; mais les intempérants meurent dans la douleur.

Non seulement l'homme de bien retire des avantages de l'adversité ; l'intérêt public demande encore qu'il ait toujours les armes à la main, & qu'il se distingue par des actions d'éclat. Dieu &

le Sage n'ont qu'un même but : c'est d'apprendre au vulgaire que ce qu'il desire n'est pas un bien, & que ce qu'il craint n'est pas un mal.

De quoi nous plaindrions-nous donc, & qu'aurions-nous à dire ? Ne nous attristons point, armons-nous de courage, en pensant que ce qui périt en nous, n'est point à nous. Ce qui appartient véritablement au Sage, c'est l'abandon qu'il fait de lui même à la conduite de la Providence. C'est un assez grand sujet de consolation pour lui de savoir qu'il roule avec l'univers dans le même tourbillon ; que sa vie ne doit point être uniforme, qu'il y aura du haut & du bas ; qu'il essuiera des tempêtes, qu'il luttera contre les flots irrités, qu'il aura la fortune contraire, mais qu'il triomphera toujours des événements fâcheux & cruels qui lui arriveront.

Tel est le sort de l'homme, de ce vase fragile, que le moindre vent peut emporter, que le moindre obstacle peut briser. Né avec un corps foible, nud, sans armes, il ne peut se suffire à lui-même, & la plus légere disgrace l'abat. Il n'a ni ongles ni dents qui puissent le faire craindre ; mais il trouve sa sureté

dans sa foiblesse. La raison & la société suppléent à ce qui lui manque. Ces deux présents du ciel, de foible qu'il étoit, le rendent redoutable. Il devient par là le roi de la terre.

La raison, cette portion de l'esprit divin, qui est répandue dans notre corps, est un attribut qui nous rend supérieurs aux animaux, & qui nous rapproche de la Divinité. Elle est la regle de toutes les vertus humaines : elle est la qualité distinctive de l'homme; tout le reste lui est commun avec les animaux.

La société lui donne encore un empire absolu sur toutes les créatures. Elle le met en état d'étendre sa domination hors de la sphere qu'il habite. Elle lui fournit des secours pour calmer la violence des maladies, pour soulager les incommodités de la vieillesse, pour appaiser le sentiment de la douleur. Elle fait sa force, en ce qu'il peut toujours l'opposer à la fortune. Elle est, en un mot, le plus ferme appui de la vie ; car, sans la société, il n'y a point de liens qui unissent le genre humain.

Aussi l'homme est intéressé à la former, à l'entretenir, à en remplir les devoirs, & en observer les loix. Ces

devoirs sont de tendre la main à celui qui fait naufrage, de montrer le chemin à celui qui s'égare, de partager son pain avec celui qui a faim, de ne mépriser personne, de ne pas oublier que nous avons tous le même pere, c'est Dieu, & que ce ne sont pas les titres, mais les mœurs, qui décident du mérite. Celui-là seroit sans doute un insensé, qui n'examineroit que la selle & la bride du cheval qu'il voudroit acheter; à plus forte raison il est bien plus ridicule de juger d'un homme par son habillement, & c'est le juger ainsi que de l'estimer à cause de son rang; car le rang qu'il occupe est comme le vêtemen dontt il est revêtu.

Mais ce qui trouble souvent cette harmonie si nécessaire à la félicité de l'homme, c'est la passion, je veux dire un vice volontaire de l'esprit. L'un est sensible à la moindre injure, au point de tout détruire pour en avoir raison; l'autre se pique d'être noble ou bien fait: celui-ci veut passer pour bel esprit ou pour savant; celui-là ne peut souffrir qu'on ne le respecte pas, ou qu'on lui résiste. Quelques-uns sont si jaloux de leur rang, qu'ils ne daignent pas re-

prendre leurs domestiques. Tous ces vices troublent l'ordre de la société : on fait encore le mal que l'avare, & surtout l'ambitieux, lui causent.

Cependant la nature ne nous porte à aucun vice : nous naissons libres & innocents : elle nous prescrit bien de veiller à nos intérêts ; mais elle nous défend les excès. En attachant du plaisir à toutes les fonctions nécessaires de la vie, son but n'est pas que nous cherchions le plaisir pour lui même, mais qu'il serve d'assaisonnement dans l'usage des choses dont notre conservation dépend.

Il faut donc résister aux passions, parcequ'il est plus aisé de leur interdire l'entrée de notre cœur, que de les en chasser. C'est un grand moyen de vivre heureusement ; parcequ'en faisant taire les passions, on fait parler la vertu, en laquelle réside la vraie félicité. Elle nous inspire d'imiter Dieu autant qu'il est en nous : elle nous affranchit de nos besoins ; elle nous procure la liberté & la sécurité. On l'acquiert par la pratique des devoirs qu'elle prescrit. Souffrez les injures, elles ne vous feront aucun mal; croyez que vous êtes heureux, & vous

le ferez réellement : car nul n'est heureux, s'il ne croit l'être.

Pour se procurer ce sentiment, il faut exercer son esprit & son cœur, & c'est à quoi on parvient par l'étude de la Philosophie ; car elle nous donne une regle sure & d'un usage universel pour la conduite de notre vie. Elle nous préserve de l'erreur, & fixe le degré d'estime qui est due à chaque chose : elle condamne les voluptés sujettes au repentir, & n'approuve que les biens durables : enfin elle démontre que celui-là est véritablement heureux, qui n'a pas besoin des prospérités humaines, & que celui-là est véritablement puissant, qui est maître de lui-même.

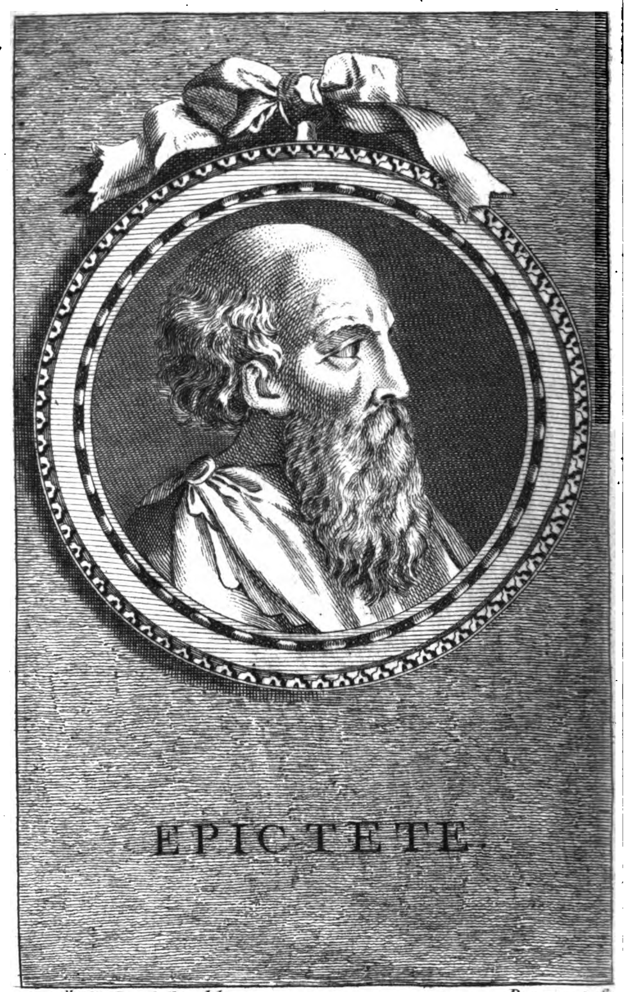
Aussi celui qui par cette étude est devenu Philosophe, parvient au plus haut degré de perfection & de bonheur où l'homme puisse monter. Admis dans le sanctuaire de la nature, placé dans la sphere céleste, il méprise avec plaisir les palais qu'habitent les riches, & les trésors que la terre renferme. Après avoir mesuré l'étendue du monde, il le trouve trop petit pour lui, & il est très étonné que tant de peuples cherchent à s'en as-

surer la possession à main armée. Il reconnoît en lui l'empreinte de la divinité au plaisir que lui cause la contemplation des corps célestes : ils ne lui sont plus étrangers ; il les regarde comme son propre bien. Enfin, comment un Philosophe ne seroit-il pas heureux ? Se livrer tout entier à l'étude de la Philosophie, c'est passer à une meilleure condition, c'est franchir les barrieres de la mort qui nous environnent.

D'abord l'étude est un sûr moyen d'éviter l'ennui : elle nous empêche d'être à charge à nous-mêmes, & nous rend utiles aux autres. Elle donne en second lieu à notre esprit les forces nécessaires pour supporter notre condition, pour se consoler des pertes qui lui arrivent, pour prendre les adversités en bonne part, & pour prévenir la lassitude & le découragement : seuls moyens de rétablir ou de conserver la tranquillité de l'esprit, en quoi consiste le bonheur de a vie.







M.lle Cl. Reydellet del. *Beyssent S.*

EPICTETE *.

Le Lycée, l'Académie & le Portique ont peuplé nos Eglises naiſſantes, dit un Auteur eſtimé du dernier ſiecle (1), & leurs plus grandes lumieres en ſont venues. En effet ſaint *Auguſtin* a remarqué que preſque tous nos premiers ſaints Evêques étoient Philoſophes Platoniciens ou Stoïciens (2). Saint *Clement* d'Alexandrie étoit Stoïcien : ſaint Julien profeſſa la doctrine de *Platon*, & même, lorſqu'il devint chrétien il ne quitta ni ſon habit ni ſa profeſſion de Philoſophe ; il y joignit ſeulement l'étude de l'écriture ſainte.

Voilà ſans doute le plus bel éloge qu'on puiſſe faire de la Morale de *Platon* & de celle de *Zenon*. Mais ſi ces Philoſophes ſe ſont acquis par là l'eſtime des

* *La vie d'Epictete & ſa Philoſophie*, par G. *Boileau*. *Enchyridion d'Epictete, ou abrégé de ſa Philoſophie*, par G. *Boileau*. *Les Caracteres d'Epictete*, par M. l'Abbé de *Bellegarde* : cet ouvrage eſt précédé de la vie d'*Epictete*, qui eſt la même que celle que *Boileau* a compoſée. *Dictionnaire hiſtorique & critique*, par M. de *Chauſepié*, art. *Epictete*, & ſes Ouvrages.

(1) G. *Boileau* dans l'*Enchyridion d'Epictete*.

(2) S. *Auguſtin* : *De vera Religione*.

personnages les plus respectables, quelle haute opinion ne doit-on pas avoir de celui dont je vais écrire l'histoire ! Il prêcha pendant toute sa vie le mépris des honneurs & des richesses, l'amour de la pauvreté & de la vie cachée, le pardon des ennemis, & il pratiqua cette doctrine avec la plus grande exactitude. Extrêmement attaché à la Secte Stoïque, qui étoit la plus austere de ce temps-là, il vécut dans la pauvreté, quoiqu'il fût chéri des Empereurs & des Grands.

Ce Sage naquit vers l'an soixante de l'ere chrétienne, sur la fin du regne de *Néron*, à Hyérapolis, ville de Phrygie. Il se nommoit EPICTETE. On ne connoît ni son pere ni sa mere : seulement on sait qu'il fut esclave d'*Epaphrodite*, Capitaine des Gardes du Corps de *Néron*, & qu'il passa chez lui les premieres années de sa vie. Ce fut un dur esclavage, car *Epaphrodite* étoit un homme vil & brutal tout à la fois : il traitoit fort mal EPICTETE. Un jour il lui prit fantaisie de lui tordre la jambe; c'étoit une sorte d'amusement pour lui. Sans se plaindre du mal qu'il lui faisoit, l'esclave lui dit en souriant : Si vous continuez, vous me casserez infailliblement la jambe. *Epa-*

phrodite n'eut aucun égard à cet avis, recommença avec plus de force, & lui cassa effectivement la jambe. Eh bien, ne vous l'avois-je pas bien dit, reprit EPICTETE, que cela arriveroit.

Il apprit ainsi chez son maître à souffrir, & il regarda cela comme une véritable science, qu'il cultiva toute sa vie. Il n'avoit pas besoin de consolateurs dans ses disgraces : il ne cherchoit de consolations que dans lui-même, & il n'étoit sensible qu'à la douleur des autres. Il pensoit que la plus grande malignité d'une nature corrompue étoit de s'imaginer le mal moins fâcheux lorsqu'il nous est commun avec plusieurs personnes, comme si, à mesure qu'on augmentoit ou qu'on diminuoit leurs peines, on augmentoit ou on diminuoit les nôtres. *Quoi!* s'écrioit-il, *si vous êtes condamné à avoir la tête coupée, voulez-vous qu'on la coupe à tout le reste des hommes, & ne sauriez-vous trouver de consolation que dans la perte du genre humain?*

Mais ces pensées sont-elles bien justes? Premiérement il est certain que rien n'est plus doux dans les afflictions que d'épancher son cœur dans le sein d'un

ami, parcequ'un ami s'intéresse à nos malheurs, & qu'il n'oublie rien pour en adoucir l'amertume. L'esprit accablé par le poids de la douleur ne peut pas toujours trouver des motifs de consolation, ou même de résignation, au lieu qu'un ami les suggere, & par là ouvre une porte à la paix de l'ame, à la tranquillité de l'esprit, en quoi consiste la sagesse.

En second lieu, cette maxime si approuvée, & au fond si véritable, la consolation des misérables est d'avoir des pareils, milite contre ce sentiment d'EPICTETE, qu'on a tort de se plaindre quand on souffre seul des injustices. Cela pourroit être, si l'injustice étoit bien constatée; mais si parmi plusieurs personnes innocentes du même crime dont on les accuse, une seule est punie, n'y a-t-il pas lieu de croire que cette personne seule est coupable? Et cette présomption n'est-elle pas une offense pour cette même personne? Elle n'est donc pas blâmable de se plaindre de l'injustice qu'on lui fait, & de la peine qu'on lui inflige.

Cependant il faut convenir que le sentiment de notre Philosophe annonce une

ame grande & courageuſe : auſſi perſonne n'avoit autant que lui de fermeté & de conſtance, & ne jugeoit mieux & plus ſainement de l'une & de l'autre vertu. Il ne pouvoit les ſouffrir ſi elles n'étoient pures, & la moindre tache les lui rendoit inſupportables. En blâmant la lâcheté, il ne vouloit pas qu'on fût téméraire. Quand on peut aller par une plaine ou par un endroit facile, pourquoi aller, diſoit-il, par des lieux eſcarpés & des routes inacceſſibles ? Il ajoutoit qu'il y a autant de vanité & de honte à ſe précipiter dans le danger, quand il n'eſt pas néceſſaire, qu'il y a d'honneur & de vertu à s'y livrer, lorſque le devoir nous y oblige. Enfin il faiſoit conſiſter toute la Philoſophie en ces deux points, conſtance & continence, & il avoit toujours ces paroles à la bouche : *Soutenez-vous & abſtenez-vous.*

On ne ſait préciſément ni en quel temps ni comment il obtint la liberté ; mais il eſt certain qu'il fut compris dans le nombre des Philoſophes que l'Empereur *Domitien* exila vers l'an quatre-vingt-quatorze. Il ſe retira à Nicopolis, ville d'Epire. On prétend qu'il y paſſa le reſte de ses jours ; mais ce ſentiment

n'eſt pas ſoutenable, puiſque tous les Hiſtoriens s'accordent à dire qu'il avoit une petite maiſon à Rome où il n'y avoit pas de porte, & une vieille ſervante qui avoit ſoin de lui. Or, un homme qui a une maiſon & un domeſtique pour le ſervir, n'eſt pas un eſclave. Ce n'eſt pourtant là qu'une preuve qu'EPICTETE n'a pas demeuré toujours à Nicopolis : la ſuite de ſon hiſtoire fournit d'autres preuves auſſi convaincantes.

En entrant dans le monde, notre Sage fit vœu de pauvreté. Sa petite maiſon étoit expoſée aux injures de l'air, & il n'avoit pour tout meuble qu'une lampe de fer; encore la lui vola-t-on. Ah! dit-il en riant, le voleur n'a qu'à revenir, je l'attraperai bien, car il n'en trouvera plus qu'une de terre.

Ceux qui venoient le voir étoient étonnés de le trouver entre quatre murailles, ſans tapiſſeries, ſans tableaux, & peut-être auſſi ſans lit (car les Hiſtoriens de ſa vie n'auroient pas manqué d'en parler, s'il en avoit eu un); mais il s'en moquoit. *Qu'eſt-il néceſſaire*, diſoit-il, *de parer ſa maiſon de tableaux & de tapiſſeries? Il faut l'embellir de tempérance & de modeſtie, parceque ce ſont des orne-*

ments qui durent toujours & qui ne vieillissent jamais.

Ce n'est pas qu'il fît parade de sa pauvreté, car il prenoit une peine extrême à la cacher, tant il craignoit qu'on imputât à vanité l'aveu de son indigence. Aussi recommandoit-il à ses disciples de cacher soigneusement leur vie : *Si vous êtes si heureux que de contenter votre corps de peu, gardez-vous de vous en glorifier ; si vous êtes accoutumés à ne boire que de l'eau, ne vous en allez pas vanter ; & si quelquefois vous voulez vous exercer à quelque chose qui soit pénible, exercez-vous en particulier : quoi qu'il en soit ne faites jamais rien pour être regardé ni pour être admiré du peuple, parceque toutes ces affectations sont vaines & indignes d'un Philosophe.*

Son opinion étoit qu'un véritable Philosophe doit faire, & non pas dire ; & il disoit que ceux qui faisoient les Philosophes, l'étoient de paroles, & non pas en effet. Il avoit adopté la Philosophie de *Zénon* ; mais il ne la pratiquoit pas rigoureusement, & il savoit s'en écarter, lorsqu'il ne la jugeoit point conforme à la raison. Il trouvoit sur-tout ridicule que les Stoïciens comparassent

leurs Sages à Dieu. Pour lui il se croyoit homme ; il ne regardoit pas autrement les Philosophes, de quelque Secte qu'ils fussent : seulement il avoit pitié de ceux qui vouloient s'en faire accroire, & n'épargnoit pas même les Grands : quoique très maltraité de la fortune, il ne les traitoit pas mieux que les autres.

Ils ont bien tort, disoit-il quelquefois, de se glorifier de ce que tant de gens les respectent & leur rendent service, & de croire que c'est pour l'amour d'eux qu'on leur fait tant de soumissions. Chacun en cela ne regarde que son intérêt. *On les sert justement comme on sert les ânes ; si on les étrille, c'est pour en tirer service, & on les révere comme on révere la fievre à Rome : si on lui dresse des autels, c'est de peur qu'elle ne fasse du mal.*

Cependant EPICTETE imitoit assez dans ses discours & dans ses actions la façon de vivre de *Socrate*, de *Diogene* & de *Zénon*. Quand il entreprenoit quelque ouvrage, il considéroit auparavant ce qu'ils auroient fait en pareille occasion. Lorsqu'il reprenoit ou qu'il instruisoit quelqu'un, il les citoit pour exemple; du reste il n'affectoit de parler ni poliment ni élégamment : il ne cherchoit

qu'à se rendre clair & intelligible; & avec cela il étoit si persuasif, qu'il ramenoit toujours à son sentiment ceux qui disputoient contre lui avec plus de force, & même quelquefois avec plus de vérité.

Quoiqu'il estimât *Pyrrhon*, il méprisoit souverainement les Pyrrhoniens. L'un d'eux voulant lui prouver que les sens sont trompeurs, il lui répondit : *Vous est-il jamais arrivé d'aller au moulin en voulant aller aux études ?*

Il regardoit l'Opinion & la Fortune comme deux grands maux qui infectent le monde en le gouvernant, & il leur déclara une guerre éternelle. *La plupart des choses que nous admirons ne sont*, disoit-il, *que de pures fantaisies ; par exemple, l'Iliade dont on parle tant, n'est-elle pas une vraie fantaisie ? Il prit fantaisie à Pâris d'enlever Helene. Helene eut la fantaisie de le suivre, & Menelas eut la fantaisie de s'en fâcher : Voilà proprement ce que c'est que l'Iliade.*

Quant à la Fortune, notre Philosophe la comparoit à une femme de qualité, qui se prostitue à des valets. Il disoit que la vie qui dépend de la fortune, ressemble à un torrent trouble, sale, difficile

à passer, impétueux, & de peu de durée. Il soutenoit au contraire que l'esprit adonné à la vertu, ressemble à une fontaine qui coule toujours, dont l'eau est claire, douce & agréable à boire, en un mot exempte de toute sorte de corruption.

Aussi avoit-il renoncé aux plaisirs du corps, pour s'attacher uniquement à ceux de l'esprit, & il préféroit le repos & la tranquillité de l'ame aux plus grands biens.

Jamais il ne voulut briguer aucune place : ses soins se portoient à cultiver son ame : par là il réparoit les défauts de son corps assez disgracié de la part de la nature. A l'exemple de *Socrate*, toute son occupation étoit de parler indifféremment à ceux qu'il rencontroit, ou pour les désabuser de leurs fausses opinions, ou pour leur donner des principes qui les missent en état d'agir conformément à la raison.

Je suis, leur disoit-il, *envoyé du ciel pour vous instruire & pour vous guérir de vos maladies. Voyez : je n'ai ni champs, ni maison, ni femme, ni lit, ni tunique, ni meubles ; & néanmoins j'ai de la joie, de la santé, de la tranquillité. Je ne de-*

mande rien ; je ne desire rien , je ne crains rien. Libre , content , exaucé dans tous mes vœux , je ne me plains ni de Dieu ni des hommes. Je suis toujours exposé aux yeux des hommes ; mais je considere encore davantage que je suis présent à Dieu , calomnié , & souvent frappé par ceux dont je tâche de guérir les blessures. Je les aime, lors même qu'ils me maltraitent, comme étant toujours leur pere & leur frere , & considérant qu'ils ne sont méchants que parcequ'ils sont malades. Enfin par la tempérance & la sobriété je me suis donné une santé si ferme, & un corps si robuste, que je puis soutenir non seulement le froid, le chaud & toutes les injures de l'air, mais aussi les coups & les outrages.

A ceux qui se plaignoient d'être pauvres, il leur offroit ce motif de consolation : *Si vous aviez pris naissance dans la Perse, il est certain que vous n'auriez point envie de demeurer en Grece ; vous souhaiteriez seulement de vivre heureux dans votre pays. Quand donc on est né dans la pauvreté, pourquoi faut-il avoir l'ambition d'être riche ? Que ne songe-t-on plutôt à y demeurer & à être heureux dans cet état ? Comme il vaut bien mieux ne coucher que dans un lit étroit, & avoir la santé, que de*

coucher dans un lit magnifique, & être malade : de même il est bien plus à souhaiter de conserver le repos & la tranquillité de l'esprit dans une médiocre condition, que d'avoir de la tristesse & du chagrin dans une fortune plus élevée. Il ne faut pas s'imaginer que ce soit la pauvreté qui nous rende malheureux, c'est l'ambition. En effet ce ne sont point les richesses qui nous délivrent de la crainte, il n'y a que la raison qui en soit capable : c'est pour cela que celui qui fait provision de raison est content de soi-même, & ne se plaint jamais de la pauvreté.

Voilà sans doute les meilleures raisons qu'on puisse donner en faveur de l'indigence. Mais si vous vivez toujours dans la pauvreté, lui disoit-on, vous ne serez jamais en état de rendre service à vos amis; & il leur faisoit cette belle réponse : *Pensez-vous que ce soit assister ses amis que de leur prêter de l'argent ? Il est certain qu'on doit faire tout son possible pour acquérir des richesses, afin de les assister dans le besoin; mais montrez-moi un moyen par lequel on puisse s'en procurer en conservant l'honnêteté & la probité, & je vous promets que je ferai tous mes efforts pour les acquérir. Sans cela, je ne dois pas*

perdre mes biens pour en acquérir d'autres qui ne sont pas de vrais biens : jugez donc si vous n'êtes pas bien injuste en préférant un fidele ami à de l'argent.

Ainsi EPICTETE persista courageusement à vivre dans la pauvreté, & ne manqua point de raisons pour en faire l'éloge, & pour autoriser sa conduite. Ce n'est pas que ce Sage fût entêté dans ses opinions ; il n'étoit ferme que dans le chemin de la vérité ; car il s'exécutoit volontiers lorsqu'il croyoit qu'il avoit failli.

Un jour un nommé *Rufus* le reprit avec une rudesse étrange de ce qu'il n'avoit pu trouver une *omission* dans un syllogisme, & il lui répondit : Je n'ai pas fait un si grand mal que si j'avois brûlé le Capitole. Penses-tu, misérable, répliqua *Rufus*, qu'il n'y a point d'autres crimes que de brûler le Capitole ? Notre Sage, bien loin de se fâcher d'une répartie si aigre, en remercia *Rufus*, & la conta à tout le monde.

Une autre fois un homme qui avoit été très riche, mais qui alors étoit très pauvre, le vint prier d'écrire au peuple en sa faveur. EPICTETE lui fit une lettre très pathétique, où il représenta & pei-

gnit ſon infortune avec des expreſſions capables d'émouvoir de compaſſion les perſonnes les plus inſenſibles. Il la donna à cet homme, qui, au lieu de le remercier, la lui rendit, en lui diſant fiérement : Je ſuis venu vous trouver pour vous demander du ſecours, & non pas des plaintes dont je n'ai point beſoin. Epictete auroit pu lui répondre : Si tu n'a pas beſoin de plaintes, pourquoi viens-tu me prier d'écrire au peuple en ta faveur ? Cependant notre Philoſophe le traita avec plus d'indulgence. Sa fierté lui plut tellement, qu'il lui ſut gré de ſa réponſe.

Cette conduite, ſi conforme à ſes ſentiments, procura à Epictete l'eſtime & l'amitié des plus grands perſonnages de ſon temps, & notamment celles de *Favorinus*, d'*Herode* le Sophiſte, & de l'Empereur *Adrien*. Il méritoit aſſurément qu'on s'attachât à lui, car perſonne n'étoit plus délicat que lui dans l'amitié. Il croyoit que le Sage ſeul étoit capable de ce ſentiment : c'eſt ce qu'il apprenoit à ſes diſciples. Un homme qui ſe trouva un jour préſent à cette inſtruction, lui répondit que cela n'étoit pas exact ; car quoiqu'il ne fût pas ſage, il ne laiſſoit pas

pas d'aimer tendrement son fils. » Vous
» vous l'imaginez, repartit Epictete.
» N'avez-vous jamais vu, ajouta-t-il,
» des petits chiens jouer ensemble? On
» croiroit à les voir qu'ils ont une ex-
» trême passion l'un pour l'autre; ce-
» pendant jettez quelques morceaux
» de viande au milieu d'eux, & vous
» reconnoîtrez s'ils s'aiment effective-
» ment. Il en est de même de vous &
» de votre fils. Mettez quelque petit
» morceau de terre entre vous & lui, &
» vous verrez si, pour en jouir, il ne
» souhaitera pas votre mort, & si peu
» de temps après il ne concevra pas une
» haine mortelle contre lui... Quand
» on veut connoître si deux hommes
» sont véritablement amis, il ne faut
» pas s'enquérir s'ils sont parents ou s'ils
» ont été nourris & élevés ensemble;
» ce sont de fort mauvaises marques,
» qui ne servent ordinairement qu'à
» nous abuser. Il ne faut s'instruire que
» de leurs opinions & de leurs mœurs:
» si vous reconnoissez qu'ils soient véri-
» tablement honnêtes gens, vous pour-
» rez faire un jugement équitable, &
» assurer qu'ils sont parfaitement amis «.
Une autre qualité estimable d'Epic-

TETE, c'étoit d'aimer extrêmement la propreté. Il aimoit mieux voir ses disciples frisés & bien peignés, que de les voir crasseux & malpropres, parcequ'il en espéroit davantage. Mais ce qui lui fait le plus d'honneur, c'est que de tous les Philosophes païens, il est le seul dont la morale ait plus approché de celle de *Jesus-Christ*. Il admettoit l'immortalité de l'ame, & vouloit qu'on se conduisît dans la vie conformément à cette croyance. C'est ce qu'on verra par l'exposition que je ferai de son sentiment. Il a pourtant une opinion sur le suicide, qui formeroit une tache à la pureté de sa doctrine, si elle étoit telle que *Wolfius* & plusieurs Erudits le veulent : voici de quoi il s'agit.

EPICTETE dit : *Quand un homme est las de faire son personnage, il peut se consoler en se souvenant que la porte est ouverte.* Il semble que cela signifie qu'il peut sortir de ce monde s'il s'y ennuie, parceque la porte est ouverte, c'est-à-dire, qu'on est libre de se tuer. La porte ne peut être ouverte que pour aller en l'autre monde, & ce mot ne sauroit exprimer autre chose.

Cependant l'Auteur de la vie de ce Philosophe (M. G. *Boileau*) prétend

qu'il a voulu dire que, si notre existence nous pese, si notre état nous ennuie, il faut se souvenir que notre terme ne sera pas long, que nous serons bientôt délivrés de cette inquiétude, & qu'infailliblement nous mourrons. M. *Boileau* croit que c'est là effectivement la pensée d'EPICTETE; car il se moque de ceux, dit-il, qui se mettent en peine du lendemain. *Si demain vous avez de quoi manger*, c'est notre Philosophe qui parle, *vous mangerez : si vous n'en avez point, vous vous en passerez. Le pis qui vous puisse arriver, c'est d'aller en l'autre monde, la porte vous est toujours ouverte.* Mais ce conseil d'EPICTETE à ceux qui peuvent manquer du nécessaire, bien loin de confirmer le sentiment de *Boileau*, l'infirme. En effet il est clair que cela veut dire : si vous n'avez pas de pain, le pis aller sera de mourir ; & si vous voulez vous épargner les longueurs de cette mort, vous n'avez qu'à vous la donner vous-même, *la porte vous est toujours ouverte*. Si cela vouloit dire que le terme n'est pas long, que nous mourrons infailliblement, comme le veut *Boileau*, la porte ne seroit pas toujours ouverte : elle le sera un jour ; mais elle

ne l'eſt pas actuellement, & rien n'eſt plus ridicule que de vouloir convertir le préſent en futur, & de ſoutenir que le mot *toujours*, qui eſt indéfini, exprime un ſens fini.

Concluons donc qu'EPICTETE s'eſt déclaré pour le ſuicide, parcequ'il n'y a pas d'autre conſéquence à tirer de ſes expreſſions. Il faut croire que ce n'étoit pas là ſon véritable ſentiment, & qu'il étoit rendu par ces paroles qui ſont contraires au ſuicide : *Quand les tyrans nous maltraitent*, dit-il, *il faut prendre patience, & attendre que Dieu nous délivre de leur perſécution. Il eſt juſte que nous gardions le rang où il nous a mis : c'eſt à lui à nous en retirer quand il lui plaira. Le temps de notre demeure ne ſera pas long. Quand on a pris cette réſolution, il n'y a point de tyrans qu'on ne puiſſe braver.*

On ne ſait ni de quelle maladie, ni en quel temps ce Philoſophe eſt mort. Il n'a laiſſé aucun ouvrage; mais il s'étoit acquis une ſi haute réputation par ſon ſavoir & ſon intelligence, qu'un jeune homme acheta ſa lampe trois mille dragmes, dans l'eſpérance de devenir auſſi ſavant que lui à la lueur de cette lampe.

Quoiqu'EPICTETE eût beaucoup de

disciples, on ne connoît qu'*Arrien*, qui s'appliqua à rédiger par écrit tout ce qu'il lui avoit entendu dire. Il a composé de ses discours un livre intitulé *Enchiridion*, lequel renferme toute la morale de son maître. Ce mot *enchiridion* est grec, & signifie un poignard. *Arrien* se servit de ce mot pour le titre de son livre, parceque comme les poignards sont des armes légeres que l'on porte ordinairement sur soi pour en faire usage quand on est surpris par les ennemis, de même il prétendoit qu'on devoit toujours avoir ce petit livre devant les yeux, pour résister aux attaques des passions qui sont nos ennemis domestiques. C'est donner assurément une grande idée de l'ouvrage d'EPICTETE, & c'est en même temps lui rendre justice. On en jugera par l'analyse que je vais en faire.

Morale d'EPICTETE.

L'homme desire naturellement d'être heureux: le bonheur est le point fixe qu'il cherche toujours. Pour le trouver, il faut bien distinguer ce qui dépend de nous d'avec les choses qui sont les effets

ou de la nature, ou de la fortune, ou du hasard. Nous sommes les maîtres de nos opinions, de nos inclinations, de nos desirs, de nos aversions, & de toutes les opérations de notre entendement; mais il ne dépend pas de nous d'avoir beaucoup d'esprit, de grandes richesses, une illustre naissance, de la beauté & de la santé.

Il ne faut donc pas s'affliger d'être privé des choses qu'il n'est point en notre puissance de nous procurer, parceque cette affliction est un véritable malheur.

A la vue de quelque objet fâcheux qui vous frappe, accoutumez-vous à dire que ce n'est qu'une pure imagination, & que la chose n'est pas telle qu'elle vous paroît. Examinez sur-tout si cet objet, qui fait votre peine, est de la nature des choses qui dépendent de vous; & si cela n'est pas, dites, sans vous émouvoir, que ce n'est point votre affaire. Le bonheur ou le malheur des hommes dépend le plus souvent de leur imagination : ils sont heureux ou malheureux quand ils croient l'être.

L'homme qui est le maître de ce qu'il veut ou de ce qu'il ne veut pas, qui peut

obtenir ce qu'il desire, & rebuter ce qui le choque, a un empire absolu sur toutes choses. Celui qui aspire donc à la liberté, & par conséquent au bonheur qui en dépend, doit s'abstenir de tout desir & de toute aversion de ce qui dépend purement d'autrui, sans quoi il vit nécessairement dans la dépendance & la servitude, & par conséquent il est malheureux.

Quand quelque objet vous frappe, rentrez en vous-même pour examiner avec quel secours vous y pouvez résister. Si vous voyez une belle fille, armez-vous de la tempérance pour ne rien faire contre votre devoir. Si on vous propose une entreprise pénible & laborieuse, prenez courage. Et si on vous dit des choses offensantes, ayez patience. Souvenez-vous que ce n'est ni celui qui vous maltraite, ni celui qui vous offense qui vous maltraite : c'est l'opinion que vous en avez qui fait toute votre peine. Dégagez l'imagination des usages & des préjugés, & n'allez pas vous chagriner vous-même, lorsque personne ne cherche à vous chagriner.

Quelque accident qui vous arrive, ne dites jamais que vous avez perdu

quelque chose, dites que vous l'avez rendue. Votre fils vient-il de mourir, dites que vous l'avez rendu. On vous a enlevé un héritage, dites de même que vous l'avez rendu.

Ayez tous les jours devant les yeux le bannissement, la mort & les autres malheurs qui paroissent redoutables aux hommes; mais sur toutes choses ne perdez point la mort de vue: par ce moyen vous ne serez capable d'aucune lâcheté, & vous ne desirerez jamais rien avec trop d'empressement & de passion.

Ne vous alarmez point de ces faux raisonnements: je vivrai sans honneur & sans crédit; on ne fera nul cas de moi. Si la privation est un mal, ce mal ne peut être que l'effet du vice: au reste c'est être sage que de céder habilement à la nécessité; c'est connoître les mysteres & les secrets de Dieu.

En effet la vertu consiste sur-tout à se défaire de ces faux raisonnements: Si je n'ai grand soin de mes affaires, je n'aurai pas de quoi subsister avec honneur. Il vaut mieux mourir de faim & conserver une parfaite tranquillité d'esprit, exempt de trouble & d'inquiétude, que de posséder des biens immen-

ſes dans l'embarras & dans le trouble. Ne demandez pas que les choſes ſe faſſent comme vous le ſouhaitez ; mais tâchez d'acquieſcer à la maniere dont elles ſe font.

Si vous voulez épurer votre vertu, n'affectez point de paroître ni comme un imbécille, à cauſe du mépris que vous avez pour les choſes extérieures, ni comme un ſavant, parceque cela choque également les hommes. Ne parlez point ni de votre mérite ni de votre ſavoir ; ne vous en prenez qu'à vous même dans les embarras & dans les traverſes qui vous ſurviennent : n'accuſez, ne blâmez, ni ne louez perſonne, moquez-vous même de ceux qui ſont prodigues de louanges ; & enfin honorez les Dieux, croyez qu'ils exiſtent, qu'ils gouvernent le monde avec équité; ſoumettez-vous à leur providence, & recevez en bonne part tout ce qui vous arrive, comme étant réglé par une intelligence très excellente & très parfaite.

Preſcrivez-vous une maniere de vie qui vous ſerve de loi, & que vous obſerviez devant le monde, ou en votre particulier. Conſidérez avec attention la qualité des choſes qui ſont faites pour ſe

plaisir ou pour l'utilité, ou que vous aimez, en commençant par les plus importantes. Si vous avez de l'attachement pour quelque meuble fragile, souvenez vous qu'il est fragile, & ne vous troublez point si par malheur il vient à être cassé. Si vous aimez quelque personne, souvenez-vous qu'elle est mortelle; afin que si elle vient à mourir, vous n'en soyez pas trop ému. On renverse votre huile, on vole votre vin; rentrez en vous-même, & dites que c'est à ce prix qu'on achete la tranquillité : c'est par là qu'on acquiert la constance. On ne devient pas vertueux sans qu'il en coûte : c'est être sage de ne se plaindre ni de soi-même ni des autres.

Quand vous verrez quelqu'un dans la douleur, ou pour l'absence de son fils ou pour la perte de sa fortune, prenez garde que cet objet ne vous surprenne, & ne vous persuade que cet homme est véritablement malheureux par la privation de ces choses extérieures. Rentrez sur le champ en vous-même, & faites ce raisonnement : Ce ne sont point ces disgraces qui affligent cet homme; car il est des hommes qui n'éprouvent point de pareils malheurs : ce n'est donc que l'opi-

tion qu'il en a en son imagination, qui le blesse. Faites ensuite tous vos efforts pour le guérir de ses préjugés par de solides raisons : s'il le faut, pleurez avec lui ; mais prenez garde que votre cœur ne se trouble, & que cette feinte ne devienne une vérité.

Nous sommes tous en ce monde des acteurs. Chacun de nous doit faire le personnage que le maître de la comédie lui a donné. Si votre rôle est court, vous le jouerez court ; s'il est long, vous le jouerez long. Quoi qu'il en soit de sa durée, si vous devez représenter le personnage d'un pauvre, soutenez ce rôle le mieux qu'il vous sera possible. Si on vous donne celui d'un Prince, d'un artisan, d'un estropié, acceptez-le tel qu'il puisse être. Votre devoir est de bien représenter votre personnage ; mais il appartient à un autre de choisir le rôle que vous devez jouer (1).

Mais quel que soit le rôle que la Providence vous a donné, souvenez-vous

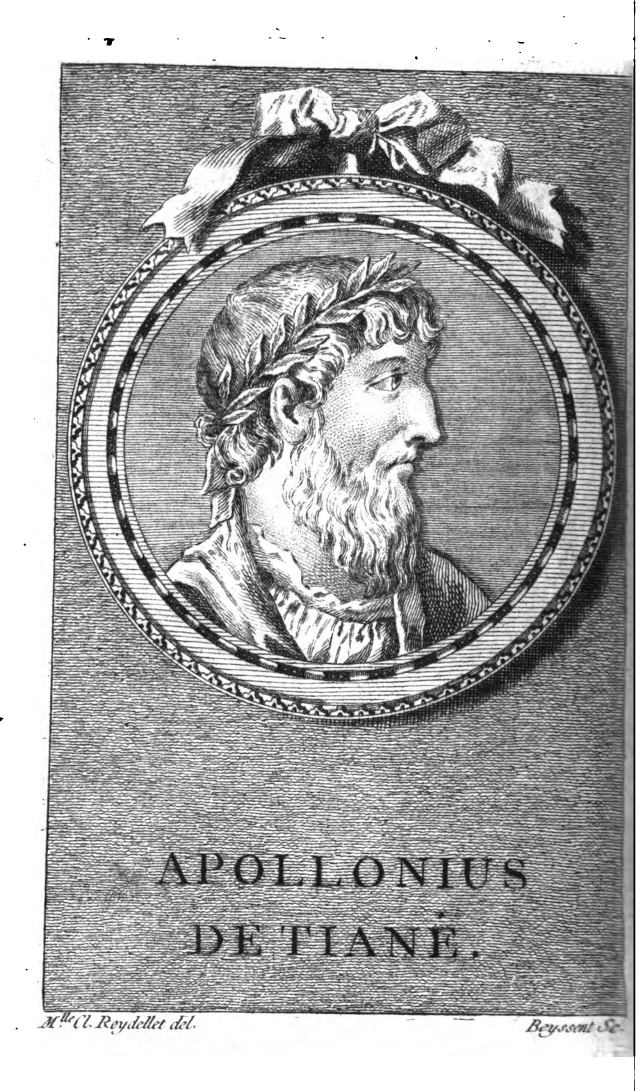
---

(1) Cette pensée a été très bien rendue par le grand *Rousseau*. Tout le monde connoît ces vers :

Ce monde-ci est un œuvre comique,
Où chacun fait un rôle différent, &c.

que c'eſt la marque d'un eſprit bas que de donner trop de ſoins aux choſes qui regardent le corps, à boire, à manger, aux plaiſirs des femmes, aux exercices, & aux autres fonctions purement corporelles. Toutes ces choſes ne doivent ſe faire qu'en paſſant & comme par maniere d'acquit : c'eſt à cultiver l'eſprit que nous devons donner notre attention.




APOLLONIUS
DE TIANE.
Mlle Cl. Reydellet del.
Beyssent Sc.

APOLLONIUS, DE TYANE *.

AVANT & après la mort de *Néron*, les Philosophes qui vinrent à Rome, y parurent avec un air de hauteur & de supériorité qui offensa les personnes en place. Les Romains étoient fiers & jaloux de leur autorité : aucune sorte de mérite n'étoit capable de rabaisser leur suffisance. Ils ne connoissoient de supériorté que celle que donne la force, & de grandeur que celle que procurent les richesses, les dignités.

Il falloit donc changer de ton, si on vouloit faire respecter la Philosophie. Il semble que la modestie, la retraite, le recueillement, le mépris de toutes les vanités mondaines, qui sont l'apanage du Sage, étoient les seuls moyens de parvenir à ce but, parceque la vertu & le savoir sont tôt ou tard reconnus & estimés. Mais le Philosophe qui va nous

* *Philostrati* L. I. *de vita Apollonii. Histoire des Empereurs*, par M. *le Nain de Tillemont*, Tom. II. *Histoire Ecclésiastique*, Par M. *Fleuri*, Tom. I. *Dictionnaire de Bayle*. Art. *Apollonius de Tyane. Jac. Bruckeri, Histor. crit. Philos.* Tom. II. Et ses Epîtres.

occuper, ne crut pas que ce fût là le parti qu'il eût à prendre. Il voulut rabattre l'orgueil des Romains par l'orgueil même : il se donna pour un homme inspiré & chéri de Dieu, & imposa ainsi aux plus braves d'entre eux. Il est vrai qu'en étayant la Philosophie avec la superstition, il la dégrada. Aussi plusieurs Savants n'ont pas cru qu'on dût mettre ce personnage au nombre des Philosophes ; & quoique tous les Historiens de la Philosophie en aient parlé, ils le regardent bien comme un homme extrardinaire, mais ils lui refusent le titre de Sage. Cependant cet homme étoit grand observateur de la doctrine de *Pythagore*. Sa vie étoit austere, & il avoit des connoissances très étendues. C'en est assez pour lui mériter une place dans l'Histoire des Philosophes ; & si des écarts ou des foiblesses ont taché ses vertus, il faut les pardonner en faveur de l'humanité.

APOLLONIUS naquit à Tyane en Cappadoce, d'une famille ancienne & de parents riches, vers le commencement du premier siecle de l'ere chrétienne. Son pere lui fit faire chez lui ses premieres études, & il l'envoya ensuite à

Tarſe, capitale de la Cilicie, pour y apprendre la Rhétorique. APOLLONIUS avoit alors quatorze ans. De Tarſe il alla à Eges, ville de la province, où il étudia en Philoſophie. Son Profeſſeur, nommé *Euxene*, lui enſeigna la doctrine de *Pythagore*, laquelle plut tellement au jeune Etudiant, qu'à l'âge de ſeize ans, il s'érigea en obſervateur rigide de cette doctrine.

Il ſe retira dans une maiſon de campagne, où il mena la vie d'un Pythagoricien : il renonça au vin & à la viande, fit vœu de chaſteté, laiſſa croître ſes cheveux, ne porta point de ſouliers, & ne s'habilla que de toile. Peu de temps après il élut ſon domicile dans le temple d'Eſculape, qui étoit à Eges, dans la vue de perſuader au Public qu'il étoit le favori de ce Dieu. C'étoit là une charlatanerie qui n'étoit pas digne d'un Philoſophe. Comment accordoit-il cela avec cette maxime de *Pythagore*, qu'il faut ſoumettre les paſſions du cœur à la raiſon, lui qui ſuivoit du reſte avec tant de ſévérité les autres préceptes de ce Philoſophe ? Mais, quoiqu'il eût beaucoup d'eſprit & une mémoire excellente, il avoit un goût dominant pour le mer-

veilleux ; il vouloit paſſer pour un homme extraordinaire, & ce goût fit un tort infini aux plus belles choſes de ſa vie.

Il diſoit à tout le monde qu'Eſculape guériſſoit volontiers les maladies en ſa préſence ; & il y avoit des gens aſſez ſots pour le croire. Une préſomption de jeune homme lui donnant une haute idée de ſa vertu, il commença à faire le cenſeur & le réformateur du genre humain, & ſoutint ce rôle pendant le reſte de ſa vie avec aſſez de ſuccès.

Son pere étant mort dans ce temps-là, APOLLONIUS, lorſqu'il fut majeur, céda une partie de ſon bien à ſon frere aîné ; & ayant gagné ſon amitié par cette libéralité, il le retira de la vie déréglée qu'il menoit. Il diſtribua encore le reſte de ſon bien à ceux de ſes parents qui étoient pauvres, & ne s'en réſerva qu'une très petite partie.

Cette belle action lui concilia l'eſtime de tous les gens de bien. Elle eſt véritablement d'autant plus méritoire, qu'il eſt rare qu'un homme de vingt-cinq ans ſoit ſi déſintéreſſé. Il étonna encore ceux qui le voyoient, par le vœu qu'il fit de garder le ſilence pendant cinq années de ſuite, à moins qu'il ne fût

obligé de parler pour l'utilité des hommes. Il se promenoit dans la Cilicie & dans la Pamphylie, en observant avec soin si l'union, la bonne intelligence regnoient parmi les citoyens. Il vouloit que tous les hommes vécussent comme freres, & il se portoit pour médiateur de tous les différends. Il appaisa ainsi plusieurs séditions, en se montrant seulement au peuple. Parmi ces séditions, il y en eut une qu'il étoit très difficile de calmer.

A Aspende, l'une des villes de la Pamphylie, le peuple s'étoit révolté à cause de la disette des grains. Quelques riches avoient caché le bled pour des vues d'intérêt, & avoient mis une grande disette dans la ville. Le souverain étoit véhémentement soupçonné d'avoir part à cette iniquité : aussi le peuple se mutina, & voulut l'attaquer. Il étoit prêt à exécuter son dessein, lorsqu'APOLLONIUS, sans dire un seul mot, appaisa cette émeute populaire. Sa présence fit rentrer le peuple dans son devoir, & ouvrir les greniers. Vit-on jamais, s'écrie *Bayle*, un silence plus éloquent, plus actif, plus persuasif ?

Quoique jouissant dans la Cilicie & dans la Pamphyle de la considération la plus distinguée, notre Philosophe voulut se faire admirer dans tout l'univers. Il résolut donc de voyager. Il alla d'abord à Antioche, où il travailla à rétablir le culte des Idoles. Il pratiqua ensuite des mysteres secrets, où il n'admit que ceux qui avoient passé quatre ans sans parler. Il se vantoit de savoir toutes les langues, & de ne les avoir jamais apprises, de connoître les pensées des hommes, d'entendre les oracles que les oiseaux rendoient par leur chants. *Je ne cherche pas*, disoit-il, *comme les autres Philosophes ; j'ai cherché étant jeune, il n'est plus temps de chercher, mais d'enseigner. Le Sage doit parler comme un Législateur, qui ordonne aux autres ce dont il est persuadé lui-même.*

Il n'usoit dans ses discours ni d'ironie, ni de détours pour surprendre ses auditeurs. Il parloit toujours décisivement, & ne débitoit que des sentences courtes & solides, qu'il prononçoit comme autant d'oracles. Il fit ainsi aimer les sciences & la sagesse à Antioche, & s'attacha quelques disciples, qui le suivoient

par-tout, mais qui l'abandonnerent lorſqu'il leur propoſa d'aller aux Indes voir les Philoſophes de ce pays.

C'étoient les Brachmanes, qui paſſoient pour des hommes très ſavants; ils avoient ſeuls le droit dans les Indes d'étudier & d'inſtruire. Ils menoient une vie très dure & très laborieuſe. L'auſtérité de leurs mœurs, & le mépris qu'ils faiſoient de toutes les ſortes de grandeurs, leur donnoient le droit de dire librement la vérité ſans craindre le blâme.

APOLLONIUS voulut voir ces hommes de mérite. Il partit donc d'Antioche pour les Indes, ſuivi ſeulement de deux valets; mais en paſſant à Ninive, un jeune homme, appellé *Damis*, ſe joignit à lui. Il fut ſi enchanté & de ſa doctrine & de ſa ſageſſe, qu'il ne voulut plus le quitter: il devint un de ſes plus zélés diſciples, & ſon hiſtorien après ſa mort.

Il alla donc avec ce diſciple de Ninive à Babylone, pour voir les Mages; il conféra ſeul avec eux, & il en apprit beaucoup de ſecrets. C'étoit la récolte qu'il vouloit faire dans ſes voyages. Il demeura vingt mois à Babylone, & il en

ſortit avec ſon cher *Damis* pour aller aux Indes.

Le Roi de ce pays, nommé *Phraothe*, à qui il ſe préſenta, lui fit beaucoup d'acceuil. Il admira également & ſa bonne mine & ſon ſavoir, & l'envoya à *Hiarchas*, chef des Brachmanes. APOLLONIUS eut avec lui & les autres Brachmanes, des conférences ſecretes, auxquelles *Damis* ne fut point admis. Il les quitta au bout de quatre mois, & s'embarqua pour retourner à Antioche.

Il ne fut pas accueilli dans cette ville comme il l'avoit été à ſon premier voyage. On y avoit perdu le goût des ſciences, & l'arrivée d'un Savant ne parut pas devoir mériter leur attention. Auſſi notre Philoſophe n'y fit pas un long ſéjour. Il s'en alla en Chypre, de là en Ionie, & s'arrêta à Epheſe, où on l'écouta. Il harangua les Ephéſiens pour les engager à s'appliquer à la Philoſophie, & à mener une vie ſérieuſe. Epheſe étoit une ville efféminée & paſſionnée pour la danſe. Ses habitants n'aimoient que les amuſements frivoles, & étoient du reſte fort pareſſeux; mais il leur prêcha l'amour de la ſageſſe avec

tant d'éloquence & de vérité, qu'il convertit tout le monde.

Il étoit ſuivi dans les rues d'une multitude de perſonnes. Les artiſans quittoient leurs travaux pour l'entendre & profiter de ſes leçons. Un jour, comme il leur parloit de la communication des biens, & qu'il les exhortoit à s'aider les uns les autres de leurs bourſes & de leurs aliments, il eut occaſion de faire un prodige, qui fit encore plus d'effet que ſes raiſonnements.

Dans le temps qu'il leur parloit, pluſieurs oiſeaux qui étoient perchés dans un bois voiſin du lieu où il étoit, furent joints par un autre qui vola vers eux, en criant comme s'il eût eu quelque bonne nouvelle à leur apprendre. A l'inſtant tous les oiſeaux ſe mirent à crier, & s'envolerent avec lui.

Apollonius remarqua cette manœuvre, & l'expliqua ainſi. Un garçon qui portoit du bled, a fait un faux pas, & en a répandu une grande partie dans une telle rue. Cet oiſeau qui a appellé les autres par ſon chant, s'y eſt trouvé, & eſt venu les avertir de cette bonne fortune. Pluſieurs des auditeurs coururent auſſi-tôt au lieu qu'il avoit déſigné,

pour vérifier le fait, & revinrent peu de temps après, en criant : ô prodige ! APOLLONIUS entend le langage des oiseaux.

On a prétendu dans les temps de la superstition & de l'ignorance, qu'il y avoit des secrets pour entendre le langage des oiseaux. On a d'abord supposé que les oiseaux se communiquent entre eux leurs pensées par le moyen de leurs chants, comme les hommes le font par le moyen de la parole ; & on a ensuite écrit que les Indiens acquéroient l'intelligence du langage des animaux en général, en mangeant le cœur ou le foie de certains dragons, dont la chasse faisoit, à cause de cela, une de leurs principales occupations, & que notre Philosophe s'étoit servi de cette recette pour se procurer cette intelligence (1).

Eusebe de Césarée, qui a réfuté avec tant de raison l'apologiste d'APOLLONIUS sur les miracles qu'on a voulu lui attribuer, lui en fait même sérieusement un reproche, comme une infidélité à la Philosophie de *Pythagore*, dont il faisoit

(1) Voyez *les Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions, &c.* Tom. I. pag. 295.

profeffion, & qui affujettiffoit fes difciples à une abftinence entiere de toutes fortes d'animaux. *Eufebe* ajoutoit donc foi au fecret des Indiens : c'eft une fimplicité de fa part, qui fait un peu tort à la cenfure amere qu'il fait de la vie & des actions d'Apollonius.

M. *Fleuri* a bien mieux expliqué le prétendu prodige de ce Philofophe, en difant qu'il avoit remarqué en paffant ce bled répandu, & qu'il avoit inventé le refte. On peut encore interpréter favorablement cette invention. Comme notre Philofophe vouloit abfolument engager les habitants d'Ephefe à fe communiquer leurs biens, il avoit donné fort à propos les oifeaux pour exemple, afin d'être plus fûr de fon fait. C'étoit prendre le peuple par fon foible, qui croit plus au merveilleux qu'à la raifon. Auffi toutes fes actions tiennent du prodige, & elles ont opéré beaucoup plus de fruit que fes meilleurs raifonnements.

Il fortit d'Ephefe peu de temps après cet événement. Il alla à Smyrne, où il trouva les citoyens ftudieux & curieux des belles connoiffances. Il les encouragea à perfifter dans leur façon de vi-

vre. Son intention étoit de demeurer long-temps avec des hommes si dignes de son estime ; mais les Ephésiens le prierent de venir à leur secours pour les délivrer de la peste.

Notre Philosophe se rendit à cette priere. En arrivant à Ephese il assembla le peuple, & lui dit d'un ton assuré : Mes enfants, prenez courage, je ferai cesser aujourd'hui la maladie. A cet effet il les mena au théâtre, où il y avoit un temple d'Hercule libérateur ; & y ayant apperçu un pauvre vieillard couvert de haillons & portant une besace, qui demandoit l'aumône ; frappez, leur dit-il, cet ennemi des Dieux, jettez-lui le plus de pierres que vous pourrez. Les Ephésiens trouvoient cet ordre barbare. Ils ne pouvoient se résoudre à accabler un misérable qui leur faisoit pitié, & leur demandoit grace d'une maniere fort touchante ; mais APOLLONIUS ne cessa de les presser, qu'ils ne l'eussent assommé & accablé de pierres, de sorte qu'ils en éleverent un grand monceau sur son corps. Peu de temps après il leur dit d'ôter les pierres, & de voir ce qu'ils avoient tué ; ils ne trouverent qu'un grand

grand chien, & ne douterent point que le vieillard n'eût été un fantôme & un mauvais génie.

Notre Philosophe leur dit que ce fantôme étoit l'auteur de leurs maux. Ce n'étoit pas une grande merveille que d'avoir fait paroître un vieillard, de l'avoir escamoté, & d'avoir mis un chien mort en sa place, aux yeux d'un peuple prévenu, qui ne voit alors que ce qu'on lui fait voir. Il ne faut pour cela à un homme intelligent & hardi, qu'avoir le temps de préparer toutes choses, comme APOLLONIUS l'eut, & d'être bien secondé dans son projet; mais le miracle consiste en la cessation de la peste. Si la peste est cessée après ce tour d'adresse, cela est plus surprenant que l'apparition d'un vieillard, & la découverte d'un chien mort dans un endroit où l'on n'avoit pas vu de chien. La question est donc de savoir si en sortant de cette belle expédition, les Ephésiens furent aussi-tôt délivrés de la peste, & c'est ce dont on nous a pas instruits. Ce point est le plus essentiel : le reste est une bagatelle, qui n'est pas digne de l'attention des gens éclairés.

Ces succès l'enhardirent à former

d'autres entreprises en ce genre. Extrêmement flatté de l'honneur qu'ils lui procuroient, il préféra la gloire de se faire admirer, à celle plus solide de mériter l'estime des Sages. Il alla en Grece, où il publia qu'Achille lui étoit apparu, & lui avoit révélé plusieurs secrets de l'Iliade.

Arrivé à Athenes, il voulut se faire initier aux misteres d'Eleusine. C'étoient des fêtes qui se célébroient en l'honneur de Cerès, à Eleusis, petit bourg peu éloigné d'Athenes (1) : mais l'Hiérophante, ou grand Prêtre, lui refusa cette grace, parcequ'il le soupçonnoit d'être

(1) Il convient sans doute à l'histoire d'un homme qui donnoit dans le merveilleux, de dire en quoi consistoient ces mysteres. C'étoit une cérémonie qui se faisoit pendant la nuit. Ceux qu'on devoit initier, s'assembloient près du temple de Cerès, dans une enceinte assez vaste pour contenir un peuple nombreux. Ils portoient des couronnes de myrte, & se lavoient les mains à l'entrée du portique. Après divers préparatifs, on les instruisoit de ce qui avoit rapport aux mysteres. Le principal ministre de la Déesse leur faisoit des interrogations, auxquelles ils répondoient par une formule qu'on leur avoit communiquée.

Après cette réponse, on les faisoit passer par des alternatives continuelles de ténebres & de lumiere ; ils appercevoient une multitude confuse d'objets différents ; plusieurs voix se faisoient entendre ; enfin on terminoit la cérémonie, en exposant à leurs yeux l'objet de leur attente. *Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions.* T. XXI. pag. 92.

magicien. Apollonius ne se tint pas pour offensé : il paya de hardiesse; & s'étant apperçu que les Athéniens étoient fort superstitieux, il songea à tirer parti de ce vice pour se les attacher.

Il commença d'abord à épurer leurs mœurs, en déclamant contre les exercices, tels que la danse, les spectacles des gladiateurs, &c. qui tendoient à les corrompre. Il leur parla ensuite des rites de leur Religion; leur donna des regles pour les sacrifices; leur indiqua les heures du jour & de la nuit auxquelles on devoit les faire; exigea d'eux qu'ils ne bussent point dans la coupe dont ils se servoient pour faire les libations, qu'ils la gardassent pure pour les Dieux, & qu'ils leur donnassent à boire par les oreilles avec cette même coupe, parceque, disoit-il, on boit moins par l'oreille que par la bouche.

Tous les auditeurs trouverent ce discours si ridicule, qu'ils crurent que notre Philosophe se moquoit d'eux; mais il leur ferma la bouche, en assurant qu'il connoissoit les raisons mystérieuses des statues & de leurs diverses postures. Cette assertion imposa à la multitude. Un jeune homme seul ne put entendre toutes

ces extravagances ſans éclater de rire. L'exemple étoit dangereux ; mais APOLLONIUS en détruiſit l'effet, en diſant qu'il étoit poſſédé du Démon. Sur le champ ce jeune homme ſe tourmenta comme s'il eût eu véritablement le diable dans le corps. Alors notre Philoſoſophe lui commanda d'en ſortir, & pour ſigne de ſa ſortie, de renverſer une ſtatue, & cela arriva comme il l'avoit dit. Converti en apparence par ce miracle, le jeune homme ſe fit diſciple d'APOLLONIUS ; il s'habilla comme lui, & vécut de même.

Tous les ſpectateurs ne douterent point que tout ce qu'ils voyoient, ne fût une opération divine. Ce n'étoit cependant qu'un tour d'adreſſe, infiniment inférieur à ceux que font les habiles joueurs de gobelets. Il eſt aiſé de faire voir tout ce qu'on veut à un peuple prévenu & aveuglé par la ſuperſtition. Il paroît clairement que ceci étoit un jeu. Le jeune homme avoit appris ſon rôle, avant que de venir au lieu ou parloit notre Philoſophe, & on avoit tout diſpoſé pour faire tomber la ſtatue, lorſque celui-ci parleroit.

Après avoir opéré ce prodige, APOL-

LONIUS visita tous les Temples de la Grece qui étoient fameux par des oracles. Etant à l'Isthme de Corinthe, il dit : *Cette langue de terre sera coupée, ou plutôt ne le sera pas.* Cela ne signifioit rien. Cependant les Athéniens, qui croyoient que cet homme connoissoit les raisons mystérieuses des statues & chassoit les Démons, s'imaginerent qu'il y avoit un grand sens dans ces paroles. Ceci, disoient-ils, est une prophétie. Comme ils étoient attentifs à en voir l'accomplissement, *Néron* s'avisa de vouloir faire couper cette langue de terre, & n'acheva pas. Voilà, dit-on alors, la prédiction d'APOLLONIUS accomplie. Il étoit difficile en effet qu'elle ne le fût point ; car il falloit nécessairement que l'Isthme fût coupé, ou qu'il ne le fût pas : il n'y a pas de milieu à cela, & il ne faut point être sorcier pour prophétiser ainsi. Il fit cependant une prophétie semblable à celle-là peu de temps après, qui eut le même succès.

Après avoir parcouru toute la Grece, APOLLONIUS vint à Rome. Prêt à entrer dans cette ville, un homme nommé *Philolaüs*, qui le connoissoit, l'aborda, pour l'avertir que *Néron* haïssoit les

Philoſophes, qu'il avoit fait mettre *Muſonius* aux fers, & qu'il feroit ſagement de paſſer ailleurs. *Muſonius* étoit un Philoſophe eſtimable, mais qui étoit accuſé d'avoir excité ſecretement le peuple à la révolte & à la ſédition, ſous prétexte de prédire l'avenir.

Les diſciples de notre Philoſophe lui conſeillerent de ſuivre cet avis, & de ne pas s'expoſer à la fureur de *Néron*; mais APOLLONIUS leur dit qu'un vrai Philoſophe ne craint rien, & que pour lui il vouloit voir de près quel animal c'étoit qu'un tyran. La plupart de ſes diſciples ne furent pas ſi curieux, de ſorte que de trente-quatre qui l'accompagnoient, il n'y en eut que huit qui entrerent avec lui dans Rome.

A peine étoit-il arrivé, qu'il fut mandé chez les Conſuls. L'un d'eux, nommé *Teleſin*, l'interrogea ſur ſon habit & ſa profeſſion, & ſur la maniere de prier les Dieux. APOLLONIUS répondit à toutes ces queſtions, & ſe montra ſi inſtruit en matiere de Religion, que le Conſul lui permit de viſiter tous les Temples, & donna ordre aux Sacrificateurs de le recevoir : il lui permit même de loger dans les Temples ſuivant ſa coutume.

Notre Philosophe passoit de l'un à l'autre pour prier également tous les Dieux, & par ses discours autant que par ses actions il gagna beaucoup de monde à la piété. A l'égard de sa conduite, il parloit indifféremment à tout le monde, sans faire sa cour aux Grands. Il s'étoit acquis ainsi l'estime, & même une sorte de vénération, de la part des Romains. Mais un de ses admirateurs, pour s'être déclaré trop ouvertement son disciple, pensa le perdre.

Cet homme, qu'on nommoit *Démétrius*, s'avisa de blâmer sans ménagement quelques usages établis. Cela déplut à *Tigellin*, le plus puissant favori de *Néron*. Il le chassa de Rome ; & comme il soupçonnoit APOLLONIUS d'avoir quelque part à la conduite de *Démétrius*, il le fit observer soigneusement. Notre Philosophe fut informé de cet espionnage, & en augura fort mal. Pour parer le coup que *Tigellin* lui préparoit, il eut recours à ses prophéties, afin de faire voir au favori de l'Empereur qu'il étoit inspiré des Dieux, & qu'il étoit par conséquent en état de punir ceux qui osoient le menacer. Il falloit une oc-

casion favorable à son projet, & elle se présenta heureusement.

Il y eut une éclipse de soleil, & il tonna en même temps. APOLLONIUS leva alors les yeux au ciel, & se tint quelque temps dans cette posture. On s'assembla autour de lui, pour savoir s'il découvroit quelque chose; mais notre Philosophe, au lieu de satisfaire les spectateurs, s'écria comme par inspiration: *Quelque chose de grand arrivera & n'arrivera pas.* C'étoit là une prophétie sure, car cette chose devoit nécessairement arriver, ou ne pas arriver. Il n'y a pas de milieu à cela.

Le peuple ne sut ce que cela vouloit dire. Il n'y avoit que le ton d'APOLLONIUS qui l'étonnoit, car il ne trouvoit point de sens dans ses paroles. Mais le hasard favorisa notre Philosophe & le tira d'affaire.

Trois jours après cette prédiction, il tonna encore, & la foudre tomba sur la table où *Néron* mangeoit, & frappa la coupe qu'il avoit dans ses mains & qu'il portoit à la bouche, sans lui faire aucun mal. Voilà, dit APOLLONIUS, ma prophétie accomplie: effectivement, dit

le peuple, l'Empereur devoit être frappé de la foudre, & n'en a pas été frappé. Il eſt donc arrivé quelque choſe de grand, qui n'eſt point arrivé. Cette conſéquence eſt ridicule ; mais tout ce qui intéreſſe les Rois eſt toujours grand & myſtérieux, & voilà pourquoi on ne manqua pas d'appliquer à cet événement la prédiction de notre Philoſophe.

Content de ce ſuccès, il ſe moqua un peu du favori de *Néron* ; mais *Tigellin* n'entendit pas raillerie. Son orgueil en fut bleſſé : il voulut même en tirer vengeance. Il accuſa Apollonius d'avoir manqué de reſpect à l'Empereur. Il fit un libelle d'accuſation contre lui ; mais comme il voulut l'ouvrir devant *Néron*, il trouva le papier blanc ſans aucune écriture. Extrêmement ſurpris de cette aventure, il crut que le diable étoit de moitié avec notre Philoſophe, & qu'il avoit effacé l'écriture de ſon libelle. Sur le champ il manda Apollonius, & lui demanda comment il jugeoit des Démons & des fantômes : *Comme je juge des homicides & des impies*, répondit-il. C'étoit un reproche tacite de ces crimes à celui qui l'interrogeoit. Il nia auſſi d'être devin, & parla ſur ces objets avec tant de ſageſſe, que

Tigellin en fut effrayé, & le laissa aller.

Mais tout ceci est peu de chose. Apollonius voulut frapper le dernier coup, & médita un prodige qui fît trembler les Romains & *Néron*. On ne sait comment il l'opéra. Voici le fait :

Une jeune fille étant prête à se marier, se laissa mourir, ou du moins on la crut morte. En conséquence de cette persuasion, on la mit sur un lit pour la porter à découvert au lieu de la sépulture, suivant l'usage des Romains. Le fiancé suivoit le corps en se lamentant. Apollonius rencontra le convoi ; & ayant considéré la fille, il dit : Mettez le lit à terre, & je ferai cesser vos larmes. Il demanda le nom de cette fille, la toucha, & dit quelques paroles à voix basse. Peu de temps après la prétendue morte parla, se leva & s'en alla gaillardement chez son pere. Les parents voulurent reconnoître ce grand service, en offrant une grosse somme d'argent à notre Philosophe ; mais il la refusa. Donnez-la, dit-il, en dot à la Demoiselle.

Les personnes sensées, & même les admirateurs d'Apollonius n'ont pas cru qu'elle fût morte. Ils prétendent

qu'il ſortoit quelques vapeurs de ſon viſage, & qu'une roſée qui tomba, la fit revenir de ſa pamoiſon. Ils expliquent ainſi cette réſurrection. Mais ce n'eſt point aſſez. Il falloit ajouter qu'Apollonius s'étoit trouvé dans ce moment auprès de cette fille; & cette rencontre, avec les circonſtances qui l'accompagnent, eſt aſſurément fort heureuſe, ſi elle n'eſt que cela. Si c'eſt ici un effet du haſard, il falloit le dire; ſi c'étoit une choſe concertée, il falloit le dire encore. Sans cette addition, l'explication que l'on donne de la réſurrection de la fille eſt inſuffiſante.

Il eſt plus croyable qu'Apollonius s'étoit entendu avec la fille & ſon futur époux, pour procurer à cette fille, par un prodige apparent, une dot plus groſſe que celle que ſes parents vouloient lui donner, comme elle l'eut effectivement par le don que notre Philoſophe lui fit de la ſomme qu'on lui avoit offerte. Apollonius gagna à cela de la conſidération, & la Demoiſelle une bonne dot: ainſi chacun fut content ſuivant ſon deſir.

Il ne paroît pas que ce miracle étonnât beaucoup les Romains. *Néron* mê-

me n'en diſtingua pas pour cela APOLLONIUS des autres Philoſophes ; car il fit publier que tous les Philoſophes euſſent à ſortir de Rome, & APOLLONIUS fut compris dans cette ordonnance.

Il prit le chemin de l'Eſpagne, & s'arrêta à Cadix. Le cœur ulcéré du mauvais traitement que *Néron* lui avoit fait, il voulut ſoulever contre lui l'Intendant de ce pays : ce qui lui a mérité des éloges de la part de ſon hiſtorien, que l'Auteur de l'hiſtoire des Empereurs blâme ſi fort. Il ajoute que les autres Philoſophes n'étoient pas plus ſcrupuleux que lui ſur cet article, n'y ayant que la Religion Chrétienne, dit-il, qui apprenne à conſidérer les hommes, non ce qu'ils ſont en eux-mêmes, mais dans l'ordre de Dieu. Quoique cette remarque ſoit vraie, *Bayle* la juge cependant ſuperflue. La réflexion de ce ſavant à ce ſujet eſt remarquable. » M. de *Tillemont* » ſe pouvoit fort bien paſſer de cette » remarque morale & de toute ſa pa» renthese ; mais ſur le point dont il eſt » ici queſtion, je ne vois pas que de» puis plus de mille ans il ſoit en droit » d'inſulter les Philoſophes. Les Chré» tiens & eux ne s'en doivent guere les » uns aux autres «.

Il eſt certain que M. de *Tillemont* n'a pas raiſon d'attribuer à tous les Philoſophes la faute de quelques-uns d'eux, & qu'il étoit inutile de les inſulter à l'occaſion d'APOLLONIUS. Cet homme vouloit ſe venger, & cela n'eſt point du tout philoſophique. Il a encore bien d'autres torts à l'égard de l'Empereur *Domitien*, comme on le verra bientôt.

Notre Philoſophe ne fit point un long ſéjour à Cadix. On l'attendoit en Egypte, & il crut devoir ne pas différer de répondre à l'empreſſement de ceux qui s'y étoient rendus pour ſe joindre à lui. Il y reçut la viſite de *Veſpaſien*, qui y arriva peu de temps après. Il étoit dans le temple lorſqu'on l'avertit que le Prince s'avançoit pour le voir; mais cet avis ne l'engagea point à ſortir de ſa place, comme on le deſiroit. *Veſpaſien* ne fit point attention à cette incivilité : il lui dit les choſes les plus obligeantes, & le conſulta en particulier ſur l'état de ſes affaires.

Il s'agiſſoit de ſavoir s'il devoit renoncer à l'Empire. Deux Philoſophes célebres dans le temps, *Dion* & *Euphrate*, lui conſeilloient de prendre ce parti, & de rétablir la République; mais APOLLONIUS

combattit leur ſentiment avec beaucoup de ſupériorité. Il donna à *Veſpaſien* de belles regles pour bien gouverner, dont le Prince fut ſi content, qu'il voulut ſur le champ lui en témoigner ſa reconnoiſſance ; mais notre Philoſophe refuſa ſes préſents. Sans doute que, pour lui concilier encore plus le reſpect du peuple, Apollonius lui recommanda de ſe donner pour un demi-Dieu. Il lui apprit même le ſecret de faire des miracles, & *Veſpaſien* en fit.

Il rendit la vue à un aveugle, en lui crachant aux yeux. Il guérit le mal qu'un homme avoit à la main, en marchant ſur cette main. Il s'applaudiſſoit fort de ces ſuccès ; mais un de ſes affranchis calma un peu cette joie. Il lui fit voir qu'il ſavoit faire auſſi des miracles. Il entra dans le Temple de Sérapis, où *Veſpaſien* étoit, ſans qu'on pût deviner comment il s'y étoit introduit ; & cet homme, qui depuis long-temps étoit eſtropié, diſparut tout d'un coup. Le Prince voulut ſavoir ce qu'il étoit devenu : des Couriers partirent pour le chercher, & le trouverent à quatre-vingts mille, qui font plus de vingt-ſix lieues, depuis l'heure même qu'il avoit paru devant *Veſpaſien*.

Il n'y eut que notre Philoſophe qui ne s'étonna pas de tous ces prodiges. Il dit adieu à *Veſpaſien*, & s'en alla à Argos. Il y rencontra *Titus*, fils de *Veſpaſien*, qui lui demanda quelques regles pour bien gouverner. Apollonius lui recommanda d'imiter ſon pere, & de ſouffrir les réprimandes de *Démétrius*, Philoſophe cynique, qui ſuivoit *Titus*, & diſoit la vérité ſans aucun reſpect humain, & l'aſſura qu'avec cet exemple & ſes conſeils il regneroit heureuſement.

Titus lui promit de ſuivre ſes avis. Il le conſulta comme un devin ſur ſa fortune ; & Apollonius lui prédit que ſon frere l'empoiſonneroit : mais la prédiction étoit ſi obſcure, que perſonne n'y entendit rien. Ce ne fut qu'après l'événement, qu'on crut comprendre l'énigme, & qu'on aſſura qu'il avoit deviné.

En paſſant par une ville, *Titus*, accompagné toujours de notre Philoſophe, reçut une députation des habitants, pour le prier d'intercéder auprès de *Veſpaſien* en leur faveur ſur une grace qu'ils demandoient. *Titus* promit de ne rien oublier auprès de l'Empereur pour l'obtenir. Là-deſſus Apollonius le pria de lui dire

quel parti il prendroit si on venoit lui dire que quelques-uns de ces habitants se liguoient contre lui & contre son pere. *Titus* répondit qu'il les feroit mourir. *Est-ce donc*, repartit notre Philosophe, *que vous pouvez ordonner sur le champ la mort des hommes ; & que pour faire des graces il faut délibérer long-temps, & avoir recours au conseil & à l'autorité d'un autre?* Le fils de *Vespasien* fut enchanté de cette réflexion, & en fit un bel usage pendant son regne, comme tout le monde le sait.

Ce fut ici le dernier entretien qu'Apollonius eut avec *Titus*. Ce Prince alla joindre son pere, auquel il succéda peu de temps après, & le Philosophe prit le chemin de l'Asie, pour y répandre sa doctrine. *Titus* ne regna que deux ans. *Domitien* lui succéda, c'est-à-dire que l'homme le plus cruel prit la place du Prince le plus doux. Apollonius apprit cet événement. On lui dit aussi que *Domitien* regnoit en tyran, & on l'instruisit de tous les actes de cruauté qu'il exerçoit. Notre Philosophe censura avec beaucoup de hauteur & de liberté la conduite de ce Prince. Il travailla à soulever tout le monde contre lui,

& particuliérement *Nerva* qui regna depuis.

Domitien fut informé de toutes ces manœuvres. On lui dit même qu'APOLLONIUS avoit égorgé un enfant pour trouver dans ſes entrailles la connoiſſance de l'avenir en faveur de *Nerva*. Sur cela l'Empereur donna ordre au Gouverneur de l'Aſie de l'arrêter, & de le lui envoyer. Mais notre Philoſophe en ayant été averti, prévint cet ordre, & alla de lui-même à Rome. En paſſant à Pouzzol, il rencontra *Démétrius*, qui l'exhorta à ſe retirer promptement de peur de perdre la vie; mais APOLLONIUS, ſans s'effrayer de ce danger, répondit qu'il ne pouvoit le faire ſans trahir *Nerva*, que *Domitien* avoit banni de Rome, & que d'ailleurs il étoit bien aſſuré que l'Empereur ne le feroit pas mourir.

Il continua ſon chemin, ſans chercher même à ſe déguiſer. Seulement il exigea de ſon diſciple *Damis* qu'il changeât d'habit, afin qu'il ne fût point enveloppé dans les malheurs qui pourroient lui arriver.

Dès que l'Empereur ſut ſon arrivée à Rome, il ordonna au Préfet du

Prétoire, nommé *Casperius Elianus*, de le faire arrêter. Cet Officier avoit connu notre Philosophe en Egypte, & l'affectionnoit beaucoup. Il craignit pour ses jours; & comme il vouloit le sauver, il lui parla en particulier, afin de lui suggérer des moyens de se défendre. Il rendit ensuite un compte si favorable de sa conversation à *Domitien*, que ce Prince consentit qu'on le laissât libre dans sa prison sans chaînes.

Il vit ainsi tous les prisonniers qu'il tâcha de consoler. Un d'entre eux lui raconta qu'il n'étoit enfermé que parcequ'il avoit été riche. Lorsque j'avois peu de biens, lui dit-il, je vivois content & sans crainte; mais étant devenu riche par beaucoup de successions qui m'étoient échues, je suis devenu misérable, obligé, pour me conserver, de flatter & d'enrichir les uns & les autres, réduit à craindre mes propres valets, & enfin traité comme criminel. C'étoit là une belle occasion de faire l'éloge de la médiocrité, & APOLLONIUS ne la laissa point échapper. Il ajouta ce qu'il jugea convenable pour adoucir ses peines, sans rien dire contre l'Empereur, persuadé qu'il avoit des espions.

Six jours après ſa détention, *Domitien* l'envoya chercher pour le voir avant le jugement. Il y alla accompagné de *Damis* qui avoit grand'peur. APOLLONIUS entra ſeul, & il trouva l'Empereur qui venoit de ſacrifier à Minerve dans un ſallon d'Adonis. Il n'eut pas plutôt apperçu la figure extraordinaire de notre Philoſophe, qu'il s'écria qu'on lui avoit amené un diable. *Je vois bien*, lui dit ſur le champ APOLLONIUS, *que Minerve ne vous a pas encore fait la même grace qu'à* Diomede, *de vous ôter de devant les yeux le nuage qui empêche de diſcerner les hommes & les Dieux*. L'Empereur lui fit quelques interrogations ſur la conſpiration de *Nerva*. Notre Philoſophe nia hardiment cette conſpiration, & ſoutint avec fermeté que *Nerva* ne ſongeoit point à l'Empire : ce qui mit l'Empereur ſi fort en colere, qu'il lui fit couper la barbe & les cheveux, & le renvoya en priſon chargé de chaînes. Cet ordre effraya ſon cher diſciple *Damis* qui le ſuivoit dans la priſon : mais APOLLONIUS lui aſſura qu'il ne lui feroit point de mal ; & pour lui donner une marque non équivoque de ſa certitude, il tira ſa jambe de la chaîne qui la tenoit, & la remit.

Damis regarda cela comme un miracle, ne douta point que son maître n'eût le pouvoir de se garantir des fureurs de *Domitien*, & reconnut qu'il étoit au-dessus de l'homme.

APOLLONIUS demeura cinq jours dans cet état, & le lendemain on l'amena devant *Domitien*, au milieu de sa cour qu'il avoit assemblée pour cela. L'Empereur lui fit quelques interrogations, sans le presser beaucoup. Voici quelques-unes de ces interrogations : Pourquoi ne vous habillez-vous pas comme les autres ? *C'est*, dit APOLLONIUS, *que la terre, qui me nourrit, me vêtit ainsi sans être à charge aux autres animaux.* Pourquoi vous nomme-t-on Dieu ? *Parceque quiconque est estimé homme de bien, peut être honoré de ce nom.* Et comment avez-vous pu savoir la maladie qui étoit arrivée à Ephese pour la prédire ? *La simple nourriture que je prends*, lui répondit le Philosophe, *me fit appercevoir le premier du mal ; & si vous voulez je vous dirai la cause de ces maladies.* Cela n'est pas nécessaire, reprit l'Empereur ; & craignant peut-être qu'il ne lui reprochât des crimes, il le déchargea de toutes les accusations qu'on avoit faites

contre lui, & lui dit de ne point sortir de l'endroit où il étoit jusqu'à ce qu'il l'eût entretenu en particulier. Notre Philosophe le remercia de la justice qu'il venoit de lui rendre : mais pour ne plus s'exposer à de pareilles questions, & pour montrer qu'on ne l'auroit pas pris s'il ne l'avoit voulu, il disparut de l'auditoire.

Il étoit midi à Rome, & il se trouva le même jour vers le soir à Pouzzol qui est éloignée de Rome de près de cinquante lieues. *Damis* s'y étoit rendu la veille, suivant son ordre, quoiqu'il ne s'attendît point à le revoir. Il y avoit trouvé *Demetrius* le cynique, avec lequel il se promenoit le soir même qu'Apollonius arriva. O Dieux! disoit *Damis* à *Demetrius*, ne verrons-nous plus cet excellent ami? Oui, vous le verrez, leur dit notre Philosophe en paroissant tout d'un coup au milieu d'eux; & tendant la main à *Demetrius* qui lui demandoit s'il étoit vivant ou mort : *Donnez-moi la main*, lui dit-il, *& si je m'enfuis, croyez que je suis un fantôme envoyé par Proserpine; si je demeure, persuadez aussi à* Damis *que je suis vivant.*

Demetrius & *Damis* ne douterent

point qu'ils ne parlassent véritablement à leur ami, & *Damis* lui demanda ce qui lui étoit arrivé depuis son départ ; à quoi APOLLONIUS répondit fort laconiquement, parcequ'il avoit besoin de repos. *Quand on a été transporté*, dit-il, *par le Diable d'un lieu à un autre, il reste toujours une lassitude extraordinaire. Demetrius* le conduisit donc sans délai chez lui, où notre Philosophe commença par se laver les pieds ; & ayant dit pour sa priere du soir un vers d'Homere à la louange du sommeil, il se jetta sur un lit & s'endormit.

Le lendemain *Damis* lui demanda en quel pays il vouloit se retirer : En Grece, répondit-il. Vous y serez bientôt reconnu, répliqua *Damis*. Je n'ai pas besoin de me cacher, reprit APOLLONIUS, & laissant là *Demetrius*, ils s'embarquerent le jour même, passerent en Sicile, & de-là ils allerent voir les jeux olympiques.

Cependant la disparition de notre Philosophe causoit à l'Empereur de grandes inquiétudes. Il la regardoit comme un événement surnaturel, & cela l'effrayoit beaucoup. D'ailleurs cette disparition donnoit lieu à des

raisonnements fâcheux qui lui faisoient tort. Tout le monde qui savoit qu'Apollonius avoit été pris & mis aux fers, ne le voyant plus paroître, disoit que *Domitien* l'avoit fait brûler. Mais quand on sut où il étoit, on accourut de toutes parts pour le voir & pour savoir de lui comment il s'étoit sauvé des mains de l'Empereur, & il répondit simplement qu'il s'étoit justifié.

M. *Fleury*, en rapportant cè trait remarquable de la vie d'Apollonius, ne croit pas qu'il ait pu faire cinquante lieues dans une après-midi sans le secours du diable. Mais les a-t-il faites ces cinquante lieues? On prétend que *Damis* étoit parti la veille de la disparition, & il étoit arrivé de bonne heure à Pouzzol, puisqu'Apollonius le trouva à la promenade, conversant avec *Demetrius*. Il avoit donc fait cinquante lieues dans vingt-quatre heures. Cela est-il croyable? Pas plus que la célérité de la course d'Apollonius. Et si le diable avoit porté le maître, il falloit au moins qu'il eût aidé le disciple. Il y a donc une erreur dans le récit de *Philostrate*, & il ne faut qu'une erreur pour faire un miracle ou pour le défaire.

Au milieu de ses courses l'argent lui manqua. *Damis* lui demanda comment il comptoit faire pour en avoir. J'y pourvoirai demain, répondit-il ; & le lendemain étant allé au temple, il dit au Sacrificateur : *Donnez-moi mille drachmes de l'argent de Jupiter, si vous ne croyez pas qu'il le trouve mauvais.* Ce qu'il trouvera mauvais, dit le Sacrificateur, c'est que vous n'en preniez pas davantage. Cet homme savoit cela, ou s'il ne le savoit pas, il croyoit le savoir, & ce n'est pas peu de chose que de connoître les intentions & les secrets d'un Dieu. Comme Apollonius étoit regardé comme un homme divin, il craignoit peut-être qu'en n'agissant pas généreusement avec lui, il ne le desservît.

Apollonius passa deux ans en Grece, occupé à instruire ceux qui venoient à lui, & à les exhorter à mener une vie tranquille, & à s'éloigner des affaires. Il alla à Ephese où il prêchoit aussi l'amour de cette vertu. Un jour qu'il haranguoit le peuple entre onze heures & midi, il commença à baisser sa voix, comme s'il eût eu peur : il parla ensuite négligemment, puis il se tut & parut avoir oublié ce qu'il avoit à dire. Enfin, les

les yeux égarés & fixés en terre, il fit trois ou quatre pas, & cria : *Frappe le tyran, frappe.*

Ces grimaces & ces discours étonnerent beaucoup les spectateurs. Ils se demandoient les uns aux autres ce que cela vouloit dire ; mais APOLLONIUS les tira de peine par ces paroles : *Courage, mes amis*, leur dit il, *le tyran a été tué aujourd'hui ; que dis-je aujourd'hui ? tout maintenant ; j'en jure par Minerve ; maintenant, quand j'ai cessé de parler.* Les Ephésiens crurent tout de bon que la tête avoit tourné à notre Philosophe, tant ce discours leur parut dépourvu de raison ; mais APOLLONIUS qui s'apperçut de leur incrédulité, voulut leur persuader la vérité de sa nouvelle, en la rendant encore plus incroyable. *Je ne m'étonne pas*, leur dit il, *que vous ne vouliez pas croire une nouvelle que tout Rome ne sait point encore.* A ces mots ses auditeurs resterent tout stupéfaits : mais ils apprirent bientôt que *Domitien* avoit été assassiné le jour & à l'heure même que notre Philosophe l'avoit annoncé.

Je ne crois pas que les personnes sensées soient étonnées de ce miracle. Il en est de celui-là comme des autres. On

a vu ci-devant qu'APOLLONIUS étoit ami du Préfet du Prétoire, & qu'il s'entendoit avec lui. Il lui avoit sans doute fait part de l'assassinat de *Domitien* avant que la nouvelle en fût répandue dans Rome ; & quand on le sut à Rome, peut-être empêcha-t-on qu'on ne l'écrivît dans les pays étrangers, pour éviter les troubles que cause toujours la mort d'un Souverain quand son successeur n'est pas désigné. Notre Philosophe eut donc le temps de préparer sa prédiction, & de faire le Prophete. Tout cela est fort vraisemblable & très naturel, & on n'a pas besoin que le diable s'en mêle pour faire un pareil miracle.

Nerva succéda à *Domitien*. C'est celui en faveur duquel notre Philosophe avoit formé une conspiration en Espagne. Le nouvel Empereur fut à peine assis sur le trône, qu'il écrivit à APOLLONIUS de venir l'aider de son conseil ; mais notre Philosophe lui répondit : *Dans peu nous serons ensemble pour y demeurer éternellement, mais en lieu où nous ne dominerons point les uns sur les autres, ni personne ne dominera sur nous.* C'étoit lui annoncer qu'il ne songeoit qu'à mourir, & qu'il ne vouloit plus se mêler de rien. Il avoit

fait effectivement ce projet. Résolu de l'exécuter, il voulut se séparer de *Damis*, afin de finir ses jours sans témoins: car une de ses maximes qu'il affectionnoit beaucoup, étoit celle ci: *Cache ta vie pendant que tu vivras: que si tu ne le peux, cache-toi alors que tu voudras mourir.* Il fallut trouver un moyen de donner à son disciple son congé, & voici l'expédient qu'il imagina.

Il écrivit une seconde lettre au nouvel Empereur, dans laquelle il l'instruisoit comment il devoit gouverner; & ayant appellé *Damis*, il lui dit: Les affaires présentes requierent que vous soyez le porteur de cette lettre, afin d'expliquer à l'Empereur de vive voix des choses importantes que je ne puis confier ni au papier, ni à d'autre personne qu'à vous. *Damis* se chargea avec peine de cette commission: il ne vouloit point abandonner son maître, & ce ne fut qu'avec grand regret qu'il consentit à le quitter. En l'embrassant pour la derniere fois, Apollonius lui dit: *Mon cher* Damis, *quoique vous soyez bien instruit en philosophie, souvenez-vous cependant de moi.*

Ce fut ici le dernier événement de sa vie. Il disparut, & on n'entendit plus

parler de lui. On ne sait ni en quel lieu ni en quel temps il mourut, ni même l'âge qu'il avoit alors. Quelques Auteurs lui donnent quatre-vingt-dix ans, & d'autres veulent qu'il ait vécu plus de cent ans.

Quoi qu'il en soit, lorsqu'on crut que notre Philosophe étoit mort, ou, pour mieux dire, qu'au lieu de payer ce tribut à l'humanité, il s'étoit élevé au ciel, on s'empressa de lui rendre de très grands honneurs. Les habitants de Tyane lui bâtirent un temple, & ailleurs on plaça son image dans les temples. *Aurelien* ayant résolu de saccager Tyane, se désista de son dessein, parcequ'il crut qu'Apollonius lui apparut & lui défendit de le faire. Non content d'obéir à cet ordre imaginaire, *Aurelien* lui voua un temple, une image & des statues. L'Empereur *Alexandre* avoit aussi l'image de ce Philosophe dans un lieu particulier de son palais, & il lui rendoit un culte. Lorsqu'il n'avoit pas couché avec sa femme, il commençoit la journée par des actes de dévotion. Il s'en alloit ensuite dans son oratoire pour y pratiquer des cérémonies religieuses en l'honneur d'Apollonius & des autres

patrons qu'il avoit choisis. Enfin ce personnage fut en si grande vénération, que plusieurs personnes prétendoient faire des enchantements en mêlant le nom d'Apollonius avec certaines paroles.

Eusebe dit que de son temps on faisoit courir le bruit qu'on verroit des prodiges par l'invocation d'Apollonius. Il les appelle magiques & superstitieux; mais plusieurs Païens les prenoient pour de bons miracles. Et St. *Augustin* a écrit qu'il a été souvent importuné par de foibles Chrétiens qui venoient lui demander si les miracles de *Jesus-Christ* égaloient ou surpassoient ceux de notre Philosophe, & que la question étoit proposée d'une maniere si sérieuse, qu'il n'osoit la rejetter avec mépris. Il usoit de ménagement, & convenoit qu'Apollonius valoit beaucoup mieux que Jupiter. Un certain *Eunapius* a prétendu encore au commencement du premier siecle, » qu'Apollonius n'étoit pas tant » un Philosophe que quelque chose qui » tenoit le milieu entre Dieu & l'homme, » & que *Philostrate* devoit avoir intitulé » l'histoire qu'il en faite, *la descente* » *d'un Dieu sur la terre* ». Enfin un

homme nommé *Hierocles*, grand ennemi de l'Evangile ſous l'Empereur *Dioclétien*, a composé un ouvrage dans lequel il fait un parallele entre *Jeſus-Chriſt* & Apollonius, qu'il oſe préférer à Notre Sauveur. Mais cet ouvrage a été pulvériſé par *Euſebe*, & la gloire de *Jeſus-Chriſt* a été rétablie dans toute ſa pureté & dant tout ſon éclat. Cette réfutation eſt d'autant plus victorieuſe, qu'*Euſebe* rend du reſte juſtice à notre Philoſophe ſur ſon intelligence & ſon ſavoir. Il déclare qu'il regarde Apollonius comme un ſavant homme, & il conſent qu'on le place au nombre des Philoſophes avec toutes ſortes d'honneurs.

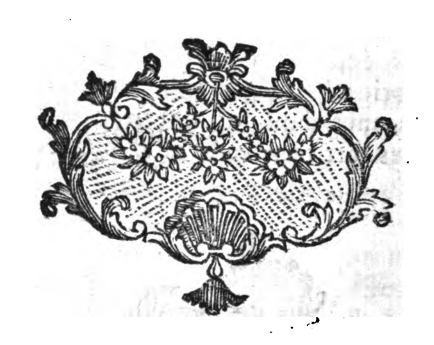
Voilà la véritable place que notre Sage doit occuper. Toutes les perſonnes éclairées la lui ont adjugée, & on ne peut nier qu'il ne l'ait méritée par l'auſtérité de ſa vie, par l'étendue de ſes connoiſſances, & par le ſervice qu'il a rendu aux hommes, en leur apprenant que la paix, l'union & la concorde ſont le ſouverain bien.

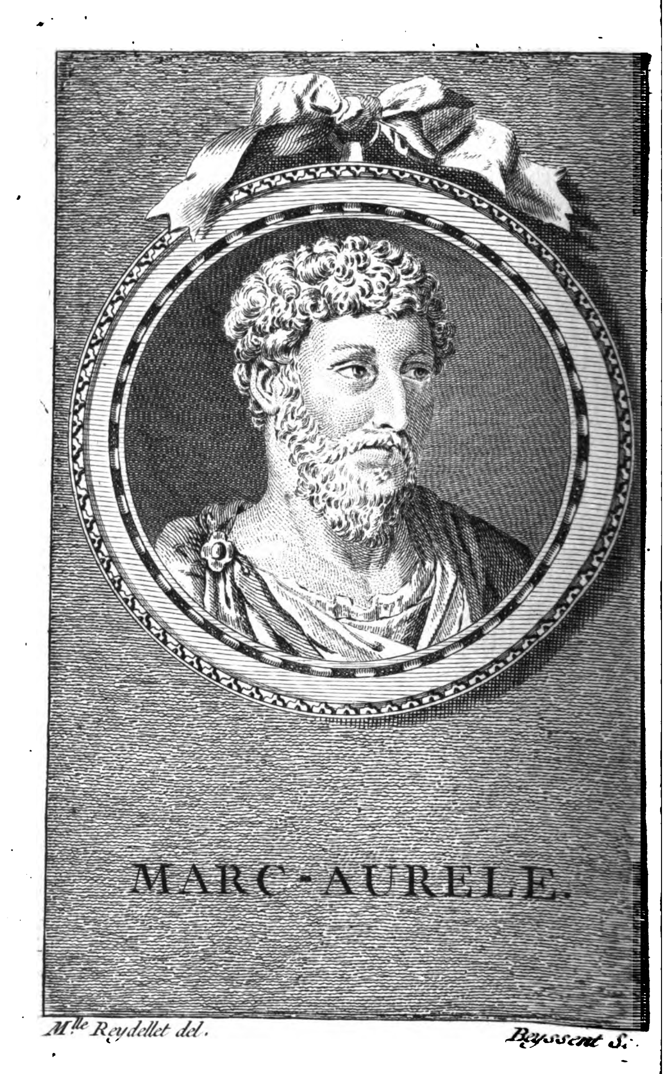
Il laiſſa après ſa mort quelques ouvrages qui ſont perdus. Il avoit écrit quatre livres ſur l'*art de deviner par les aſtres*; un ſur cette queſtion : *L'entende-*

ment humain peut-il parvenir à prédire les choses futures ? & quels doivent être ceux qui veulent faire profession de prédire ? & un autre sur les sacrifices, pour marquer ce qu'il falloit offrir à chaque Divinité. Ce dernier ouvrage fit beaucoup de bruit dans son temps.

Suidas dit encore que notre Philosophe avoit fait un testament, un recueil d'oracles & de lettres, & qu'il avoit écrit la vie de *Pythagore*. Son Historien *Philostrate* en a conservé quelques-unes dans son histoire : elles sont toutes fort courtes & assez bien écrites.






MARC-AURELE.
M.lle Reydellet del.
Beyssent S.

MARC AURELE *.

QUOIQU'APOLLONIUS de Tyane eût professé avec éclat la doctrine de *Pythagore*, & qu'il eût eu beaucoup de Disciples, la Philosophie des Stoïciens dominoit toujours à Rome. On croyoit qu'elle approchoit le plus de celle de *Socrate*; & ce Philosophe étoit en si grande vénération, que toutes les Sectes vouloient l'avoir pour leur Chef. *Seneque* & *Epictete* avoient encore bien fait valoir cette Philosophie, malgré les défauts dont ils l'avoient tachée. Le premier, aux vertus des premiers Stoïciens, mêloit tout l'orgueil de leurs Disciples. *Epictete* étoit plus simple & plus solide; mais on trouvoit qu'il manquoit d'élévation & de vues.

Le Sage qui va nous occuper, eut assez de génie & de vertus pour parer à ces inconvénients. Il professa le stoïcisme dans toute sa pureté, & le perfectionna.

* *La vie de Marc Aurele, d'Antonin*, à la tête des *Réflexions morales de l'Empereur Antonin*, traduites par M. *Dacier*. *Histoire des Empereurs* par M. *Lenain de Tillemont*, Tome II. Préface des *Réflexions de l'Empereur Antonin*, par un anonyme. Et ses Ouvrages.

Non content de recevoir & d'expliquer solidement les préceptes de ses maîtres, il les corrigea & leur donna une nouvelle force, soit par la maniere naturelle & ingénieuse dont il les proposoit, soit par les nouvelles découvertes qu'il y joignit.

Il enseigna que notre ame n'est pas sa lumiere à elle-même, & qu'elle ne se voit que par la lumiere dont il plaît à Dieu de l'éclairer; que la justice n'est pas la fille de l'utilité, qu'elle dépend immédiatement de Dieu, & est aussi ancienne que sa sagesse; que la charité est la vertu la plus propre & la plus convenable à l'homme, & qu'il n'y a de véritable bien que ce qui est utile à la société; que tous les maux qui arrivent dans le monde, bien loin de nuire à la loi, n'en sont que l'accomplissement, & servent d'instruments à la bonté de Dieu, ou à sa justice; que la véritable force & le vrai courage ne se trouvent que dans l'humanité; que le mensonge, même involontaire, est une impiété, & que l'ignorance qui le fait commettre est inexcusable, parcequ'elle vient du mépris qu'on fait des secours qu'on nous a donnés pour nous préserver de l'erreur,

& que nous nous sommes mis par-là volontairement hors d'état de discerner la vérité d'avec le mensonge.

En un mot, ce Sage s'est attaché à connoître les moyens de bien vivre & de remplir les engagements qui nous lient avec Dieu, avec notre prochain, & avec nous-mêmes. Voilà assurément tout le but de la morale, & on doit regarder comme un grand Moraliste celui qui y a atteint : aussi le traducteur de son ouvrage (M. *Dacier*) n'hésiste point de le mettre au-dessus des Philosophes de l'antiquité : il n'excepte que *Socrate*, qui a scellé par sa mort les vérités qu'il avoit soutenues pendant sa vie, & ce n'est pas tant néanmoins par la beauté de sa morale que par sa propre sagesse. Quelque sage qu'ait été un Philosophe, on peut croire, dit M. *Dacier*, qu'il n'a foulé aux pieds les plaisirs que par impuissance, qu'il a cherché à se venger de la fortune en la méprisant. Mais il n'en est pas de même de celui dont je vais écrire l'histoire. Elevé par la providence au faîte des honneurs, maître du premier empire du monde, il pouvoit tout ; & s'il s'est abstenu des plaisirs qui l'entouroient & qui se présentoient sans

cesse à lui avec les traits les plus séduisants, il faut qu'il ait eu une plus grande mesure de vertus que des particuliers. Aussi rien n'est plus admirable que de le voir tranquille au milieu d'une foule de courtisans qui blâment toujours plus les vertus que les vices, & de lui voir régler sa puissance par sa justice. C'est le spectacle qu'offre l'histoire de sa vie, laquelle doit, par cette raison, intéresser les ames sensibles & bien nées.

Il s'appelloit MARC AURELE. Il naquit à Rome en 121. Sa famille étoit une des plus nobles & des plus illustres de l'Italie. Du côté de son pere il descendoit de *Numa*, & sa mere appartenoit à un Prince des Salatins.

Dans sa tendre jeunesse il se conduisit si bien avec ses parents, qu'il captiva leur amitié. Il ne manqua jamais à ce qu'il leur devoit, & ne s'en fit point un mérite. Il disoit qu'il étoit fort aisé de leur plaire, parcequ'ils étoient si bons, qu'ils ne lui avoient jamais donné occasion de faire paroître la mauvaise humeur qui lui étoit naturelle. Il étoit grave & tranquille. Insensible à la joie & à la tristesse, il ne changeoit jamais de visage.

Il perdit son pere fort jeune, & fut

élevé dans la maison d'*Annius Verus*, son grand-pere, qui prit un soin particulier de son éducation. Il le mit sous la conduite d'un gouverneur aussi savant que vertueux, & lui choisit les plus habiles maîtres, qui lui apprirent les langues grecque & latine, l'éloquence, la géométrie, la musique & la philosophie. MARC AURELE s'attacha sur-tout à cette derniere science; & parmi les différentes doctrines qu'on lui expliqua, il se fixa à celle des Stoïciens. Il voulut même prendre l'habit de ces Philosophes, & vivre comme eux, en mangeant sobrement & couchant par terre; mais sa mere l'obligea ensuite à prendre un petit lit qu'elle fit couvrir de quelques peaux.

Son mérite lui concilia la bienveillance d'*Adrien*. Ce Prince le fit Chevalier à huit ans, honneur qu'on n'avoit jamais fait à personne à cet âge. Il portoit alors le nom d'*Annius Verus*, qui étoit celui de sa famille; mais *Adrien* l'appelloit *Annius Verissimus*, en faisant allusion à l'amour qu'il avoit pour la vérité.

Après avoir fini ses études, il passa au sacerdoce, suivant l'usage des jeunes gens de qualité qui aspiroient aux char-

ges. Il fut fait Prêtre de Mars, & il en remplit les fonctions avec beaucoup d'assiduité. Il avoit pour maxime de ne rien faire qu'avec la derniere exactitude, ou, comme il s'exprimoit lui-même, *sans y employer toutes les regles de l'art*. Ce fut dans cet ordre qu'il reçut le premier augure de son élévation à l'Empire.

Il étoit des jours marqués où les Prêtres jettoient des couronnes de fleurs sur le petit lit où étoit la statue du Dieu Mars. Celle que MARC AURELE jetta se trouva justement sur la statue du Dieu, comme si on l'y eût mise avec la main, & il n'appartenoit qu'à l'Empereur de couronner cette statue.

Il ne fit ces fonctions que jusqu'à l'âge de quinze ans. Il prit alors la robe virile, & fiança par ordre d'*Adrien* la fille de *L. Cejonius Commodus*. Peu de temps après, ce Prince lui confia le gouvernement de Rome, pendant que les Consuls allerent au Mont d'Albe pour y célébrer les fêtes latines. Notre Philosophe s'acquitta de cet emploi comme les plus graves Magistrats auroient pu faire, & tint la table de l'Empereur avec beaucoup de sagesse & de dignité.

Il fit dans le même temps une belle

action, ce fut d'abandonner à sa sœur tous les biens de la succession de son pere, & de permettre à sa mere de lui donner aussi les siens, afin que son mari l'aimât encore davantage, & eût toujours pour elle les meilleurs procédés. Il ne lui restoit que la succession de son grand-pere; mais il la jugea assez considérable pour vivre honorablement.

Cet acte de générosité eut bientôt sa récompense. *Adrien* ayant perdu son adoptif, jetta les yeux sur MARC AURELE pour le remplacer; mais l'ayant trouvé trop jeune, il adopta *Antonin*, surnommé le Pieux, à condition qu'il adopteroit notre Philosophe, & *L. Verus*, fils de son premier adoptif, ou successeur qu'il avoit désigné. MARC AURELE fut donc destiné à la couronne impériale dès l'âge de dix-huit ans.

C'étoit l'âge où la nouvelle d'un pareil honneur devoit le flatter; mais bien loin de s'en réjouir, il ne l'apprit qu'avec une espece de tremblement & d'effroi. On le vit triste pendant plusieurs jours. Ses domestiques en furent si étonnés, que ceux d'entre eux qui l'approchoient de plus près, oserent lui en demander la raison, & il eut la bonté de les

entretenir des maux qui ſont inſéparables de la royauté.

Quelques jours après ſon adoption, *Adrien* lui donna la charge de Queſteur, avec une diſpenſe d'âge qu'il avoit demandée au Sénat, afin qu'il pût l'exercer. Ce fut la derniere grace qu'il reçut de cet Empereur, qui mourut bientôt après avoir la lui avoir faite.

Antonin le Pieux, ſon ſucceſſeur, rompit d'abord le mariage que MARC AURELE avoit contracté avec la fille de *Lucius Commodus*, lui fit promettre d'épouſer ſa fille *Fauſtine*, qu'il avoit fiancée à *Verus*, mais qui n'étoit point en âge d'être marié. Il le nomma enſuite Conſul, à la priere du Sénat, le déclara Céſar, le fit Colonel d'une des ſix Compagnies de Chevaliers, lui donna pour logement le palais de *Tibere*, voulut qu'il eût part à toutes les affaires, afin de le former de bonne heure au gouvernement de l'Etat, & enfin le revêtit malgré lui de tout l'éclat de la majeſté impériale.

Quoique ſenſible à tous ces honneurs, qu'il n'avoit cependant pas ſouhaités, MARC AURELE n'en avoit pas moins de paſſion pour la Philoſophie, à l'étude de laquelle il donnoit tout le temps

qu'il pouvoit dérober à ses occupations. L'Empereur voyoit cela avec plaisir, & pour le seconder dans ses études, il fit venir pour lui d'Athenes *Apollonius* de Chalcis, célebre Philosophe Stoïcien. En arrivant à Rome, *Apollonius* descendit à une hôtellerie, & fit savoir sur le champ son arrivée à l'Empereur. *Antonin* lui manda qu'il n'avoit qu'à venir, & qu'on lui donneroit son disciple; mais le Stoïcien répondit que c'étoit au disciple à aller trouver le maître, & non au maître à aller trouver le disciple. On rapporta cette réponse à l'Empereur, qui dit en riant: *Apollonius* a eu moins de peine à venir d'Athenes à Rome qu'il n'en avoit eu de venir de son hôtellerie au Palais, & lui envoya MARC AURELE.

Notre Prince Philosophe se fortifioit, par les leçons de ce nouveau maître, contre les caprices de la fortune, & apprenoit à conserver la tranquillité de son ame au milieu des orages auxquels ses dignités pouvoient l'exposer; mais son stoïcisme plia en voyant mourir son gouverneur. Il fut si touché de cette perte, qu'oubliant sa constance & sa fermeté ordinaire, il donna un libre cours à ses

regrets, qu'il manifesta par des larmes. Les courtisans furent étonnés de cette foiblesse, mais l'Empereur leur dit : » Souffrez qu'il soit homme, car ni la » Philosophie ni l'empire ne détruisent » pas l'humanité.

C'est sans doute ici le lieu de dire que notre Philosophe conserva toujours pour ses maîtres une reconnoissance extrême. A deux d'entre eux, qu'il estimoit singuliérement, nommés *Fronton* & *Rusticus*, il fit dresser des statues. Il éleva même ce dernier, & *Proculus* son collegue, au Consulat, en se chargeant de fournir aux dépenses auxquelles cette charge engageoit ce collegue qui n'étoit pas riche, & il fit toujours l'honneur à *Rusticus* de le saluer avant le Capitaine de ses Gardes.

A mesure qu'il mouroit un de ses maîtres, il faisoit faire sa statue en or, & la plaçoit parmi ses Dieux domestiques. Il visitoit souvent leurs tombeaux, y faisoit des sacrifices, & les couvroit de toutes sortes de fleurs.

Pour divertir le déplaisir que causoit à notre Philosophe la mort de son gouverneur, *Antonin* voulut qu'il se mariât. *Faustine* sa fille, qui lui étoit destinée,

étoit une Princeſſe très belle, mais extrêmement coquette. Elle ne croyoit pas que le cœur d'un Prince Philoſophe dût borner ſon ambition, & elle accueilloit favorablement ceux qui rendoient hommage à ſes charmes. Cette humeur galante ne devoit pas faire le bonheur d'un mari : auſſi auroit elle troublé la tranquillité du ſien, s'il eût été moins Philoſophe.

Cependant MARC AURELE en eut une fille la premiere année de ſon mariage, & il fut honoré en cette même année de la puiſſance proconſulaire avec celle du tribunal : deux dignités qui faiſoient la principale partie de la majeſté impériale. Le Sénat ajouta à ces dignités un droit qu'on avoit inventé pour *Auguſte* ſeul ; ce fut un privilege ſi vaſte & d'un ſi grand pouvoir, que notre Prince Philoſophe pouvoit ſeul rendre inutiles toutes les aſſemblées du Sénat.

Si MARC AURELE avoit eu plus d'ambition que de ſageſſe, il eût pu ſe rendre maître de l'autorité ſouveraine, & il ne s'employa qu'à maintenir la liberté & à augmenter la félicité du peuple. Cette haute faveur lui fit des jaloux, qui tâcherent de le rendre ſuſpect à *Antonin* ;

mais ce Prince ſage & éclairé mépriſa tout ce qu'on put lui dire. Il connoiſſoit notre Philoſophe & les courtiſans, & ſavoit en faire la différence.

Antonin avoit alors 73 ans : il jouiſſoit d'une bonne ſanté, & on ſe flattoit qu'il parviendroit à une extrême vieilleſſe ; mais une maladie cruelle & imprévue le mit au tombeau. Il confirma l'adoption qu'il avoit faite de MARC AURELE avant que de mourir, en préſence des Grands Officiers de la couronne, le nomma ſeul ſon ſucceſſeur ſans parler de *Verus*, & ordonna qu'on portât dans ſa chambre la ſtatue d'or de la Fortune, qui, comme un gage de la félicité publique, étoit toujours dans la chambre des Empereurs.

Dès que le Sénat eut appris la mort de ce Prince, il obligea notre Philoſophe à prendre les rênes du gouvernement ; mais il ne les accepta qu'à condition qu'il partageroit ſon autorité avec *Verus*, fils adoptif d'*Antonin*, ainſi que lui. Quoique peu digne de cet honneur par ſon goût pour les jeux & les divertiſſements les plus frivoles, quoique *Verus* eût peu d'intelligence & d'aptitude pour les affaires, MARC AURELE ſe fit un devoir

de l'aſſocier à ſa dignité en mémoire d'*Antonin*, qui l'avoit d'abord déſigné pour le remplacer. Ce fut un acte de reconnoiſſance qui ne ſurprit perſonne, tant on étoit perſuadé de la bonté de ſon cœur.

Le premier jour de ſon avénement à la couronne impériale, notre Prince Philoſophe prit le nom d'*Antonin*, & le donna à ſon collegue, à qui il fit fiancer ſa fille. Il ſongea enſuite à rendre les derniers devoirs à l'Empereur. Il ordonna à cet effet la pompe la plus magnifique qu'on eût vue à Rome. Il prononça lui-même ſon oraiſon funebre, inſtitua en ſon honneur une ſociété de Prêtres, qu'il appella Auréliens, & termina cette cérémonie funebre par des combats de gladiateurs.

Rendu chez lui, il fut accablé d'une infinité de requêtes que lui préſenterent les Prêtres Païens, afin d'obtenir la liberté de perſécuter les Chrétiens qu'*Adrien* & *Antonin* avoient toujours protégés. C'étoit être bien mal aviſé que de s'adreſſer pour cela à un Philoſophe, dont la miſſion eſt de prêcher la tolérance. Auſſi non ſeulement MARC AURELE n'eut aucun égard à leurs requêtes,

A peine eut-il perdu l'Empereur de vue, que n'étant plus retenu par le respect qu'il avoit pour lui, il se plongea dans les débauches les plus dissolues, & fit de si grands excès, qu'il en tomba dangereusement malade. Les soins qu'on eut de lui le rappellerent à la vie, & il ne profita de la santé que pour se replonger dans de nouvelles débauches.

Marc Aurele, instruit de ses déportements, crut y mettre fin en le mariant avec sa fille qu'il lui avoit fait fiancer lors de son avénement à la couronne: il paroît que ce mariage modéra la fougue de ses passions. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il donna un Roi aux Arméniens, qu'il subjugua les Parthes, & qu'il revint à Rome où il partagea l'honneur du triomphe avec l'Empereur.

Ce Prince jouissoit à peine du prix de ses victoires, que les Allemands se révolterent, firent une irruption dans l'Italie, où ils ravagerent tout ce qui se trouva sur leur chemin. Mais Marc Aurele réprima leur audace, & les soumit à son obéissance. Les soldats, glorieux de ce succès, demanderent pour récompense qu'on augmentât leur paie; mais l'Empereur leur fit voir

l'injustice

l'injustice de cette demande. *Si je vous donnois de l'argent*, leur dit-il, *ce seroit vous faire des libéralités aux dépens du sang de vos peres, dont je dois rendre compte à Dieu, qui est seul Juge des Princes.* Les soldats, satisfaits de cette raison, en remercierent le Prince, & promirent de se signaler avec le même désintéressement à la premiere occasion.

Elle ne tarda pas à se présenter. Les Marcomans & les Quades, peuples très belliqueux, se liguerent ensemble pour attaquer les Romains. Une ligue si formidable les jetta dans la consternation. Cette guerre venoit dans un temps d'autant plus fâcheux, que la peste faisoit un affreux ravage dans tout l'Empire, & dépeuploit & les campagnes & les villes.

Dans une conjoncture aussi délicate, MARC AURELE crut qu'il convenoit d'abord de relever le courage du peuple par la confiance en Dieu, qui étoit le maître de changer les événements. Il ordonna des prieres & des processions publiques, fit servir & adorer les statues des Dieux pendant sept jours de suite, voulut qu'on pratiquât tous les cultes étrangers, dans la crainte qu'on en

oubliât quelqu'un, & manda à cet effet les Prêtres & les Sacrificateurs de tous les pays.

Après ces actes de piété, il sortit de Rome avec *Verus*, & se mit à la tête de son armée qui ne douta plus que les Dieux ne favorisassent son entreprise. La hardiesse du Maître étoit encore un puissant exemple, lequel ne contribua pas peu à donner aux soldats de nouvelles forces.

En effet, ils presserent les ennemis avec tant de fureur, qu'ils mirent la division dans leur armée : ils les poursuivirent ensuite, & les défirent entiérement. Dans cette campagne, *Verus* eut une attaque d'apoplexie qui le mit au tombeau. MARC AURELE fit porter son corps à Rome, & lui rendit les derniers devoirs de la même maniere qu'il les avoit rendus à *Antonin*.

Pendant son absence, les Prêtres Païens, ayant oublié ses ordres, recommençoient à persécuter les Chrétiens dans les Provinces éloignées, avec tant d'acharnement, qu'il eut beaucoup de peine à mettre un frein à leur fureur. D'un autre côté, les Marcomans & les Quades s'étant réunis avec les Sarmates

& les Vandales, vouloient prendre leur revanche. MARC AURELE, inſtruit de leurs marches, alla au-devant d'eux pour les combattre. Il perdit la premiere bataille; mais ayant rallié ſes troupes, il fondit ſur les ennemis avec tant d'avantage, qu'il les obligea de ſe réfugier honteuſement dans la Pannonie.

Une nouvelle affligeante vint tempérer la joie de ſon triomphe. Il ſemble que la Providence prenoit plaiſir à exercer ſa patience & ſon courage. Il apprit en arrivant à Rome que les Maures ravageoient l'Eſpagne, & que des bandits, ſous la conduite d'un Prêtre nommé *Iſidore*, avoient ſurpris une garniſon romaine. Sur le champ l'Empereur envoya des Généraux dans ces pays, chargés des inſtructions néceſſaires pour venger ſon autorité, & il eut le bonheur de chaſſer les Maures & de ſoumettre les rebelles à ſon obéiſſance.

La paix, cette paix ſi deſirée, après laquelle il ſoupiroit depuis ſi long-temps, regna enfin dans ſon Empire. Notre Prince Philoſophe ſe hâta d'en profiter pour changer les Loix qui avoient beſoin de réforme.

1°. Afin que ceux qui ſeroient nés

libres eussent le moyen de faire leurs preuves, il ordonna que chaque citoyen de Rome iroit déclarer au dépôt des actes publics tous les enfants qui lui naîtroient.

2°. Il pourvut à la sureté des pupilles en établissant un Préteur qu'il appella Tutélaire, parcequ'il donnoit les tuteurs, & qu'il connoissoit de toutes les affaires qui regardent les tuteles, & réforma la Loi qui ne soumettoit les mineurs à des curateurs que pour cause de démence ou de débauche, & voulut qu'on en donnât à tous sans exception.

3°. Il fit de beaux Réglements sur les mariages, afin d'empêcher les mariages illégitimes, & au degré défendu.

4°. Il tâcha par toutes sortes de voies de corriger les désordres des femmes & des jeunes gens.

5°. Il modéra les dépenses publiques, & diminua le nombre des spectacles & des jeux, pour empêcher ses sujets de s'attacher trop à des divertissements frivoles, & de se ruiner en frais inutiles dont il naissoit des inimitiés entre les familles. Il fixa aussi le salaire des Comédiens.

6°. Il pourvut à l'entretien & à la

fureté des rues & des grands chemins. Il réforma encore tous les désordres des encans & usures, & adoucit extrêmement la Loi du vingtieme que devoient payer les étrangers qui recevoient des legs & des successions.

7°. Il fit des Loix très séveres pour empêcher qu'on ne violât la sainteté des tombeaux, & ordonna que les pauvres seroient enterrés aux dépens du public.

Persuadé que les Loix sont inutiles si leur exécution n'est commise à des personnes instruites & d'une probité reconnue, il avoit grand soin de ne donner les charges de magistrature qu'à ces sortes de gens, & il ne recevoit jamais personne dans le Sénat qu'après l'examen le plus rigoureux & du consentement de tous les Sénateurs. Un homme de mauvaise réputation lui ayant demandé une charge, il la lui refusa, en lui disant : *Purgez-vous auparavant des mauvais bruits qui courent sur votre compte.*

Il se fit un devoir de rendre au Sénat tous les honneurs possibles. Non seulement il lui renvoyoit beaucoup de causes qui avoient été jugées dans son Conseil; mais il vouloit encore qu'il les jugeât souverainement & sans appel. Cepen-

dant quand il s'agissoit de la vie de quelqu'un d'eux, il instruisoit lui-même l'affaire avec un très grand soin, & la rapportoit ensuite au Sénat.

Dans la punition des crimes il adoucissoit presque toujours les peines ordonnées par le Sénat. Il étoit si exact à faire rendre la justice, sur-tout dans les procès criminels, qu'il reprit un jour sévérement un Préteur pour avoir condamné quelqu'un avec trop de précipitation, & il l'obligea à revoir le procès, en lui disant : *C'est la moindre chose que puisse faire un Magistrat établi pour rendre la justice au peuple, que de se donner la patience d'entendre les accusés.*

Il disoit souvent qu'un Empereur ne doit jamais rien faire avec précipitation. Quand on plaidoit devant lui, il donnoit aux Avocats tout le temps qu'ils demandoient ; car il regardoit la patience comme une partie de la justice.

Il avoit fort à cœur que tous ses sujets fussent occupés ; & quand il trouvoit des gens qui servoient utilement le public, il leur donnoit les louanges qu'ils méritoient, & les employoit toujours pour les choses où ils avoient si bien réussi. Il disoit : *Il ne dépend pas d'un*

Prince de rendre ſes ſujets tels qu'ils voudroient, mais il dépend de lui de s'en ſervir utilement en les employant à ce qu'ils ſavent faire. Et il avoit ſouvent à la bouche cette belle maxime d'*Antonin* : *Il n'y a rien de plus honteux ni même de plus injuſte que de faire manger la République à des gens qui ne contribuent point à l'enrichir par leurs travaux.*

Il auroit cru commettre une impiété que de perdre un ſeul de ſes moments. Dans ſes voyages & dans ſes expéditions militaires il mettoit à profit le loiſir que lui laiſſoit la ſuſpenſion momentanée de ſes affaires. Il l'employoit à s'entretenir avec lui-même, à mettre par écrit les réflexions que cet entretien lui ſuggéroit, & il compoſa ainſi un traité de morale qui a mis le comble à ſa gloire.

Ce livre ſeul pourroit nous rendre ſi juſtes & ſi pieux, dit M. *Dacier*, que nous n'aurions plus qu'un pas à faire pour être de bons Chrétiens. En effet, l'Auteur enſeigne que la véritable religion conſiſte à être toujours ſoumis à Dieu, & à être perſuadé qu'il ne fait rien que de juſte ; à combattre nos paſſions, & à purger notre ame de tous ſes vices, afin que nous puiſſions être

agréables à Dieu qui ne ſouffre rien d'impur; à travailler à reconnoître notre néant & celui de toutes les choſes crées, & à nous convaincre que ce n'eſt ni la gloire, ni la naiſſance, ni les Empires qui conſtituent la véritable grandeur, mais la juſtice; à prier pour tous les hommes; à faire du bien à nos ennemis; à ne point faire de jugements téméraires, & à mépriſer ceux qu'on fait de nous; à ſouffrir patiemment les défauts de notre prochain, & à le reprendre avec douceur quand la charité le demande; à n'avoir de confiance qu'en Dieu; à renoncer à tous les diſcours inutiles, pour ne nous occuper que de ce qui nous eſt propre, & à être toujours contents de notre condition.

Enfin rien n'égale la pureté de cette doctrine : celle de *Platon* eſt peut-être la ſeule qu'on puiſſe lui comparer. Ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt que les actions de MARC AURELE répondoient à ſes préceptes. Quoique jouiſſant du pouvoir ſuprême, & quoiqu'il n'eût de compte à rendre à perſonne de ſa conduite, il étoit ſi modeſte, qu'il n'entreprenoit jamais rien ni dans la guerre ni dans la paix, ſans conſulter

non ſeulement ſes Conſeillers ordinaires, mais les perſonnes les plus éclairées & de la ville & de la cour. Il diſoit, parcequ'il le croyoit, que la force des Etats conſiſte dans le conſeil des ſages; & il répétoit ſouvent: *Il eſt bien plus juſte que je ſuive le conſeil de tant de grands perſonnages, qui ſont tous mes amis, qu'il ne l'eſt que tant de grands perſonnages ſuivent les miens.* Il prétendoit *que l'homme n'eſt pas moins libre, quand il ſe rend aux conſeils des autres, que quand il demeure ferme dans ſon opinion, & que ce changement eſt un pur effet de ſon jugement & de ſon eſprit.*

Religieux obſervateur de ſa parole, il condamnoit hautement cette politique qui veut qu'un Prince prudent & habile ne ſoit pas obligé de la tenir quand elle bleſſe ſes intérêts. Et pour la rendre plus odieuſe aux Princes, il fit cette belle maxime: *Garde-toi bien d'eſtimer comme utile une choſe qui te forcera un jour à manquer de foi.*

De ſi beaux ſentiments lui acquirent l'admiration de ſes ſujets, leſquels voulurent la lui témoigner par les hommages les plus flatteurs: c'étoit de lui élever des temples & des autels. Mais perſuadé

qu'il dépend de la vertu ſeule d'égaler les Princes aux Dieux, & non des ſuffrages & des flatteries des peuples, MARC AURELE dédaigna ces honneurs, & refuſa ces titres ambitieux qui diſtinguoient les autres Souverains dans le gouvernement des peuples, quoiqu'ils euſſent infiniment moins de ſageſſe & de triomphes que notre Philoſophe.

Pendant qu'il étoit occupé à rendre ſon peuple heureux, les Marcomans qui avoient abuſé de ſa bonté pour le tromper, avoient ſoulevé contre lui un peuple innombrable, afin de lui déclarer une guerre cruelle. Tous les Romains ne douterent point de leur perte. L'Empereur lui-même fut effrayé de leurs marches. La peſte avoit dépeuplé ſes armées, & ſes finances étoient épuiſées par les dernieres guerres. Cependant, ſans ſe décourager, il ſe prépara à faire tête à l'orage.

Premiérement il fit marcher les gladiateurs, les bandits & les eſclaves. En ſecond lieu il rétablit ſes finances en vendant les meubles de l'Empire. Avec ces ſecours il s'avança vers l'ennemi qui l'attendoit en bon ordre. Il crut d'abord l'avoir mis en déroute; ce fut une erreur

de ſa part, car cette déroute étoit volontaire, & elle n'avoit eu pour but que de le faire donner dans un piege où il eût péri infailliblement ſans une eſpece de miracle.

Il ſe trouva renfermé avec ſon armée entre des montagnes où la chaleur ardente qu'il y éprouva, & le manque d'eau auroient fait périr lui & toutes ſes troupes, ſi une pluie abondante ne fût venue tempérer cette chaleur & les déſaltérer. Il ſemble qu'il n'y a là rien que de naturel : mais ce qu'on trouva de miraculeux, c'eſt que les ennemis n'eurent point de part à cette faveur du ciel. Suivant ce qu'on nous apprend de cet événement, il paroît que cette pluie fut l'effet d'un véritable orage, que le tonnerre ſe fit entendre, & que le haſard voulut que le feu du ciel tombât ſur les ennemis.

Cela me paroît aſſez vraiſemblable. Cependant il ſe peut que cette faveur du ciel ait été accordée » à la priere des » ſoldats Chrétiens qui étoient en l'ar- » mée romaine, leſquels la lui deman- » derent à genoux », comme le veulent *Euſebe*, *S. Grégoire* de Nyſſe, & M. *Lenain de Tillemont*. Car qui eſt-ce qui

doute de l'effet des prieres adressées à Dieu par des personnes qui lui sont agréables ?

Quoi qu'il en soit, à peine sorti de ce danger, l'Empereur fut exposé à un autre aussi imminent. *Cassius*, Gouverneur de Syrie, se révolta. Le bruit s'étant répandu que MARC AURELE étoit dangereusement malade, il crut que c'étoit le moment favorable de se faire déclarer Empereur. Notre Prince Philosophe se disposoit à l'aller attaquer, lorsqu'un Centenier lui apporta sa tête : il ne voulut pas la voir : il fit même brûler les lettres du rebelle, afin de n'être pas obligé de punir ceux qui avoient eu part à la conspiration ; & il étoit fâché qu'on l'eût tué, parcequ'on l'avoit privé, disoit-il, du plaisir qu'il auroit eu de pardonner à un homme qui l'avoit offensé.

C'étoit pousser loin l'indulgence : mais personne ne fit voir plus de modération que lui, & il avoit cette même vertu dans sa maison envers son épouse, ses enfants & ses Officiers. Lorsque ses amis lui représentoient que *Faustine* méritoit par son libertinage qu'il la répudiât, il répondoit : *Mais si je la répudie, il faudra*

lui rendre sa dot. C'étoit l'Empire qu'elle avoit procuré à son époux comme fille d'*Antonin.*

Après ces heureuses expéditions, l'Empereur s'achemina vers Rome. Il y fut reçu avec des témoignages de joie extraordinaires. Le peuple eut encore sujet de bénir son arrivée par les libéralités qu'il en reçut. Le Prince donna à chaque particulier huit pieces d'or, lui remit ce qu'il devoit au trésor public, & fit brûler au milieu de la place tous ses billets.

Il voulut ensuite que son fils *Commode* eût part à sa générosité. Il le fit Prince de la Jeunesse, l'associa à l'Empire, le nomma Consul pour l'année suivante ; & pour honorer son consulat, il suivit à pied son char aux jeux du Cirque.

Enfin il crut pouvoir penser à lui-même en se procurant quelque repos. Il se retira à Lavinium dans les bras de la Philosophie, qu'il appelloit *sa mere*, en l'opposant à la cour qu'il nommoit *sa marâtre :* mais il ne goûta pas long-temps les douceurs de la paix.

Au bout de deux ans de tranquillité, les Scythes & les peuples du Nord reprirent les armes, & attaquerent ses

Lieutenants. Cela l'obligea à se préparer à partir. Ce départ, quoique nécessaire, affligea les Romains. Comme il étoit affoibli & cassé, ils craignirent qu'il ne revînt point de cette campagne. Ils s'assemblerent devant le palais pour le prier de leur donner des préceptes de conduite, afin que s'ils avoient le malheur de le perdre, ils pussent avec ce secours marcher dans le chemin de la vertu où il les avoit fait entrer par son exemple.

Touché de ces bonnes dispositions, MARC AURELE passa trois jours entiers à leur expliquer les plus grandes difficultés de la morale, & à leur donner des maximes courtes pour régler toutes leurs actions.

Il partit ensuite avec son fils *Commode*, & battit les troupes en arrivant. L'armée le proclama alors *Imperator* pour la dixieme fois. Ce Prince donna plusieurs combats très sanglants où la victoire fut toujours due à sa prudence & à sa valeur. Mais comme il alloit ouvrir une troisieme campagne, il fut attaqué à Vienne en Autriche d'une maladie qui l'emporta en peu de jours.

Il vit sans pâlir le terme de sa vie, & il ne regretta de la perdre que par atta-

chement pour son peuple. Il craignoit que ses ennemis ne profitassent de la jeunesse & du peu d'expérience de son fils, pour effacer la honte de leurs défaites. Dans cette pensée il fit assembler autour de son lit son fils, ses amis, & ses principaux Officiers, & s'étant mis sur son séant, il leur parla en ces termes :

La douleur que vous témoignez de me voir dans l'état où je suis, ne me surprend point. La compassion est naturelle aux hommes, & les maux qu'ils voient eux-mêmes l'augmentent toujours. Mais je suis persuadé que ces larmes que je vois couler, partent pour moi d'une autre source ; & les sentiments que j'ai pour vous, me font raisonnablement attendre une amitié réciproque. Voici le temps favorable qui va nous donner lieu, à moi de connoître si j'ai bien placé l'estime & la considération que j'ai toujours eue pour vous, & à vous de me témoigner votre reconnoissance.... Vous voyez devant vos yeux mon fils que vous avez élevé vous-mêmes, & qui venant d'entrer dans l'âge de l'adolescence comme dans une mer orageuse, a besoin de sages gouverneurs, de peur qu'emporté par ses passions, comme par des vents impétueux, il n'aille se jetter dans les vices.

Au lieu donc d'un pere qu'il va perdre ; faites qu'il en retrouve plusieurs en vous. Ayez soin de sa jeunesse ; donnez-lui les conseils dont il a besoin : représentez-lui que ni toutes les richesses du monde ne sont suffisantes pour remplir le luxe des tyrans, ni les gardes qui veillent autour de leurs palais, ne sont capables de les défendre contre la haine des peuples. Faites-lui remarquer qu'on ne voit de regnes longs & tranquilles que des Princes qui, au lieu d'exciter la haine par leurs cruautés & par leurs violences, ont au contraire par leur douceur fait naître l'amour dans le cœur de leurs sujets. Dites-lui sans cesse que ce ne sont jamais ceux qui servent par contrainte, mais ceux qui obéissent volontairement, qui demeurent fideles dans toutes sortes d'épreuves, & qui ne peuvent être soupçonnés en aucune rencontre de flatterie & de dissimulation. Qu'il sache que voilà les seuls qui ne tombent jamais dans la désobéissance, à moins qu'ils ne soient forcés par de mauvais traitements. Mais en même temps ne vous lassez point de lui mettre devant les yeux combien il est difficile & nécessaire, dans un pouvoir absolu, de modérer ses desirs & de leur donner des bornes.

MARC AURELE ne vécut qu'un jour

& une nuit après avoir fait ce beau discours. Peu de temps avant que de mourir, il fit venir ſon fils ſeul, & le renvoya auſſi-tôt, de peur qu'il ne gagnât ſon mal. Puis s'étant couvert la tête comme pour dormir, il expira durant la nuit, âgé de 59 ans, après avoir regné 9 ans avec *Verus*, & 10 ans ſeul.

La nouvelle de ſa mort fit répandre des larmes ameres à ſon armée & à toute l'Italie. Jamais on n'a vu un ſi grand deuil, & jamais Rome n'avoit été dans une pareille conſternation. Le Sénat & le peuple l'adorerent avant même que ſes funérailles fuſſent achevées. Ils lui éleverent une ſtatue d'or dans le lieu où le Sénat s'aſſembloit, lui décernerent tous les honneurs divins, & déclarerent ſacrileges tous ceux qui n'auroient pas dans leur maiſon, ſelon leur fortune, ou un portrait, ou une ſtatue de ce grand homme.

Morale de MARC AURELE.

Toutes choſes ſont liées entre elles, & il n'y en a preſque point qui ſoient étrangeres l'une à l'autre; car tout eſt ordonné & arrangé enſemble, & con-

tribue à compoſer ce monde. Il n'y a qu'un monde qui comprend tout, qu'un Dieu qui eſt par-tout, qu'une matiere, qu'une raiſon commune à tous les hommes, qu'une vérité & qu'une perfection (1) pour tous les animaux de même eſpece, & qui participent à la même raiſon. Le monde eſt, ou un arrangement, ou une confuſion & un déſordre: c'eſt pourtant toujours le monde; & les choſes les plus contraires y ſont dans une entiere correſpondance, & dans une parfaite union. Il ſeroit inſenſé de

---

(1) Cette propoſition me paroît très claire. Un diſcours eſt vrai ou ne l'eſt pas. Il l'eſt s'il eſt conforme à ce qui eſt; & s'il n'y répond pas, il n'eſt pas vrai. On ne peut pas dire qu'une choſe ſoit preſque vraie, car elle l'eſt ou elle ne l'eſt pas: il n'y a point de milieu. Il n'y a donc qu'une vérité. Cela eſt évident. Pourquoi donc M. *Dacier* a-t-il conclu de la propoſition de MARC AURELE, » que les vérités philo» ſophiques ne ſont donc point vérités quand elles ne ſont » pas conformes aux vérités théologiques, & que Dieu » nous a enſeignées dans ſa parole »? Queſt-ce que cela ſignifie?

De même qu'il n'y a qu'une vérité, il n'y a qu'une perfection; parceque s'il manque quelque choſe à une choſe pour être parfaite, elle ne l'eſt plus. On ne peut pas dire qu'une choſe eſt plus parfaite qu'une autre. Cependant M. *Dacier* a cru que cette propoſition méritoit d'être éclaircie. » Si nous ne ſommes parfaits, dit-il, comme » notre Pere eſt parfait, toutes nos perfections ne ſont » que des vices ». Voilà une remarque bien inutile, & qui ne répond guere au texte. Il eſt étonnant qu'un homme auſſi éclairé que M. *Dacier* n'ait pas mieux ſaiſi la penſée de MARC AURELE.

dire qu'il y a un certain ordre & une certaine diſpoſition en nous, & qu'il n'y a que déſordre & que confuſion dans cette vaſte machine dont nous faiſons partie.

Un eſprit divin gouverne tout & remplit tout. Ainſi ce n'eſt pas ſeulement l'air que nous reſpirons, c'eſt auſſi cet eſprit, cette vertu intelligente qui n'eſt pas moins répandue dans l'eſpace que l'air qui vient rafraîchir nos poumons. Au reſte la cauſe premiere de toutes choſes eſt un torrent qui emporte tout & ne s'arrête jamais.

La matiere de l'univers eſt obéiſſante & ſouple, & l'eſprit qui la gouverne n'a aucune cauſe qui le porte à mal faire: auſſi ne fait-il aucun mal. Il fait ce qu'il fait, & pourquoi il le fait. C'eſt lui qui produit & qui conſomme toutes choſes. C'eſt de lui que dépend ce que nous appellons les biens & les maux, comme la vie, la mort, l'honneur, le déshonneur, la douleur & le plaiſir, la pauvreté & les richeſſes, qui ne ſont cependant ni de véritables maux, ni de véritables biens, car toutes ces choſes arrivent également aux bons comme aux mauvais, & il ſeroit abſurde de penſer que Dieu permet que les biens & les

maux arrivent indifféremment & sans distinction aux uns & aux autres.

Ce seroit encore une fausse pensée que celle qui nous porteroit à croire que Dieu qui a réglé & ordonné tout si sagement, & avec tant d'amour pour l'homme, ait pourtant fait cette faute que les plus gens de bien, qui, ayant passé toute leur vie dans l'exercice des bonnes œuvres, des prieres & des sacrifices, ont été comme les amis de Dieu; que ces hommes vertueux, dis-je, lorsqu'ils sont morts, ne reviennent plus à la vie, & sont éteints pour toujours. Dieu est souverainement bon & souverainement juste: il n'a donc rien oublié de ce qui est juste & raisonnable dans la disposition & dans l'arrangement de l'univers.

Dieu a fait ce qu'il y avoit de mieux à faire, car il est impossible d'imaginer un Dieu sans sagesse. Or quelle raison auroit-il de nous faire du mal? Et que lui en reviendroit-il, ou à cet univers, dont il a tant de soin? S'il n'a pas toujours consulté ce qui regarde le particulier, il a consulté ce qui regarde le général. Tout ce qui arrive à chacun est utile à l'univers, & cela suffit. Il y a plus:

ce qui eſt utile à un homme eſt utile à tous les autres hommes. Rien n'arrive qui ne ſoit une ſuite de la loi générale qui eſt établie.

Toutes les choſes qui arrivent dans le monde ſont unies & liées avec ce qui les a précédées. Elles ont entre elles une liaiſon raiſonnable ; & comme dans tout ce qui ſe fait il y a un arrangement & une union qui lie toutes ſes parties, de même dans tout ce qui ſe fait on ne trouve pas une ſucceſſion ſimple & nue, mais une liaiſon merveilleuſe & un rapport admirable.

L'Eſprit de cet univers eſt un eſprit de ſociété. Il aime l'ordre & la raiſon. Il a fait les choſes les moins parfaites pour les plus parfaites, & il a lié & ajuſté les plus parfaites les unes avec les autres. Voilà pourquoi tous les Etres qui ont quelque choſe de commun entre eux, tâchent de ſe joindre. Voilà pourquoi on voit parmi les animaux des eſſaims, des troupeaux, des petites familles, &c. Les hommes ſont les ſeules créatures qui ont oublié cette affection réciproque.

O homme ! honore ce qui eſt de plus excellent dans le monde : c'eſt ce qui ſert à tout & qui gouverne tout.

Honore auſſi ce qui eſt de plus excellent en toi : il eſt de même nature que le premier. Vis avec Dieu, en ſoumettant ton ame à ſes ordres, de maniere qu'elle ſoit toujours prête à faire ce que ton génie te preſcrit, car ton génie n'eſt autre choſe que l'entendement & la raiſon.

Les propriétés de l'ame de l'homme ſont qu'elle ſe voit elle même, qu'elle ſe compoſe elle-même, qu'elle ſe rend telle qu'elle veut, qu'elle jouit des fruits qu'elle porte, qu'elle parvient toujours à ſa fin entiere & parfaite, quelque bornée qu'elle ſoit en ſa vie. De plus l'ame parcourt tout cet univers : elle ſe promene dans les eſpaces immenſes qui l'environnent : elle pénetre & conçoit la régénération périodique des choſes. Elle voit clairement que ceux qui viendront après nous n'ont rien vu de nouveau, comme ceux qui nous ont précédés n'ont vu que ce que nous voyons. Un homme qui a vécu quarante années, quelque peu d'eſprit qu'il ait, á vu tout ce qui a été avant lui, & tout ce qui ſera après.

Les autres propriétés de l'ame ſont l'amour du prochain & de la vérité, la pudeur & l'eſtime d'elle-même : ce qui

eſt auſſi le propre de la loi. Ainſi la droite raiſon eſt la même que la raiſon de la ſouveraine juſtice.

Malgré cela, qu'eſt-ce que l'homme ? Tout le temps de ſa vie n'eſt qu'un point. La matiere dont il eſt compoſé, n'eſt qu'un changement continuel. Ses ſens ſont émouſſés & incertains : ſon corps n'eſt qu'une corruption, l'eſprit qui l'anime, qu'un vent ſubtil ; ſa fortune qu'une nuit obſcure, & ſa réputation qu'un fantôme. Pour tout dire en un mot, ce qui appartient au corps a la rapidité d'un fleuve, & ce qui eſt de l'eſprit eſt une fumée & un ſonge. L'homme voyage ici comme dans une terre étrangere. Qu'eſt-ce donc qui peut le conduire heureuſement dans une route ſi difficile ? C'eſt la philoſophie.

Elle conſiſte cette philoſophie à conſerver ſon ame entiere & pure, toujours maîtreſſe de la volupté & de la douleur ; à ne permettre jamais qu'elle faſſe rien témérairement, ni qu'elle uſe de diſſimulation, ni qu'elle s'éloigne de la vérité ; à faire en ſorte qu'elle ſe ſuffiſe à elle même, qu'elle reçoive tout ce qui lui arrive comme venant du même lieu d'où elle eſt ſortie, & qu'elle attende

toujours la mort avec un esprit tranquille, sachant bien que cette mort n'est autre chose que la dissolution des éléments dont chaque animal est composé.

Voulez-vous être heureux? faites en sorte que la partie principale de votre ame soit insensible aux mouvements de la chair, de quelque nature qu'ils puissent être; qu'elle ne se mêle point avec le corps, mais que se renfermant en elle même, elle empêche les passions de passer les limites des parties où elles regnent. Ayez toujours ces maximes devant les yeux.

1°. Faites pour l'utilité des hommes tout ce que demande la condition de Législateur & de Roi.

2°. Changez de résolution toutes les fois que des gens habiles vous donneront des conseils, pourvu que ce changement se fasse par des motifs de justice & d'utilité publique, & jamais pour votre propre plaisir, pour votre intérêt & pour votre gloire particuliere.

3°. N'ayez point de honte d'implorer le secours d'autrui; & s'il s'agit de faire votre devoir, exécutez l'ordre comme un soldat qui monte à l'assaut.

4°.

4°. Ecoutez avec attention ce qu'on dit, & tâchez de pénétrer jusqu'au fond les choses qui arrivent, & leurs causes.

5°. Dans les discours soyez attentif à ce que vous dites, & dans les actions, à ce que vous faites.

6°. Tâchez de vous accoutumer aux choses auxquelles vous êtes le plus propre. L'habitude vous les rendra aisées & faciles.

7°. Regardez ce que les choses sont en elles-mêmes, en considérant séparément leur matiere, leur forme & leur fin.

8°. Allez toujours par le plus court chemin : c'est celui qui est selon la nature, & il est selon la nature de dire & de faire ce qui est le plus juste & le plus droit. Cette disposition vous épargnera mille peines & mille combats, & vous délivrera de tous les tourments secrets que causent immanquablement la dissimulation & le faste.

9°. Entrez dans l'esprit de tont le monde, & permettez à tout le monde d'entrer dans le vôtre.

10°. Ayez toujours devant les yeux quelque homme qui ait été véritablement vertueux.

En pratiquant ces maximes, on jouira d'une félicité permanente, autant que la félicité dépend de la tranquillité de l'esprit. Il est très possible d'être en même temps un homme *divin* & un homme inconnu à tout le monde. Le bonheur de cette vie dépend de très peu de chose. Le plaisir de l'homme consiste à faire ce qui est propre à l'homme : or le propre de l'homme c'est d'aimer son semblable, de mépriser ses passions, de juger de la vérité & de la probité de ses opinions, de considérer la nature universelle & tout ce qu'elle produit.

C'est être parfaitement honnête homme & avoir fait un voyage très heureux, que de sortir de la vie sans avoir connu ni le mensonge, ni l'hypocrisie, ni le luxe, ni l'orgueil. Après ce premier degré de bonheur, le plus grand ensuite c'est d'en sortir las, dégoûté de ses vices, & sans souhaiter d'y croupir. La corruption de l'esprit est une corruption bien plus dangereuse & plus mortelle que la corruption & l'intempérie de l'air que nous respirons. Celle ci est la mort des animaux en tant qu'animaux, & l'autre est la mort des hommes en tant qu'hommes.

Tout ce que nous voyons périra promptement. Ceux qui le verront périr, périront bientôt eux-mêmes; & celui qui est mort dans une extrême vieillesse, sera bientôt égal à celui qui est mort fort jeune. La vie des hommes est comme la moisson d'un champ : pendant qu'on moissonne les épis qui sont mûrs, les autres mûrissent. Quand nous aurions à vivre trois mille ans & trente mille ans encore par-dessus, nous ne perdrions d'autre vie que celle que nous avons, & nous n'avons que celle que nous devons perdre. Celui qui vit le plus long-temps & celui qui meurt fort jeune, font tous deux la même perte, car ils ne perdent que le temps présent, qui est le seul dont ils jouissent.

La mort est la fin du combat que nos sens nous livrent. C'est le repos de tous les mouvements contraires; c'est la cessation du travail d'esprit & du soin qu'on a du corps.

Ne méprisons donc point la mort: contentons-nous de la recevoir de bon cœur comme une des choses que la nature a ordonnées; car il n'est pas moins naturel de mourir, que d'être jeune ou vieux, d'avoir des dents, de la barbe

& des cheveux, & de fournir aux autres opérations de la nature, ſelon les différentes ſaiſons de la vie.

Enfin il eſt du devoir d'un homme ſage & prudent de ne point faire le téméraire, d'être modéré, & de ne témoigner aucun mépris quand il s'agit de la mort, mais de l'attendre comme une des fonctions de la nature.





CONFUCIUS.

M.lle Cl. Reydellet del. *Beyssent S.*

CONFUCIUS *.

J'AI toujours été étonné de ce que les Historiens de la Philosophie n'ont point parlé de CONFUCIUS dans leurs ouvrages. C'est pourtant un des Sages les plus célebres de l'antiquité. Aucun Philosophe n'a eu autant de Disciples que lui. Les Chinois l'appellent *le grand Maître*, *l'illustre Roi des Lettres*, *le possesseur d'une sagesse extraordinaire*. Ces titres pompeux font peut-être plus l'éloge des Chinois que celui de CONFUCIUS; car quelque estimable que soit cet homme de mérite, il n'est point encore comparable aux grands Moralistes de la Grece; mais il est toujours digne de figurer avec eux, & les Chinois sont louables d'avoir de lui une idée avantageuse.

* *Philosophorum Sinensium Principis Confucii Vita*, à la tête de l'exposition de sa doctrine publiée en latin par plusieurs Jésuites sous ce titre: *Confucius Sinarum Philosophus, sive Scientia Sinensis latinè exposita, studio & operâ* Prosperi Intorcetta, Christiani Herdtrich, Francisci Rougemont, Philippi Couplet, *Patrum Societatis Jesu*. *La Vie de Confucius* dans le troisieme tome des *Vies des plus illustres Philosophes de l'antiquité*, qui a été ajoutée aux deux de *Diogene de Laërce*, par le dernier Editeur de l'ouvrage de cet ancien Historien de la Philosophie, &c. &c.

Ce qui a pu le faire oublier des Historiens, c'est que ses découvertes ne sont point liées avec celles des autres Philosophes, & par conséquent ne font point corps avec elles. La chaîne des connoissances humaines est ainsi rompue, & on a préféré l'avantage d'en suivre le fil à celui de faire connoître un sage inconnu des autres sages dont on a écrit l'histoire. Il est certain que l'intérêt est le mérite essentiel d'un ouvrage, & qu'on ne doit jamais le perdre de vue, parceque ce n'est que par-là qu'on peut attacher avec fruit le lecteur. Voilà pourquoi je n'ai pas placé CONFUCIUS dans son rang, suivant l'ordre chronologique. Mais après avoir achevé l'histoire des Moralistes Grecs & Romains, je crois devoir écrire celle du Moraliste Chinois, afin de ne point oublier aucun Philosophe célebre dans cette histoire des Philosophes anciens.

C'est sans doute une chose bien étrange que CONFUCIUS ait été contemporain des Sages de la Grece sans les avoir connus, & qu'il ait joui dans une partie considérable du monde de la plus grande célébrité, sans que ces Sages aient entendu parler de lui. Ils avoient cepen-

dant entrepris de grands voyages pour rechercher les personnes les plus éclairées de l'univers, & profiter de leurs lumieres : mais leurs plus longues navigations dans la mer des Indes se bornoient au golfe de Bengale, & ils ne s'engagerent jamais dans le détroit de Malaca. De son côté CONFUCIUS habitoit un pays qui se suffisoit à lui-même : c'étoit la Chine, & les Chinois n'alloient rien chercher chez leurs voisins. Ainsi les Grecs ne purent connoître la Chine que d'une maniere très confuse, par des rapports vagues que leur en faisoient les Scythes qui commerçoient sur leurs frontieres.

Ce ne fut que vers la fin du treizieme siecle que *Marc Pol*, qui avoit accompagné l'Empereur Tartare, fils de *Gengis-Kan*, à la Chine qu'il avoit conquise, raconta ce qu'il avoit vu dans ce pays. Cela parut incroyable, & on regarda sa relation comme l'ouvrage d'un homme qui veut jouir du privilege de ceux qui viennent de loin. L'on ne commença à ajouter foi à ses récits, que lorsqu'ils se trouverent confirmés par ceux des navigateuts & des Missionnaires Portugais & Espagnols, qui

pénétrerent dans ce pays vers le milieu du feizieme fiecle (1).

Si les Philofophes d'Athenes & celui de la Chine avoient pu fe réunir, ils auroient fait réciproquement plus de progrès dans la morale ; car la communication des idées eft d'un grand fecours pour étendre la fphere des connoiffances humaines. Les Grecs y auroient fur-tout beaucoup gagné, parceque les Chinois cultivoient les fciences long-temps avant eux. L'origine de leur littérature fe perd dans l'antiquité la plus reculée. Ils ont un livre d'Odes, qui eft un recueil d'anciennes poéfies rimées, compofées par les premiers Souverains de leur Empire, & raffemblées par CONFUCIUS, & un *livre des Mutations* ou *des Productions* de *Fo-hi*, fondateur de la monarchie chinoife, qui eft regardé avec raifon comme un monument précieux de la plus ancienne Philofophie, car ce Prince regnoit l'an 3331 avant l'Ere chrétienne. Cet ouvrage eft cependant inintelligible. Le Roi *Vou-vang*, & le Prince *Tcheou-kon*, fon fils, l'ont

(1) *Hiftoire de l'Académie Royale des Infcriptions & Belles-Lettres*, Tome V, page 314 & fuiv.

commenté, & CONFUCIUS même a ajouté un nouveau commentaire à celui de ces Princes six cents ans après eux. Malgré leurs éclaircissements, ce livre est regardé comme une espece de grimoire, dont les lettrés du plus bas étage se servent pour prédire l'avenir par de certaines combinaisons cabalistiques, assez semblables à notre géomancie.

Il y a lieu de croire que si les Philosophes Grecs s'étoient aidés de celui de la Chine dans leurs travaux, il en eût résulté plus de lumieres, parcequ'ils auroient profité de la littérature chinoise. CONFUCIUS y a vraisemblablement puisé sa belle morale.

M. *Freret* prétend que le premier Philosophe de la Chine s'appelloit *Lao-kioune*, & qu'il a écrit plusieurs ouvrages qui contiennent d'assez bonnes maximes de morale. Ce Savant s'étoit fort appliqué à la Médecine, à la Chymie, & à la Physique. Ses Disciples, que l'on nommoit *Fiene-tzé*, ou *Docteurs célestes*, cultivoient ces connoissances, & se rendirent célebres par leur moyen. Ils vinrent même à bout de persuader la possibilité de la médecine universelle, & celle d'un remede qui rend les hommes

immortels. Ils croyoient, comme leur maître, que l'univers eſt gouverné, de même que l'Empire de la Chine, par un Dieu corporel qui habite dans le ciel, qu'ils nommoient *Chan-ti*, c'eſt à-dire *Roi d'en haut*, & que ſous ce Roi il y avoit un grand nombre d'êtres intelligents, avec un pouvoir moins étendu, mais cependant indépendant du ſien.

Toute cette doctrine n'étoit rendue que par des expreſſions figurées, qui ne préſentoient que des allégories ſur les nombres & leurs propriétés. Son Auteur *Lao-kioune* écrivit auſſi ſur la Providence, & ſur la diſtinction du bien & du mal moral; mais quoique ce ſujet intéreſsât toutes les perſonnes éclairées de la Chine, & qu'on l'étudiât par cette raiſon avec beaucoup de ſoin, aucune ne put comprendre ſa doctrine. Abſolument rebuté de ſon obſcurité, on y renonça. Les Philoſophes aimerent mieux imaginer des ſyſtêmes que de ſe rompre davantage la tête, & ces ſyſtêmes les partagerent en deux ſectes.

La premiere, nommée *Ianh*, ſoutenoit que l'amour propre & l'intérêt perſonnel devoient être la regle unique de nos actions, & que les loix, l'autorité,

la reconnoiſſance, & tous les autres devoirs qui forment des engagements entre les hommes, n'avoient de force qu'autant qu'ils contribuoient à nous rendre heureux. Le ſyſtême de la ſeconde ſecte, appellée *Ma*, étoit entiérement oppoſé à celui-là. Cette ſecte enſeignoit la deſtruction totale de l'amour propre & de l'intérêt perſonnel, & prêchoit la charité univerſelle, ou l'amour égal pour tous les hommes, ſans diſtinction de liaiſon ni d'engagement d'amitié, de parenté ou de dignité (1).

Tel étoit l'état de la Philoſophie à la Chine lorſque CONFUCIUS vint au monde. Le premier uſage qu'il fit de l'intelligence dont la nature l'avoit favoriſé, fut d'examiner ces ſyſtêmes, & il trouva que leurs Auteurs avoient donné dans deux extrémités également vicieuſes. En prenant un juſte milieu, il fit un nouveau ſyſtême de morale, dans lequel il concilia l'amour propre avec la charité univerſelle; & cette doctrine eut le plus grand ſuccès, & eſt encore la regle de la conduite des Chinois.

---

(1) *Mémoires de l'Académie Royale des Inſcriptions*, tome VI, page 626.

Ce Sage naquit 550 ans avant J. C. M. *Freret* dit que son véritable nom en chinois est *Kon-fou-tze*; mais il n'est connu que par celui de CONFUCIUS. Sa mere étoit d'une naissance illustre; & son pere, qui avoit occupé les premieres charges de l'Empire de la Chine, descendoit du dernier Empereur de la seconde famille. CONFUCIUS annonça dès sa tendre jeunesse ce qu'il devoit être un jour. A l'âge de quinze ans il se voua absolument à l'étude de la Philosophie. Il lut avec beaucoup d'application les livres des anciens qu'on estimoit le plus: mais ses parents ne lui permirent point de renoncer au monde pour devenir Sage ou Savant.

D'abord ils le marierent: il avoit alors vingt ans. Ensuite ils l'obligerent à exercer la magistrature en différents pays de la Chine. Notre Philosophe fit tout ce que ses parents exigerent de lui. Il s'acquitta de ses devoirs avec exactitude, & ses succès lui firent une grande réputation. Ce n'étoit point là un mérite commun; car il falloit avoir beaucoup de prudence, de probité & de subtilité d'esprit pour exercer dignement la charge de Juge.

Les Chinois n'aimoient pas les procès. Ils vouloient que les Magiſtrats fiſſent tous leurs efforts, ou pour les empêcher de naître, ou pour les étouffer dans leur naiſſance en accordant les parties, & en leur inſpirant l'amour de la paix, afin que tout le monde vécût dans l'union & dans la concorde. A cette fin ils exhortoient les eſprits les plus inquiets d'entre eux à n'intenter de procès à perſonne, parceque, diſoient-ils, les fraudes, les aigreurs & les inimitiés qui ſont la ſuite des procès, étoient indignes des hommes raiſonnables. Cependant comme ils ſavoient que, malgré cette vérité, il pouvoit y avoir des conteſtations parmi les citoyens, ils exigeoient des Magiſtrats les plus grandes précautions dans leur jugement lorſque quelque cauſe étoit portée devant leurs tribunaux.

Ils devoient examiner avec toute l'attention dont ils étoient capables, l'extérieur de celui qui ſuſcitoit le procès, afin que par ce moyen ils puſſent connoître celui qui étoit pouſſé par de bons motifs, s'il croyoit ſa cauſe bonne, s'il étoit de bonne foi, & ils avoient preſcrit cinq regles à ſuivre pour faire cet examen.

1°. Ils obſervoient ſa maniere de parler, ſes expreſſions & l'arrangement de ſes phraſes. 2°. Ils conſidéroient l'air de ſon viſage & le mouvement de ſes levres. 3°. Ils prenoient garde à la maniere dont il reſpiroit lorſqu'il propoſoit ſa cauſe. 4°. Ils remarquoient s'il avoit la repartie prompte, s'il ne donnoit pas des réponſes mal aſſurées, incertaines, ſi ſes paroles n'étoient point ambiguës, ou s'il parloit d'autre choſe que ce dont il étoit queſtion. 5°. Ils conſidéroient avec ſoin ſes regards, prenoient garde s'il n'y avoit point de trouble, d'égarement & de confuſion, s'il n'y paroiſſoit pas quelque indice de menſonge & de fraude.

C'eſt par ces moyens extérieurs que les Magiſtrats découvroient les ſentiments les plus cachés du cœur, & rendoient une juſtice exacte. Leurs obſervations exigeoient de leur part beaucoup de pénétration & d'exercice; & puiſque notre Sage mérita les éloges de ſes compatriotes dans la fleur de ſon âge, il faut que l'intelligence eût ſuppléé en lui à l'expérience. Mais quoique ſenſible à ces applaudiſſements, il renonça de bonne heure à la magiſtrature, parcequ'il jugea qu'il ſeroit plus utile aux

hommes en leur traçant des principes de conduite, pour dissiper les ténebres de l'esprit, bannir les vices, & établir l'intégrité, qu'il assuroit être un présent du ciel.

Il se retira donc en lui-même, & travailla sans délai à un nouveau systême de Philosophie morale. Il composa un livre qu'il intitula *Tchon-yon*, c'est-à-dire *le milieu raisonnable*, dans lequel il accorda l'amour propre avec la charité universelle. Il prêcha l'amour universel ou la charité pour tous les hommes. Il n'assujettit personne à aucuns dogmes spéculatifs : il recommanda seulement l'obéissance aux anciennes loix du pays, la soumission & le respect pour les supérieurs, la modestie & même l'humilité avec ses égaux, la tendresse pour ses inférieurs, &c.

Cette doctrine plut à tous les honnêtes gens, qui devinrent ses disciples. Sa maniere de vivre en grossit encore le nombre. Convaincu que les actions & l'exemple persuadoient plus que les discours, il ne recommandoit rien aux autres, soit par écrit ou de vive voix, qu'il ne pratiquât exactement lui-même. Aussi ses disciples avoient pour lui une si

grande vénération, qu'ils lui rendoient les mêmes honneurs qu'à leurs Souverains.

Le grand ſecret pour acquérir la véritable ſcience, leur diſoit-il, eſt de cultiver & de polir ſa raiſon. Comme la concupiſcence l'a déréglée, il s'y eſt mêlé pluſieurs impuretés qu'il faut ôter avec ſoin, afin qu'elle reprenne ſon premier luſtre, & qu'elle ait toute ſa perfection. Pour parvenir à ce but, adonnez-vous, ajoute-t-il, à la méditation : raiſonnez ſur toutes choſes en vous-mêmes : tâchez d'en avoir des idées claires : conſidérez diſtinctement ce qui ſe préſente à vous : portez-en, ſans préjugé, des jugements ſolides : peſez tout, & examinez tout avec ſoin.

Le but de cet examen eſt de faire regarder la médiocrité comme la choſe du monde la plus relevée, la plus digne de l'amour des eſprits ſublimes, comme le ſeul chemin de la vertu. Car l'homme parfait tient toujours un juſte milieu dans toutes ſes entrepriſes ; au lieu que le méchant s'en éloigne toujours. Lorſque la raiſon lui a montré le milieu qu'il doit tenir, il y conforme enſuite toutes ſes actions en tout temps & en tous

lieux, dans l'adverſité comme dans la proſpérité : il veille continuellement ſur lui-même, ſur ſes penſées, ſur les mouvements les plus cachés de ſon cœur, afin de ſe régler toujours ſur ce juſte milieu, qu'il ne veut jamais perdre de vue : au lieu que les méchants n'étant retenus ni par la crainte, ni par la pudeur, ni par l'amour de la vertu, leurs paſſions déréglées les portent toujours aux extrémités.

Il eſt vrai que c'eſt une choſe très difficile à connoître que ce milieu. Il y a des gens qui en paſſent les bornes en affectant des vertus extraordinaires : ils veulent que dans leurs actions il y ait toujours du merveilleux, afin que la poſtérité les loue & les exalte : c'eſt une folie. Le ſage ne fait & ne pratique que ce qu'il eſt à propos de ſavoir & de pratiquer par-tout.

Mais ſi le milieu eſt le but de l'homme juſte, il eſt inſenſé d'ambitionner de faire des actions d'éclat. Qu'eſt-ce que la valeur, & que faut-il faire pour mériter le nom de vaillant ? C'eſt la demande que fit à CONFUCIUS un de ſes Diſciples, fort ambitieux : à quoi notre Philoſophe répondit : » Entendez-vous

» parler de la valeur de ceux qui ſont » dans le midi, ou de la valeur de ceux » qui habitent le ſeptentrion, ou bien » de la valeur de mes diſciples qui s'at- » tachent à la ſageſſe ? Agir avec dou- » ceur dans l'éducation des enfants & » des diſciples, avoir de l'indulgence » pour eux, ſupporter patiemment leur » déſobéiſſance & leurs défauts, voilà » en quoi conſiſte la valeur des habi- » tants du midi. Par cette valeur ils ſur- » montent leur tempérament violent, » & ſoumettent à la droite raiſon leurs » paſſions, qui ſont ordinairement vio- » lentes.

» Coucher ſans crainte dans un camp, » repoſer tranquillement au milieu du » terrible appareil d'une armée, voir » devant ſes yeux mille morts ſans s'ef- » frayer, ne point s'ennuyer de cette » vie, s'en faire un plaiſir, voilà ce que » j'appelle la valeur des hommes du ſep- » tentrion. Mais comme d'ordinaire il y » a en tout cela beaucoup de témérité, » & que le plus ſouvent on ne s'y regle » guere ſur ce milieu que tout le monde » devroit rechercher, ce n'eſt point » cette ſorte de valeur que je demande » de mes diſciples : voici quel doit être » leur caractere.

» *Un* homme parfait (car il n'y a que
» les hommes parfaits qui puissent avoir
» une véritable valeur) doit toujours
» être occupé à se vaincre lui-même. Il
» doit s'accommoder aux mœurs & à
» l'esprit des autres ; mais comme il
» doit toujours être maître de son cœur
» & de ses actions, il ne doit jamais se
» laisser corrompre par la conversation
» ou les exemples des hommes lâches &
» efféminés : il ne doit jamais obéir qu'il
» n'ait examiné auparavant ce qu'on lui
» commande : il ne doit jamis imiter les
» autres sans discernement. Au milieu
» de tant d'insensés & de tant d'aveu-
» gles qui marchent à travers champs,
» il doit marcher droit & ne point pen-
» cher vers aucun parti : c'est là véri-
» table valeur.

» De plus, si ce même homme est
» appellé à la magistrature dans un
» royaume où la vertu est considérée,
» & qu'il ne change point de mœurs,
» quelques grands que soient les hon-
» neurs où il est élevé ; s'il y conserve
» toutes les habitudes qu'il avoit lors-
» qu'il n'étoit que particulier ; s'il ne se
» laisse pas emporter à la vanité & à
» l'orgueil, cet homme est véritablement

» vaillant. Que si au contraire il est dans
» un royaume où la vertu & les loix
» soient méprisées, & que dans la con-
» fusion & le désordre qui y regnent, il
» soit lui-même pressé de la pauvreté,
» affligé, réduit même à perdre la vie;
» mais que cependant au milieu de tant
» de miseres il demeure ferme, il con-
» serve toute l'innocence de ses mœurs
» & ne change jamais de sentiments:
» ah! que cette valeur est grande!

C'est dans l'ouvrage de CONFUCIUS, intitulé *le Milieu universel*, que cette belle morale est exposée. L'Editeur de cet ouvrage, *Cusu*, petit-fils de l'Auteur, y a ajouté des maximes de sagesse bien dignes de la doctrine de son maître. Le sage, dit-il, se conduit selon son état présent, & ne souhaite rien au-delà. S'il se trouve au milieu des richesses, il agit comme un homme riche; mais il ne s'abandonne pas aux voluptés illicites; il évite le luxe, il n'a nul orgueil, & ne choque personne. S'il est élevé aux dignités de l'Etat, il tient son rang, mais il ne traite jamais ses inférieurs avec sévérité; & s'il se voit au-dessous des autres, il est humble: il ne sort jamais du respect qu'il doit à ses supérieurs, mais il

n'achete jamais leurs faveurs par des lâchetés & des flatteries. Dans l'affliction & dans les souffrances, il ne brave pas fiérement son destin, mais il a de la fermeté & du courage, & rien ne sauroit ébranler sa constance. C'est par-là qu'il jouit d'une tranquillité qu'on peut comparer au sommet de ces montagnes qui sont plus élevées que les régions où se forment les foudres & les tempêtes.

Il y a dans le *Milieu universel* un livre qui a pour titre : *Entretiens de plusieurs personnes qui raisonnent & qui philosophent ensemble.* CONFUCIUS y paroît donnant des leçons à ses disciples. Que pensez-vous d'un homme pauvre, lui dit l'un d'eux, qui, pouvant soulager sa pauvreté par la flatterie, refuse de prendre ce parti & soutient hardiment qu'il n'y a que les lâches qui flattent ? Que pensez-vous d'un homme riche, qui, tout riche qu'il est, est sans orgueil ? » Je dis, répond CONFUCIUS, » qu'ils sont tous deux dignes de louan- » ges, mais qu'il ne faut pourtant pas » les regarder comme s'ils étoient par- » venus au plus haut degré de la vertu. » Celui qui est pauvre doit être joyeux » & content au milieu de son indigence,

» & celui qui est riche doit faire du bien
» à tout le monde.

Ce Philosophe louoit beaucoup ceux de ses disciples qui, au milieu de la plus grande pauvreté, étoient contents de leur destinée, & comptoient pour de grandes richesses les vertus naturelles qu'ils avoient reçues du ciel. Il déclamoit contre l'orgueil, contre l'amour propre, contre l'indiscrétion, contre la ridicule vanité de ceux qui affectent de vouloir être maîtres par-tout, contre ces hommes remplis d'eux-mêmes, qui prônent à tous moments leurs actions, & sur tout contre les hypocrites, qu'il comparoit à ces scélérats qui, pour mieux cacher leurs desseins aux yeux des hommes, paroissent sages & modestes pendant le jour, & qui, à la faveur de la nuit, volent les maisons & exercent les plus infames brigandages.

CONFUCIUS avoit l'ame tendre, mais grande & élevée. Etant dans le royaume de Cuci, il se trouva un jour avec un Préfet qui avoit une grande autorité dans ce royaume. Ce Ministre, enflé de l'éclat de sa fortune, ayant cru que le Philosophe avoit dessein d'obtenir quelque faveur du Roi, lui demanda

par maniere de raillerie, ce que signifioit ce proverbe, qui étoit dans la bouche de tout le peuple : *Il vaut mieux rechercher la protection de* Cao *que celle de* Ngao. *Cao* & *Ngao* étoient les noms de deux Génies. Celui-là étoit supérieur à l'autre ; mais le peuple rendoit de plus grands honneurs au second.

Notre Philosophe voyant bien que par cette question le Préfet vouloit lui faire comprendre qu'il devoit s'adresser à lui s'il avoit envie d'obtenir ce qu'il desiroit du Roi son maître, lui répondit qu'il étoit entiérement éloigné des maximes du siecle, qu'il ne s'adresseroit point à lui, quoiqu'il parût le demander. Et pour lui montrer en même temps que quand il répondroit à sa question, il n'en pourroit tirer aucun avantage, il lui dit que *celui qui avoit péché contre le ciel ne s'adressoit qu'au ciel, car à qui pourroit-il s'adresser pour obtenir le pardon de son crime, puisqu'il n'y a aucune Divinité qui soit au-dessus du ciel ?*

Un des grands desseins de ce Philosophe étoit de former les Princes à la vertu, & de leur enseigner l'art de regner heureusement. Il ne craignoit point de s'adresser directement à eux pour

leur donner des avis. Un Prince, disoit-il un jour à un Roi de Lu, appellé *Fimum*, doit être modéré ; il ne doit mépriser aucun de ses sujets, & doit récompenser ceux qui le méritent. Il est si nécessaire, ajoutoit-t-il, qu'un Prince soit vertueux, que lorsqu'il ne l'est pas, un sujet est obligé par les loix divines de s'exiler volontairement, & d'aller chercher une autre patrie. Son sentiment étoit qu'un Roi avoit assez de sujets, lorsque ces sujets étoient contents, & qu'un royaume étoit assez riche lorsque la paix & la concorde y regnoient.

Pour maintenir cette paix, il ne cessoit de prêcher la douceur & la simplicité. Ennemi déclaré du faste, il blâmoit le luxe, & son zele se portoit à cet égard jusqu'à la sépulture des morts. Il vouloit qu'un enterrement se fît religieusement & sans pompe. Un de ses disciples étant mort, fut enseveli avec la magnificence ordinaire. Dès qu'il le fut, il s'écria : *Lorsque mon disciple vivoit, il me regardoit comme son pere, & je le regardois comme mon fils ; mais aujourd'hui le puis-je regarder comme mon fils? il a été enseveli comme les autres hommes.* Il avoit le cœur si bon, qu'il pleura ce disciple,

disciple, quoiqu'il défendît de s'affliger trop de la mort de ses amis, parceque le sage ne doit pas, selon lui, se laisser surmonter par la douleur.

Mais ce qui l'affectoit le plus, c'étoit le désordre des Princes, & il eut grande raison de se chagriner de ce désordre à la fin de ses jours. Quelque soin qu'il eût pris pour faire aimer la vertu aux Princes, des femmes sans mœurs avoient abusé de l'ascendant qu'elles avoient sur l'esprit du Roi sous lequel CONFUCIUS vivoit, pour étouffer en lui tous les sentiments de modération & d'équité. La débauche la plus dissolue regnoit dans sa cour. Ce spectacle affligeant fit verser des larmes à notre Sage. Il déploroit ces excès avec une grande amertume d'esprit, & il s'écrioit de temps en temps: *O grande montagne* (c'étoit sa doctrine qu'il appelloit ainsi), *qu'es-tu devenue! Cette importante machine a été renversée. Hélas! il n'y a plus de Sages!* Cette réflexion l'affligea si fort, qu'il en tomba malade. Un serrement de cœur extraordinaire & une langueur mortelle minerent peu à peu ses jours. Il vit approcher le terme de sa vie, & il déclara à ses disciples que sa fin étoit proche.

Après leur avoir témoigné le déplaisir qu'il avoit de voir que les Rois, dont la bonne conduite étoit si nécessaire & d'une si grande conséquence pour la félicité des hommes, étoient si dérangés, il s'écria douloureusement : *Puisque les choses vont ainsi, il ne me reste plus qu'à mourir.* Il n'eut pas plutôt proféré ces dernieres paroles, qu'il tomba dans une léthargie qui le mit au tombeau.

Sa mort causa à ses disciples une affliction inexprimable. Ils le pleurerent amèrement, prirent des habits lugubres, & leur abattement fut si grand, qu'ils négligerent le soin de leur nourriture & de leur vie. Ils furent tous dans le deuil & dans les larmes pendant un an entier : quelques-uns porterent ce deuil trois ans ; & il y en eut même un qui, touché plus que tous les autres de la perte de son maître, demeura pendant six ans à l'endroit où il avoit été enseveli.

Ce fut au royaume de Lu, sa patrie, qu'il mourut âgé de 73 ans, & on l'enterra dans l'Académie où il enseignoit communément sa doctrine. On prétend que ce lieu est encore entouré de murailles.

CONFUCIUS étoit grave & modeste

tout ensemble. Il étoit gai, poli, doux, affable, juste; & une certaine sérénité qui paroissoit sur son visage, dit l'Auteur François de sa vie, lui gagnoit les cœurs, & lui attiroit le respect de tout le monde. Il parloit peu, méditoit beaucoup, & étudioit sans cesse sans fatiguer son esprit. Il méprisoit les honneurs & les richesses: il ne faisoit cas que du mérite: toute son ambition étoit de faire goûter sa doctrine, laquelle avoit pour objet l'amour de la vertu. Son zele étoit si grand à cet égard, qu'il se blâmoit souvent de n'être pas assez assidu à enseigner. Mais ce qui lui concilioit sur-tout ce grand nombre de disciples qui le suivoient par-tout, c'étoit son humilité. Non seulement il parloit de lui avec une extrême modestie, mais il disoit à ses auditeurs qu'il ne cessoit point d'apprendre, & que la doctrine qu'il enseignoit n'étoit pas la sienne, que c'étoit celle des anciens. Il ne desiroit que de rendre les hommes heureux en les instruisant, & ne se comptoit pour rien dans ce glorieux emploi.

Les ouvrages de ce Philosophe furent canonisés par ses disciples, suivant l'ex-

preſſion de M. *Freret* : mais ſa doctrine fut combattue par quelques Philoſophes qui lui préféroient les ſyſtêmes des deux ſectes dont j'ai parlé ci-devant. Elle trouva des zélés défenſeurs, qui, pour avoir mis trop de chaleur dans leurs réponſes, exciterent des diſputes qui troublerent la paix de l'Empire. Les choſes allerent même ſi loin, que l'Empereur *Chi-hoan-ti*, qui regnoit vers l'an 230 avant J. C. fatigué de ces diſcours, & faiſant d'ailleurs peu de cas des ſciences, entreprit de faire brûler tous les livres qui ne traitoient ni de Médecine, ni d'Aſtrologie, ni de Divination. Comme le papier n'avoit pas été encore inventé, & que l'on écrivoit, ou plutôt que l'on peignoit ſur des tablettes de bois, les livres étoient difficiles à cacher : auſſi en ſauva-t-on fort peu.

Les Philoſophes allerent ſe réfugier dans des pays inconnus, & les gens de Lettres qui reſterent, furent forcés de prendre la truelle pour travailler à la conſtruction de cette fameuſe muraille que l'Empereur faiſoit bâtir pour mettre la Chine à couvert de l'invaſion des Tartares.

Cependant la perſécution ceſſa avec le regne de la famille de ce Prince, qui, n'ayant pas mieux traité ſes ſujets que les Philoſophes, mérita le nom odieux de tyran.

Vene-ti, qui monta ſur le trône 53 ans après ce Prince, s'attacha à réparer les déſordres qu'il avoit cauſés, & fit rechercher tous les livres échappés à la perſécution. L'invention du papier ayant été heureuſement trouvée ſous ſon regne, il en profita pour les multiplier. L'Empereur *Vou-ti*, ſon ſucceſſeur, ſe fit une gloire de marcher ſur ſes traces. Sous ſon regne, les ſciences fleurirent encore avec plus de ſuccès. Il ordonna qu'on mît en ordre tous les ouvrages de CONFUCIUS & de ſes diſciples, y fit joindre des commentaires, & en répandit des copies par tout le royaume.

Tout le monde admira la beauté de la doctrine qui y étoit contenue, & preſque en même temps on la déclara authentique dans le royaume; de ſorte qu'il fut réſolu que perſonne ne pourroit poſſéder aucune charge qu'il n'en eût fait une étude particuliere, & qu'il

n'eût rendu compte de cette étude dans un examen folemnel (1).

La doctrine de notre Philofophe devint ainfi celle de l'Etat. On voit aujourd'hui dans toutes les villes de la Chine des colleges magnifiques qu'on a bâtis en fon honneur avec ces infcriptions : *Au grand Maître*, *Au Saint*, *A l'illuftre Roi des Lettres*. » Et quoiqu'il y ait deux » mille ans que ce Philofophe a vécu, » dit l'Auteur de fa vie, on a une fi » grande vénération pour fa mémoire, » que les Magiftrats ne paffent jamais » devant ces colleges qu'ils ne faffent » arrêter les chaifes fuperbes où ils font » portés par diftinction ; ils en defcen- » dent, & après s'être profternés quel- » ques moments, ils continuent leur » chemin en faifant quelques pas à pied. » Il n'y a pas jufqu'aux Rois & aux Em- » pereurs qui ne fe faffent honneur quel- » quefois de vifiter eux-mêmes ces édi- » fices où font gravés les titres de ce » Philofophe, & de le faire même d'une » maniere éclatante. Voici les paroles

(1) *Mémoires de l'Académie des Infcriptions & Belles-Lettres*, Tome V, page 627.

» remarquables de l'Empereur *Yumlo*, » qui a été le troisieme Empereur de la » précédente famille appellée *Mim* ; il » les prononça un jour qu'il se disposoit » à aller à un de ces colleges dont nous » avons déja parlé : *Je vénere le Précep-* » *teur des Rois & des Empereurs. Les Em-* » *pereurs & les Rois sont les Seigneurs &* » *les maîtres des peuples, mais* CONFU- » CIUS *a proposé les véritables moyens de* » *conduire ces mêmes peuples & les siecles* » *à venir. Il est donc à propos que j'aille au* » *grand college, & que j'offre des présents* » *à ce grand Maître qui n'est plus, afin* » *que je fasse connoître combien j'honore* » *les Lettrés, & combien j'estime leur* » *doctrine.*

Tout ce récit est si important, que je me suis fait un devoir de le transcrire pour lui conserver sa valeur. Il est toujours beau de voir l'hommage que les Princes de la Chine rendent aux sciences & à ceux qui les cultivent. Aucun peuple n'a eu plus de zele pour le progrès des sciences que les Chinois. Celui qu'ils avoient pour le progrès particulier de l'Astronomie, a été même si loin, que sous l'Empereur *Tchon-kang*, 2157 ans avant J. C. deux Astronomes qui avoient

ſoin du tribunal des Mathématiques, furent punis de mort pour n'avoir point prédit l'éclipſe qui devoit arriver, & parceque par leur négligence à ſupputer & à obſerver les mouvements des aſtres, ils avoïent troublé l'ordre du calendrier. On ſait qu'aujourd'hui à la Chine il n'y a que les gens de Lettres qui ſoient élevés à la magiſtrature & à toutes les charges de l'Etat : auſſi y voit on regner une paix perpétuelle & une félicité permanente ; fruit heureux de la ſageſſe & du ſavoir (1).

Morale de CONFUCIUS.

Faites à autrui ce que vous voulez qu'il vous ſoit fait. Vous n'avez pas beſoin d'autre loi ; elle eſt le fondement & le principe de toutes les loix. La lumiere naturelle n'eſt qu'une conformité perpétuelle de notre ame avec les loix divines. Ces loix preſcrivent à un Roi l'exercice de la juſtice envers ſes ſujets, l'amour réciproque entre le pere & les enfants, la foi conjugale aux maris &

(1) Voyez la *Deſcription de la Chine* par le P. *Du Halde*, Tome I.

aux femmes, la ſubordination entre les vieux & les jeunes, l'union & la concorde entre les citoyens. Voilà les regles que tout le monde doit obſerver ; voilà comme cinq chemins publics par leſquels les hommes doivent paſſer.

Mais pour obſerver ces regles, il faut avoir ces trois vertus ; la *prudence*, qui fait diſcerner ce qui eſt bon d'avec ce qui eſt mauvais ; l'*amour univerſel*, qui nous fait aimer tous les hommes ; & la *fermeté*, qui eſt néceſſaire pour perſévérer conſtamment dans l'attachement au bien & dans l'averſion pour le mal.

Celui qui perſécute un homme de bien, fait la guerre au ciel. Le ciel a créé la vertu, & il la protege ; celui qui la perſécute, perſécute le ciel. Mais ce n'eſt pas aſſez de connoître la vertu, il faut l'aimer ; & ce n'eſt pas encore aſſez de l'aimer, il faut la poſſéder. Il eſt vrai que le chemin qui y conduit eſt long ; mais il ne tient qu'à nous d'achever cette longue carriere.

A cette fin, 1°. Préférez la pauvreté & l'exil aux charges les plus éminentes, lorſque c'eſt un méchant qui vous les offre & qui veut vous contraindre à les accepter. 2°. Ne vous affligez point de

ce que vous n'êtes pas élevé aux grandeurs & aux dignités publiques. 3°. Vivez sans convoitise & sans envie si vous voulez aspirer à tout. 4°. Ne vous liez jamais avec un homme qui ne sera pas plus homme de bien que vous. 5°. Reconnoissez les bienfaits par d'autres bienfaits, & ne vous vengez jamais des injures. 6°. Ne souhaitez point la mort de votre ennemi, vous la souhaiteriez en vain; sa vie est entre les mains de Dieu. 7°. Ne faites rien qui soit malséant, quand même vous auriez assez d'adresse pour faire approuver ce que vous faites. 8°. Evitez la vanité & l'orgueil. 9°. Enfin jeûnez quelquefois pour vaquer à la méditation & à l'étude de la vertu.

Le sage doit s'occuper d'autres soins que des soins continuels de sa nourriture; il doit apprendre à connoître le cœur de l'homme, afin qu'agissant envers chaque homme suivant son penchant, il ne travaille pas en vain lorsqu'il lui parlera de la vertu. Il faut une longue expérience pour connoître le cœur des hommes. Leur bouche est rarement d'accord avec leur cœur. Il faut écouter ce qu'ils disent; mais n'ajoutez foi qu'à leurs actions.

Le ſage n'a pas plutôt jetté les yeux ſur un homme de bien, qu'il tâche d'imiter ſes vertus; mais ce même ſage n'a pas plutôt tourné ſa vue ſur un homme livré à ſes crimes, que ſe défiant de lui-même, il ſe demande comme en tremblant s'il n'eſt pas ſemblable à cet homme. L'homme de bien n'eſt occupé que de ſa vertu; le méchant ne l'eſt que de ſes richeſſes. Le premier penſe continuellement au bien de l'Etat; le dernier ne penſe qu'à ce qui le touche. Il n'y a que l'homme de bien qui puiſſe faire un bon choix, qui puiſſe ou aimer ou haïr avec raiſon. Lorſqu'il s'applique à la vertu, il s'y applique fortement; il ne commet jamais rien d'indigne de l'homme, ni de contraire à la droite raiſon.

Les richeſſes & les honneurs ſont des biens, & le deſir de les poſſéder eſt naturel à tous les hommes; mais ſi ces biens ne s'accordent pas avec la vertu, l'homme de bien les mépriſe & y renonce généreuſement. Au contraire, la pauvreté & l'ignominie ſont des maux; l'homme les fuit naturellement, mais le ſage les ſouffre s'il ne peut les éviter que par le crime.

Cependant l'homme de bien peche

quelquefois, parceque la foiblesse lui est naturelle; mais il faut qu'il veille si bien sur lui, qu'il ne tombe jamais deux fois dans le même crime. Il ne doit jamais rien faire sans conseil; & lorsque les conseils qu'on lui donne sont bons, il ne doit pas regarder d'où ils viennent. Il agit fort mal s'il se hâte en ses études & en ses paroles. Parler peu & être peu éloquent, voilà son partage, car l'éloquence ne peut être utile au sage. Enfin il doit avoir trois sortes d'amis, un ami fincere, un ami fidele, un ami qui écoute tout, qui examine tout ce qu'on lui dit, & qui parle peu: par la même raison, il est de son devoir d'écarter un ami hypocrite, un ami flatteur, & un ami qui parle beaucoup.

Ce ne sont pas là les seuls ennemis qui pourroient troubler la félicité d'un homme de bien: le sage en a trois autres à combattre aussi dangereux: c'est l'incontinence lorsqu'il est encore dans la vigueur de son âge, & que son sang bout dans ses veines; les contestations & les disputes lorsqu'il est parvenu à un âge mûr, & l'avarice quand il est vieux. Il y a aussi trois choses que le sage doit révérer, les loix divines, les grands

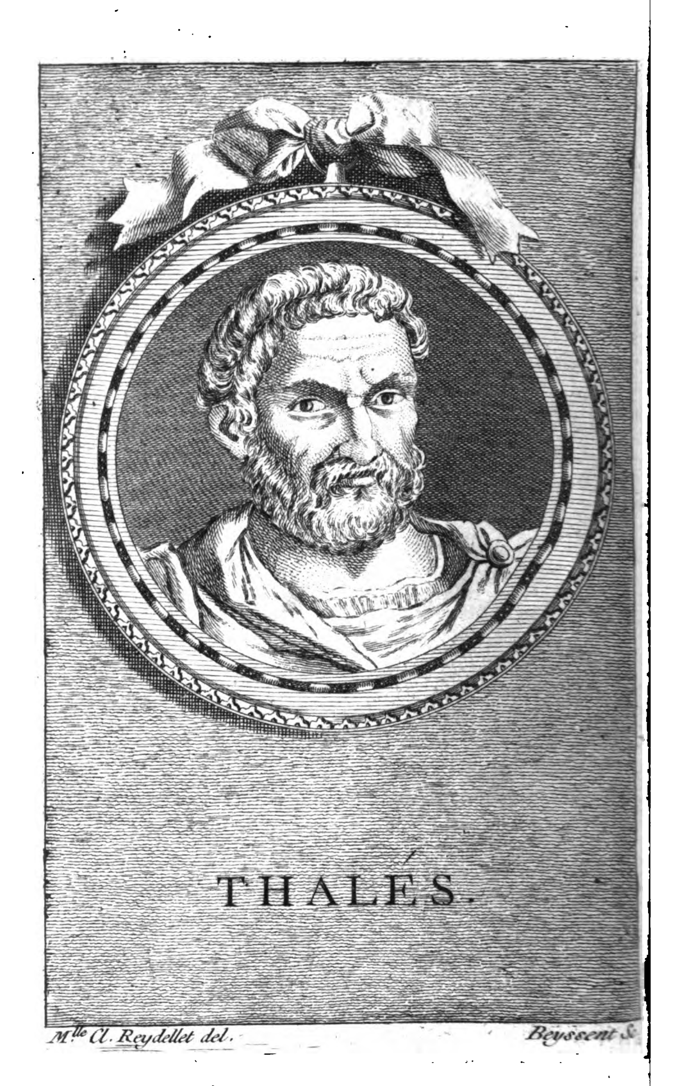
hommes, & les paroles des gens de bien.

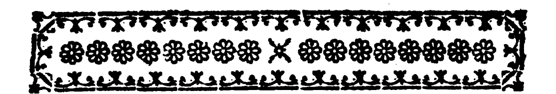
Le ſage goûte une infinité de plaiſirs; car la vertu a ſes douceurs au milieu des duretés qui l'environnent : auſſi rien n'eſt au-deſſus de la ſageſſe, & rien auſſi n'eſt plus difficile à acquérir. Celui qui dans ſes études ſe donne tout entier au travail & à l'exercice, & qui néglige la méditation, perd ſon temps; mais auſſi celui qui s'applique tout entier à la méditation & qui néglige le travail & l'exercice, ne peut que s'égarer & ſe perdre. Le premier ne ſaura jamais rien d'exact; ſes lumieres ſeront toujours mêlées de ténebres & de doutes : & le dernier ne pourſuivra que des ombres; ſa ſcience ne ſera jamais ſure; elle ne ſera jamais ſolide. Travaillez, mais ne négligez pas la méditation. Méditez, mais ne négligez pas le travail.

En faiſant ainſi tous ſes efforts pour acquérir la vertu, on l'acquerra enfin. Il n'y a point d'homme qui n'ait pour cela des forces ſuffiſantes. Celui qui le matin a écouté la voix de la raiſon, peut mourir le ſoir. Il ne ſe repentira point d'avoir vécu, & la mort ne lui ſera aucune peine.

Fin de l'Hiſtoire des Moraliſtes & des Légiſlateurs.




THALÉS.
M.lle Cl. Reydellet del.
Beyssent Sc.



HISTOIRE DES ANCIENS PHILOSOPHES.



MATHÉMATICIENS, PHYSICIENS, ET NATURALISTES.

THALÈS (*).

ON ne peut douter que les Chaldéens & les Egyptiens n'aient défriché le vaste champ des sciences exactes & des sciences naturelles ; que ces sciences n'aient germé entre leurs mains, & qu'on ne

(*) *Les Vies des plus illustres Philosophes de l'antiquité*, par *Diogene de Laërce*, Tome I. *Dictionnaire de Bayle*, art. *Thalès*. *Recherches sur le Philosophe Thalès & sur Anaximandre*, par M. l'Abbé *Canaye*, dans le Tome X des *Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions*. *Stanleii Historia Philosophiæ*, Part. 1. *Jac. Bruckeri Histor. crit. Philos.* Tome I. Dict. de Chaufepié, art. *Anaximenes*, *Anaximandre*, &c. &c.

leur doive les premiers fruits qu'elles ont portés ; mais on ne ſait que cela. C'eſt THALÈS qui nous a fait connoître leurs découvertes en nous rendant compte des ſiennes : auſſi le met-on à la tête des Mathématiciens & des Phyſiciens qui ont paru depuis le commencement du monde.

Ce Philoſophe naquit 641 ans avant *Jeſus-Chriſt*, à Milet, dans la Carie. *Diogene de Laërce* dit que ſon pere s'appelloit *Examius*, & ſa mere *Cleobule*, & il cite *Herodote* pour ſon garant ; mais *Herodote* n'en parle pas. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ſes parents étoient plus illuſtres par la dignité de leurs ſentiments que par l'éclat de leur origine. Ses ancêtres avoient quitté les grands établiſſements qu'ils avoient dans la Phénicie, parcequ'ils ne vouloient point participer aux cruautés que des tyrans odieux y exerçoient.

La conſidération qu'ils s'étoient acquiſe par-là leur procura un accueil diſtingué à Milet, & bientôt ils y tinrent un rang conſidérable. Le jeune THALÈS fut d'abord deſtiné aux premieres charges du gouvernement. On lui enſeigna les loix du pays, & il ſeconda ſi bien

ceux qui préſidoient à ſon éducation, qu'il y fit en peu de temps des progrès conſidérables. Il eſt vrai que la nature l'avoit favoriſé du plus heureux génie : il concevoit avec une facilité admirable les choſes les plus abſtraites.

En étudiant les loix, il reconnut que celles que ſuivoient les Ioniens étoient inſuffiſantes. Il voulut ſuppléer à ce défaut. Dans cette vue il forma un plan de gouvernement, dans lequel il concilia les intérêts des villes particulieres avec la liberté de toute la nation. C'étoit le grand problême que les Légiſlateurs de ce pays n'avoient pu réſoudre, & dont la ſolution étoit néanmoins abſolument néceſſaire pour la félicité de ces peuples. Si l'on en croit *Diogene de Laërce*, il ne rendit pas un ſervice moins important à ceux de Milet, en conſeillant aux Miléſiens de ne point s'allier avec *Creſus*, Roi de Lydie ; mais cet Hiſtorien s'eſt trompé, car ſelon la chronologie d'*Apollodore*, notre Philoſophe eſt mort quatre ans avant le regne de *Creſus*. THALÈS eſt aſſez grand par les belles choſes qu'il a faites, ſans lui en attribuer qu'on peut lui conteſter.

D'ailleurs, quoique bon citoyen, il

ne vaqua aux affaires de l'Etat qu'autant que son travail lui étoit nécessaire ; mais lorsqu'il vit qu'il y avoit des personnes en place en état de le gouverner, il suivit le penchant qu'il avoit d'étudier la nature. Il se regardoit comme citoyen du monde, & en cette qualité il desiroit connoître son pays & celui qui l'avoit créé.

Il se livra donc à une étude profonde de Dieu & de l'univers, dans une retraite impénétrable au tumulte, mais toujours ouverte à ceux que l'amour de la vérité ou le besoin de ses conseils y amenoit : il n'en sortoit guere que pour prendre quelquefois un repas frugal chez *Trasibule*, son ami, qui devint dans la suite Roi de Milet.

Ce fut dans cette espece de sanctuaire que notre Philosophe acquit ces connoissances & cette vertu qui lui mériterent le titre de sage. Cependant les acquisitions qu'il fit dans sa solitude ne firent que l'exciter à de nouvelles recherches ; & comme il ne pouvoit trouver dans sa patrie les secours qui lui étoient nécessaires pour étendre ses connoissances, il prit le parti de s'aller instruire chez les étrangers.

Il étoit alors âgé de près de 50 ans, & il avoit déja fait des progrès d'autant plus étonnants dans la Géométrie & dans l'Aſtronomie, qu'il ne les devoit qu'à lui-même. Ces ſciences étoient abſolument ignorées dans ſon pays : on diſoit bien que les Egyptiens en avoient découvert les principes ; mais on ne ſavoit ni chez lui, ni même dans toute la Grece, en quoi conſiſtoient leurs découvertes. Par ſa grande ſagacité & ſon application, THALÈS trouva le moyen de meſurer la hauteur d'un corps élevé, comme d'une muraille, & de calculer une éclipſe : ce qui prouve que ce Philoſophe ſavoit déja beaucoup lorſqu'il ſortit de ſon pays.

Il alla en Egypte pour voir les Prêtres de Memphis qui cultivoient avec un ſoin extrême les ſciences que leurs ancêtres avoient inventées. *Plutarque* dit qu'il apprit ſous ces grands maîtres la Géométrie & l'Aſtronomie : c'eſt une erreur ; il falloit dire qu'il fit un échange de ſes connoiſſances avec celles de ces Prêtres ; car ſi ceux-ci lui firent part de leurs connoiſſances, THALÈS de ſon côté leur enſeigna & la maniere de meſurer exactement la hauteur de ces grandes pyra-

mides qui exiſtent encore, & vraiſemblablement celle auſſi de calculer une éclipſe. Ce fut en comparant l'ombre de ces pyramides à midi avec celle d'un corps exactement connu & meſuré, qu'il en détermina la hauteur. Cet artifice parut très ingénieux aux Prêtres de Memphis, & *Proclus* aſſure qu'il conduiſit à la découverte de cette propoſition qui eſt la quatrieme du ſixieme livre d'*Euclide* : les triangles équiangles, ou qui ont leurs angles égaux, ont leurs côtés proportionnels : ce qui eſt fort probable.

L'Egypte étoit alors gouvernée par un Prince qui aimoit beaucoup les ſciences, parcequ'il étoit lui-même très inſtruit ; il ſe nommoit *Amaſis*. Il voulut voir THALÈS, & il lui donna des marques publiques de ſon eſtime ; mais ce Philoſophe ne plut point à la cour de ce Prince. Les grands talents ne vont point avec les ſoupleſſes, ſuivant la juſte remarque de M. l'Abbé *Canaye*, & ceux qui ſont nés pour mériter des graces, ne ſont pas faits pour les demander. THALÈS étoit habile Géometre, grand Aſtronome, & ſavant Phyſicien ; mais il étoit mauvais courtiſan. Ardent ami de la

vérité & de la justice, il déclamoit librement contre l'imposture & la tyrannie. Cela déplut à *Amasis*, qui le regarda comme un homme dont il devoit se défier. Il ne lui fit plus le même accueil; & comme notre Philosophe s'embarrassa fort peu de se justifier, cette froideur fut suivie d'une disgrace entiere. THALÈS quitta & la cour & l'Egypte, & revint à Milet faire part à ses compatriotes de ses sciences philosophiques.

La partie des Mathématiques qu'il avoit le plus cultivée avec les Prêtres de Memphis, c'étoit l'Astronomie. Cette science avoit beaucoup d'attraits pour lui; &, arrivé dans sa patrie, il se hâta d'en reprendre l'étude.

On sait que cette science est fondée sur la Géométrie, parcequ'on ne peut fixer la position des astres & leur cours qu'en connoissant la courbe qu'ils décrivent: or la Géométrie renferme cette connoissance. THALÈS réunit d'abord les découvertes qu'il y avoit faites, & travailla à en ajouter d'autres qui le missent en état de mesurer parfaitement le ciel. Vraisemblablement celles qu'il fit des propriétés de quelques triangles rectilignes, précéderent la théorie des

triangles ſphériques qu'il découvrit, parceque la marche de l'eſprit humain eſt d'aller du ſimple au compoſé.

Nous devons donc ſuppoſer qu'il trouva premiérement la propriété du triangle qui a deux côtés égaux, & qu'on nomme *iſoſcele*, laquelle conſiſte à avoir ſes angles ſur la baſe égaux; qu'il connut enſuite cette vérité: *ſi deux lignes droites ſe coupent, les angles oppoſés par la pointe ſont égaux*; & après celle-là, celle-ci: *les triangles qui ont leurs angles égaux ont leurs côtés proportionnels; & tous les triangles qui ont pour baſe la circonférence du cercle, & dont l'angle au ſommet touche la circonférence, ont cet angle droit.*

Tous les Hiſtoriens de la Philoſophie nous apprennent que cette derniere découverte lui fit tant de plaiſir, qu'il en remercia les Muſes par un ſacrifice, & ils nous aſſurent en même temps que ce grand homme fit d'autres découvertes de cette eſpece qu'ils ne nous ont point indiquées: ſans doute qu'ils les ont ignorées, car il n'eſt pas probable qu'ils nous euſſent laiſſés en ſi beau chemin. Par celles qu'ils nous ont tranſmiſes, on doit juger de l'importance des autres.

De la doctrine des triangles rectilignes, THALÈS passa à celle des triangles sphériques, & il trouva plusieurs propriétés de ces triangles dont il se hâta de faire usage pour étendre ses connoissances en Astronomie. Il partagea d'abord le ciel par cinq cercles paralleles, ce qui forma les cinq zones; démontra la cause des phases de la Lune; exposa la véritable cause des éclipses du Soleil; enseigna que la terre est ronde; mesura le diametre apparent du Soleil qu'il estima la sept cent vingtieme partie de son orbite, estimation assez exacte; distribua en jours & en parties de jour le temps que le Soleil emploie à parcourir l'intervalle qui sépare les deux solstices; évalua en degrés & en portions de degré l'arc du grand cercle compris entre ces deux points, & enfin apprit aux navigateurs à préférer, pour se conduire, la petite ourse à la grande, parceque, quoique moins sensible, elle indique plus surement le vrai Nord.

On nous vante beaucoup le savoir des Chaldéens & des Egyptiens en Géométrie & en Astronomie; mais il paroît que leur plus grand mérite est d'avoir cultivé les premiers ces sciences, car THALÈS

en a jetté les premiers fondements, comme l'on vient de le voir. Les progrès qu'il y a faits sont même si considérables, qu'on est étonné que ce soit l'ouvrage d'un seul homme. Ce puissant génie en est presque le créateur & le pere, & il a découvert plus de vérités en ce genre que tous les Géometres & les Astronomes qui l'ont précédé, & ceux qui lui ont succédé jusqu'à *Archimede*; je n'en excepte point le grand *Aristote*.

Cependant notre Philosophe ne se borna pas à l'étude de la Géométrie & de l'Astronomie : la Physique & la Métaphysique furent aussi l'objet de ses méditations. On convient généralement que sur ces sciences il devoit beaucoup aux Egyptiens ; mais il voulut réduire leurs opinions sous une forme systématique, & il fit une doctrine qu'adopterent toutes les personnes éclairées de l'Ionie. THALÈS devint ainsi le fondateur d'une secte composée principalement d'Astronomes, de Physiciens & de gens qui s'adonnoient toute leur vie à la recherche des choses naturelles. C'est la premiere secte philosophique qui a paru dans le monde, & qu'on appelle Secte Ionique.

Ce qui fit connoître sur-tout notre Philosophe de ses concitoyens, ce fut l'accomplissement de sa prédiction; car ce qui a l'air du merveilleux attire plus l'attention du peuple que les plus belles vérités. Avant son départ pour l'Egypte, THALÈS avoit annoncé aux Ioniens le jour & l'heure d'une éclipse totale. Cette éclipse arriva comme il l'avoit prédit, & cela dans une circonstance qui la rendit plus remarquable. Il y avoit alors un combat opiniâtre entre les Lydiens & les Medes. La disparition de la lumiere du Soleil par le passage de la Lune sur son disque, épouvanta si fort les deux nations, qu'elles mirent bas les armes, & ne voulurent plus se battre. On se souvint dans ce moment de la prédiction de notre Philosophe, & on doubla dès-lors les sentiments de vénération & d'estime qu'on avoit pour lui.

On accourut donc de toutes les provinces de l'Ionie à la patrie de THALÈS pour le voir & pour l'entendre. Le nombre de ses disciples devint très considérable. Après leur avoir enseigné sa Géométrie & son Astronomie, notre Philosophe leur expliqua ce qu'il pensoit sur la nature de Dieu & sur celle des Etres.

Dieu, leur dit-il, eſt la plus ancienne de toutes les choſes, car il eſt incréé; & le monde eſt la plus belle de toutes les choſes, car il eſt l'ouvrage de Dieu: il eſt animé & peuplé de démons & de génies: ce ſont des Etres inviſibles qui veillent ſans ceſſe à la conduite des hommes: ils connoiſſent leurs plus ſecretes penſées, & les excitent à faire leurs devoirs. Malheur à ceux qui ſont ſourds à leurs inſpirations, parceque la punition ſuit tôt au tard leur endurciſſement au mal.

Voilà ce que *Diogene de Laërce* & *Cicéron* nous apprennent de la Métaphyſique & de la Morale de THALÈS: *Plutarque* y fait quelques changements. Il ne ſuppoſe point que notre Philoſophe a allégué la raiſon qu'on vient de voir, pourquoi le monde eſt la plus belle de toutes les choſes: il ſoutient qu'il s'expliqua là deſſus au ſujet de cette queſtion qu'on lui fit, ſavoir: quel eſt le plus beau de tous les Etres? *Le monde*, répondit THALÈS, ſelon *Plutarque*; *car tout ce qui eſt dans l'ordre eſt une partie du monde* (1).

(1) *Quid pulcherrimum? Mundus. Omnes enim ejus partes ordine aptæ ſunt.* Plut. in Conviv. ſeptemor Sapientium.

Mais cette réponſe n'eſt point du tout digne de notre Philoſophe, parcequ'elle ne ſatiſfait point à la queſtion.

En effet, ſoutenir que le monde eſt le plus beau de tous les Etres, c'eſt dire que tous les Etres ſont les plus beaux de tous les Etres, puiſque le monde les comprend tous. Pour qu'une choſe ſoit plus belle qu'une autre, il faut pouvoir la comparer à une autre choſe; or le monde n'a point d'objet de comparaiſon. Quand on demande quel eſt le plus beau de tous les Etres, on parle des Etres dont le monde eſt composé; & pour répondre à cette queſtion, il s'agit de nommer l'Etre qui l'emporte ſur tous les autres Etres: en quoi conſiſte la ſolution du problême.

Après avoir expoſé ſon ſentiment ſur la nature de Dieu & ſur celle du monde, THALÈS expliqua à ſes diſciples ſon ſyſtême de Phyſique. Ce ſyſtême conſiſte à admettre l'eau pour le principe de tous les Etres. Cela eſt difficile à concevoir. Comment l'eau peut-elle changer d'état? comment ſe revêt-elle des formes particulieres d'air, de feu, de bois? &c. Eſt ce par raréfaction ou par condenſation? Et cette puiſſance de ſe raré-

fier ou de se condenser est-elle essentielle ou intrinseque à l'eau ? L'emprunte-t-elle d'un être qui la modifie à son gré ? Notre Philosophe ne répond point à ces questions : il dit seulement que l'eau considérée en elle-même, & avant la formation particuliere de tous les corps, est actuellement eau dans chacune de ses parties, mais qu'elle est capable néanmoins de devenir air, feu, terre, & puis arbre, métal, sang, vin, os, &c. suivant les différents degrés de raréfaction ou de condensation par où elle passe ; & assurément cette explication n'est point du tout satisfaisante.

Il est bien étonnant qu'un homme aussi éclairé que THALÈS se soit contenté d'une idée si vague : cela ne s'accorde guere avec ses découvertes en Géométrie & en Astronomie, qui sont le fruit d'une si grande capacité. Il faut croire que les Mémoires ont manqué à la bonne volonté des Historiens, & penser que le développement de son systême de Physique s'est perdu. Il ne nous reste de ses recherches sur l'étude de la nature que son explication du débordement du Nil. Il croyoit que les débordements de ce fleuve étoient occasionnés par des

vents contraires qui revenoient tous les ans, & faisoient remonter les eaux.

Notre Philosophe ne s'étoit pas seulement rendu recommandable par ses connoissances scientifiques ; ses sentences & ses préceptes avoient encore beaucoup contribué à sa célébrité. Il disoit que l'espace est la plus grande de toutes les choses, parcequ'il renferme tout ; l'esprit la plus prompte, parcequ'il parcourt l'univers entier dans un instant ; la nécessité la plus forte, n'y ayant rien dont elle ne vienne à bout ; & le temps la plus sage, parcequ'il découvre tout ce qui est caché.

Quelqu'un l'ayant prié de s'expliquer sur ce qu'il y a de plus difficile, de plus aisé & de plus doux dans le monde, il répondit : De se connoître soi-même, de donner conseil, & d'obtenir ce qu'on souhaite. Il en donnoit pourtant lui-même des conseils, mais c'étoient des conseils généraux qui intéressoient tout le monde, & qui ne pouvoient désobliger personne. Le moyen de bien régler sa conduite, disoit-il à ses disciples, est d'éviter ce que nous blâmons dans les autres. N'amassez pas des biens par de mauvaises voies, ajoutoit-il ; ne vous

laiſſez point exciter par des diſcours contre ceux qui ont eu part à votre confiance, & attendez-vous à recevoir de vos enfants la pareille de ce que vous aurez fait envers vos peres & meres: ayez toujours pour les amis les mêmes égards, ſoit qu'ils ſoient préſents ou abſents; & ſachez que la vraie beauté ne conſiſte point à s'orner le viſage, mais à enrichir l'ame de ſcience: celui-là peut être appellé heureux qui jouit de la ſanté du corps, qui poſſede un bien honnête, & dont l'eſprit n'eſt ni émouſſé par la pareſſe, ni abruti par l'ivrognerie: enfin connoiſſez-vous vous-mêmes, & ſouvenez-vous que la félicité du corps conſiſte dans la ſanté, & celle de l'eſprit dans le ſavoir.

Ce ſage ſoutenoit qu'un flux de paroles n'eſt point une marque d'eſprit, & que la choſe la plus rare c'étoit un vieux tyran.

Ces diſcours & ces ſentences acheverent de lui concilier l'eſtime univerſelle de toute la Grece. On le mit au petit nombre des Sages qu'on y comptoit, & pluſieurs Hiſtoriens le placent même à la tête de ces Sages: ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on lui envoya d'abord le

trépied d'or que l'oracle avoit destiné au plus Sage de la Grece, & que les Athéniens adjugerent ensuite à *Bias* à la priere de deux filles qu'il avoit dotées (1).

On a écrit que THALÈS a été marié, & qu'il eut de sa femme, dont on ignore le nom, un fils qu'il appella *Cybissus*; mais ceux qui ont écrit cela se sont surement trompés, car on ne peut révoquer en doute sa conversation avec *Solon* sur le mariage, dans laquelle il se déclara formellement pour le célibat qu'il a constamment gardé toute sa vie (2).

Ce Sage étoit ainsi parvenu à l'âge de 78 ans; mais étant allé aux jeux de la lutte, la chaleur du jour, la soif & les infirmités de la vieillesse lui causerent tout d'un coup la mort. On mit son corps dans un petit champ, & on écrivit cette épitaphe sur sa tombe: *Autant que le sépulcre de THALÈS est petit ici bas, autant la gloire de ce Prince des Astronomes est grande dans la région étoilée.*

Le mot *Prince* ne signifie pas ici le plus grand, mais le premier des Astronomes:

(1) *Voyez* l'Histoire de *Bias* dans le Tome I de cette *Histoire des Philosophes anciens.*

(2) *Voyez* l'Histoire de *Solon* dans le Tome I de cette *Histoire.*

puiſque THALÈS étoit le ſeul Sage qui cultivât l'Aſtronomie, il étoit tout à la fois & le plus grand & le moindre. Ses diſciples s'appliquerent bien à l'étude de cette ſcience; mais ce ne fut que ſous lui & après lui. Cependant ſi telle eſt la ſignification du mot Prince, l'éloge eſt petit, à moins que l'épitaphe n'ait été poſée long-temps après THALÈS, & qu'on n'ait voulu le mettre au-deſſus des autres Aſtronomes qui avoient fleuri depuis lui juſqu'au temps où l'on avoit écrit cette épitaphe.

Quoi qu'il en ſoit, les Miléſiens, quelque temps après, firent de ce champ où étoit le tombeau de THALÈS, une place publique, au milieu de laquelle ils lui éleverent une ſtatue, & ils graverent cette inſcription ſur le piedeſtal: *C'eſt ici THALÈS, dans la perſonne duquel Milet l'Ionienne, qui l'a nourri, a produit le plus grand des hommes par ſon ſavoir dans l'Aſtronomie.* M. l'Abbé *Canaye* a remarqué que les Miléſiens l'avoient loué du côté de ſon mérite le plus frappant: oui ſans doute, car les découvertes aſtronomiques ſont plus frappantes que les découvertes géométriques. Mais ce n'étoit pas là ſon plus grand mérite, ſon mérite

ſé plus éminent. Notre Philoſophe étoit pour le moins auſſi habile en Géométrie qu'il l'étoit en Aſtronomie ; & les Miléſiens auroient bien fait de le louer de ce côté-là.

Il méritoit auſſi des éloges par ſon grand amour pour l'étude, & par ſon attention continuelle à obſerver les phénomenes de la nature. *Diogene de Laërce* nous rapporte ſur cette attention un trait qui a été bien relevé par tous les Hiſtoriens de la vie de ce grand homme, & qui par cette raiſon ne doit pas être oublié ici. Il dit qu'une vieille femme ſe moqua plaiſamment de lui ſur ce qu'étant ſorti de ſon logis avec elle pour contempler les aſtres, il ſe laiſſa tomber dans un foſſé. Comment pourriez-vous connoître ce qui ſe paſſe dans le ciel, lui dit cette bonne femme, puiſque vous ne voyez pas ce qui eſt proche de vos pieds ?

Cette aventure a donné lieu à beaucoup de plaiſanteries. *Thomas Morus*, Chancelier d'Angleterre, a appliqué le diſcours de cette femme à un Aſtronome qui avoit une femme coquette. Comment ne vois-tu pas, lui diſoit-il, dans les aſtres les galanteries de ta femme ? On

a dit ailleurs ſur le même ſujet : celui qui étoit Aſtronome, puiſqu'il meſuroit les cieux, eſt actuellement Géometre, car il meſure la terre : *Qui fuit Aſtrologus, nunc Geometra fuit* (1).

Enfin l'illuſtre Fabuliſte François (*La Fontaine*) a fait là deſſus une fable ſans connoître apparemment le mérite de THALÈS, ou peut être ſans avoir eu ce Philoſophe en vue, comme on en peut juger par la maniere dont il la termine : voici d'abord la fable en quatre vers :

» Un Aſtrologue un jour ſe laiſſa choir
» Au fond d'un puits ; on lui dit : Pauvre bête !
» Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
» Penſes-tu lire au-deſſus de ta tête ?

» Cette aventure en ſoi, ſans aller plus avant,
» Peut ſervir de leçon pour la plupart des hommes.

Cette leçon a pour but de nous détromper des promeſſes de ces Charlatans faiſeurs d'horoſcopes. L'Auteur reprend enſuite l'hiſtoire de THALÈS, ou, pour me ſervir de ſes termes,

---

(1) *Menagiana*, Tome I, page 13.

» De ce ſpéculateur qui fut contraint de boire.
» Outre la vanité de ſon art menſonger,
» C'eſt l'image de ceux qui bâillent aux chimeres,
» Cependant qu'ils ſont en danger,
» Soit pour eux, ſoit pour leurs affaires.

Il faut croire que le fond de cette fable eſt une invention de *la Fontaine*, & qu'il a ignoré l'aventure de THALÈS, car on ne doit pas préſumer qu'il ait voulu s'en moquer : mais il étoit bon de rappeller cela dans cette hiſtoire, pour l'honneur du Fabuliſte & du Philoſophe.

THALÈS avoit écrit divers traités en vers ſur l'Aſtronomie ; mais ſes écrits ne ſont point parvenus juſqu'à nous : ce ſont ſes diſciples qui nous ont tranſmis ſes découvertes. Il y en avoit beaucoup qui venoient d'autant plus volontiers profiter de ſes leçons, qu'elles étoient gratuites : car notre Philoſophe, digne héritier des ſentiments déſintéreſſés de ſa famille, ſe refuſa toujours à toutes ſortes de gain. On interpréta mal ce déſintéreſſement, & on crut que s'il étoit pauvre, c'étoit parcequ'il ne ſavoit pas amaſſer du bien. Les gens riches s'imaginent qu'il faut avoir beaucoup d'eſprit pour gagner de l'argent, & ils

traitent de ſots tous ceux qui n'ont pas ce talent-là. THALÈS avoit l'ame trop élevée pour ne pas mépriſer ces diſcours; mais afin de faire voir que rien n'étoit plus aiſé que de s'enrichir, ayant prévu que la récolte des olives ſeroit abondante, il en acheta une grande quantité, prit à louage pluſieurs preſſoirs, & garda ſoigneuſement ſon huile: l'année ſuivante les olives donnerent peu de fruits, & THALÈS vendit chérement cette huile, & en retira de groſſes ſommes dont il ſe débarraſſa en faveur des pauvres avec la même facilité qu'il les avoit acquiſes.

L'Auteur François de l'hiſtoire critique de la Philoſophie a écrit que notre Philoſophe eut parmi ſes diſciples juſqu'à une courtiſanne; c'étoit la fameuſe *Aſpaſie*, » qui fut (dit cet Auteur) preſque une » autre Hélene par les guerres qu'elle » cauſa. On juge bien que, du métier » dont elle étoit, il falloit une beauté pri- » vilégiée, & encore plus d'eſprit que » de beauté, plus de talents peut-être » que d'eſprit, pour tranſmettre ſon nom » à la poſtérité. Auſſi *Periclès*, le plus » grand Capitaine de ſon ſiecle, aima-t- » il *Aſpaſie* juſqu'à la fureur, & *Socrate*, » le plus adroit des Philoſophes, recher-

» choit-il paſſionnément ſa converſa-
» tion (1).

Voilà un anachroniſme des plus conſidérables qui ſe ſoient commis en chronologie. Comment *Aſpaſie* a-t-elle pu être diſciple de THALÈS, puiſqu'elle a vécu dans le temps de *Socrate*, comme l'Auteur en convient ? Le premier eſt né 641 ans avant J. C. & le ſecond 468 ans avant la même époque ; c'eſt 173 ans de différence. Si *Aſpaſie* a converſé avec *Socrate*, elle n'a pas connu THALÈS : or il eſt certain qu'elle étoit contemporaine de *Socrate* ; donc elle n'a point étudié ſous notre Philoſophe. *Anaximandre* & *Anaximenes* ont été véritablement ſes diſciples, & les plus célebres d'entre ceux qu'il a eus.

Le premier étoit ſon contemporain & ſon ami, & il devint le chef de l'école Ionique après ſa mort. On dit que ſon pere s'appelloit *Praxiade*, ſans nous apprendre ni la naiſſance ni l'état de cet homme. Nous ne ſommes guere mieux inſtruits ſur les particularités de ſa vie : ſeulement *Elien* a écrit qu'il avoit conduit une colonie de Milet à Apollonie ;

(1) *Hiſt. crit. de la Philoſoph.* Tom. II. pag. 20.

& *Diogene de Laërce* nous a tranfmis ce feul mot de lui, qui prouve qu'il avoit plus de fimplicité que de faillies d'efprit. Un jour qu'il chantoit, quelques enfants s'étant moqués de lui, il leur dit : *Une autre fois je tâcherai de mieux chanter pour leur plaire.* A l'égard de fes connoiffances philofophiques, on s'eft attaché à les recueillir avec plus de foin, & voici en quoi elles confiftoient.

Selon THALÈS, l'eau eft le premier principe de toutes chofes : mais *Anaximandre* trouva l'origine commune des éléments trop refferrée dans les bornes étroites d'un élément particulier. Il fubftitua à l'eau une certaine matiere primitive & infinie qu'il ne nommoit ni eau, ni air, ni terre, & dont il faifoit le feul principe de l'univers. C'eft de cette matiere que les corps céleftes & une infinité de mondes fe font formés. Cela eft difficile à concevoir ; car comment un être purement paffif peut-il par fa propre vertu fe mouvoir, fe modifier & fe diverfifier à l'infini ? Si cette certaine matiere eft active, ce n'eft plus une matiere. Qu'eft ce donc ? Le voici, fuivant les interpretes de cet étrange fentiment.

Il y a trois efpeces d'infinis ; un infini

en grandeur, cause & premier principe de tout; un infini en nombre, & un infini en durée. Ces trois infinis sont tellement arrangés, que le second est le produit du premier, comme le troisieme est le résultat du second. De l'infini en grandeur naît une succession infinie de mondes qui forment eux-mêmes une durée qui n'a ni commencement ni fin.

Le premier infini, c'est-à-dire, l'infini tout entier, ne change point, parceque ne produisant à chaque instant qu'une certaine quantité d'effets, ou plutôt ne perdant jamais de lui-même qu'une certaine quantité égale à celle dés êtres produits, qui cédant la place aux survenants, vont se replonger dans le chaos du premier principe, s'y dépouillent en y rentrant de leurs formes particulieres, redeviennent une partie de lui-même égale à celle qu'il vient d'employer, & réparent ainsi, par une circulation sans fin, les pertes continuelles que lui coûte une fécondité qui ne s'épuise jamais (1).

Voilà bien des paroles perdues. Avant que de raisonner ainsi à perte de vue, il

(1) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions, &c. Tome X, page 14.*

faudroit expliquer ce qu'on entend par le mot infini. Si l'on ne sait ce que c'est que l'infini, comment pourra-t-on concevoir toute cette génération des infinis? Ce n'est point avec des mots vuides de sens qu'on explique les choses. Or il est certain que nous ne connoissons point du tout l'infini, & que ce mot n'exprime que la négation du fini. Aussi cette doctrine est pitoyable, & il est étonnant que des gens raisonnables s'en soient occupés.

Cependant les principes du chaud & du froid ayant été séparés lorsque le monde fut créé, il se forma, selon *Anaximandre*, une sphere de feu autour de l'air qui environne la terre, à peu près comme l'écorce qui sert d'enveloppe à un marbre ; & cette sphere ayant été divisée en d'autres corps sphériques plus petits, ce sont ces corps qui forment le Soleil, la Lune & les Etoiles.

Cette Physique est d'autant plus mauvaise, qu'elle ne s'accorde pas avec les découvertes de THALÈS en Astronomie, & celles d'*Anaximandre* même sur cette science. Ce qu'il dit de la génération des animaux est plus raisonnable.

Si on l'en croit, les animaux ont

été engendrés dans l'humidité, & couverts d'écorces pleines d'épines qui servoient à leur défense. Ces écorces s'étant ensuite ouvertes par la sécheresse, les animaux sortirent de leurs enveloppes. A l'égard des hommes, *Anaximandre* croit qu'ils ont été engendrés dans le ventre des poissons, & qu'ayant été nourris là jusqu'à ce qu'ils eussent la force de pourvoir à leurs propres besoins, ils avoient été ensuite vomis sur la terre. Voilà pourquoi les animaux, peu après leur naissance, savent discerner leur nourriture, au lieu que l'homme seul a besoin dans son enfance d'être nourri pendant un espace de temps considérable; ainsi il ne peut pas avoir été conservé au commencement d'une autre maniere : c'est du moins le sentiment de ce disciple de THALÈS. Il est certain qu'on est dispensé de l'adopter : car que veut-il dire par ses principes de chaud & de froid? Ce sont encore des mots qui ne signifient rien.

Persuadé sans doute du contraire, *Anaximandre* continue d'exposer avec confiance son systême de Physique. Les cieux, dit-il, sont composés de chaud & de froid : les étoiles sont des globes

remplis d'un air enflammé qui en sort par un certain endroit : elles se meuvent avec des cycles ou spheres auxquelles elles sont attachées.

Le Soleil est le plus élevé des corps célestes ; ensuite viennent la Lune, les étoiles & les planetes. Le cycle du Soleil est vingt-huit fois plus grand que celui de la terre. Cet astre est environné d'un cercle semblable à une roue de chariot ; il est rempli de feu, & a d'un côté une bouche par laquelle on voit le feu comme dans un tuyau : quand cette bouche se ferme, il y a éclipse de Soleil.

Le cercle de la Lune, qui est vingt-neuf fois plus grand que la terre, ressemble à une roue de chariot. Cet astre a une ouverture au milieu comme le Soleil, mais oblique, laquelle jette du feu d'un côté comme par un entonnoir : lorsqu'en tournant elle dérobe cette ouverture aux yeux des spectateurs qui sont sur la terre, elle paroît éclipsée.

Anaximandre terminoit cette Physique par l'explication des météores. Les éclairs, le tonnerre sont causés par l'air enfermé dans une nuée épaisse, lequel, par sa légéreté & son mouvement, la rompt & en sort avec violence. La

rupture de la nuée cause le bruit, & la séparation fait l'éclair.

L'Auteur des *Recherches sur Anaximandre*, M. l'Abbé *Canaye*, a remarqué fort à propos qu'il est difficile de concilier cette extrême grossiéreté de Physique avec le grand nombre d'inventions dont *Diogene de Laërce* fait honneur à *Anaximandre*. Selon lui il connut les tropiques & les équinoxes, c'est-à-dire qu'il réduisit à des principes fixes la variété réguliere des saisons, détermina la circonférence de la terre, & construisit la sphere. Cet Historien lui attribue encore l'invention des cadrans; mais *Pline*, *Vitruve*, & presque tous les Historiens de la Philosophie la donnent à *Anaximenes* son disciple, & son successeur à l'école de Milet.

Les sentiments de ce dernier Philosophe différoient peu de ceux de son maître. Il soutenoit qu'un air infini est le principe de toutes choses, mais que chacune d'elles est finie, & qu'elles deviendront ce qu'elles avoient été. Selon lui, tous les êtres ont été engendrés par une condensation & une raréfaction de l'air; la terre, l'eau & le feu en ayant été les premieres productions. La con-

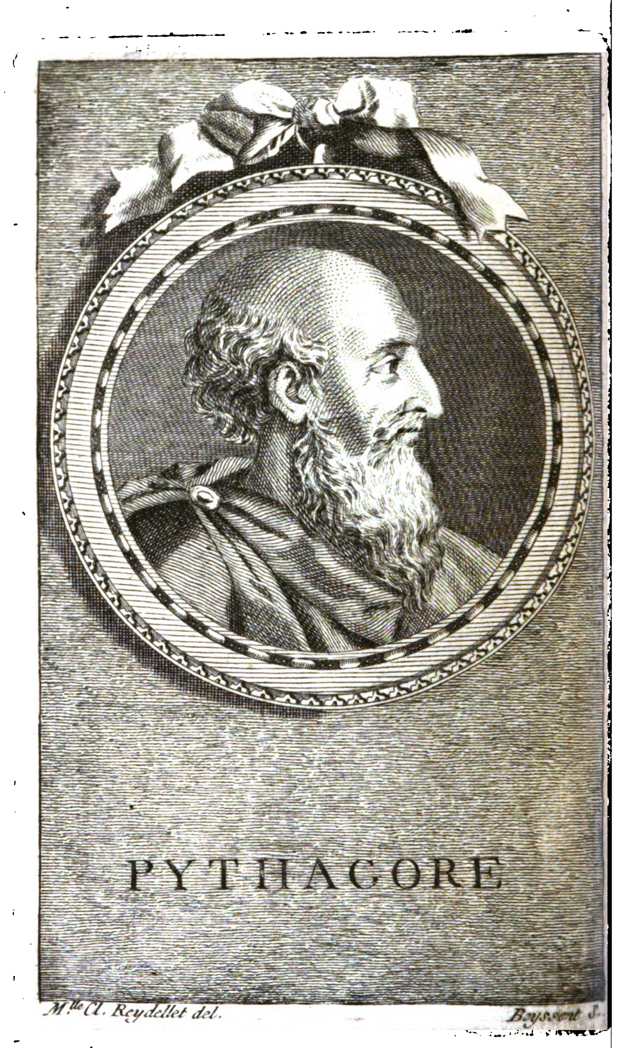
densation de cet air forme les nuées, & celle des nuées la pluie : si cette pluie se congele en tombant, elle devient neige, & si un vent froid souffle sur cette neige, elle se change en grêle. La réflexion des rayons du Soleil sur une nuée épaisse forme l'arc-en-ciel, & les tremblements de terre sont causés par la raréfaction ou la sécheresse de la terre, & par la condensation : l'un vient d'une grande chaleur, & l'autre d'un froid excessif : la condensation se nomme froid, & la raréfaction chaleur.

Après avoir expliqué les météores, *Anaximenes* décrit la formation des corps célestes. Il dit que la superficie extérieure des cieux est composée de terres; que les étoiles sont une matiere ignée, invisible; qu'elles sont mêlées parmi les corps célestes, & attachées au firmament comme à un crystal, & qu'elles se meuvent autour de la terre. A l'égard du Soleil, sa forme est celle d'un plat, & sa substance est ignée; il s'éclipse quand la bouche par où sort la chaleur, est fermée. La Lune est aussi une substance ignée, & la cause de ses éclipses est la même que celle des éclipses du Soleil, &c.

Toute cette Physique est aussi ténébreuse que celle d'*Anaximandre*, & se ressent comme elle de l'enfance de l'esprit humain dans la connoissance de la nature. On ne sait point à quel âge ce Philosophe est mort ; mais on croit que son maître *Anaximandre* avoit environ 66 ans quand il termina sa carriere.






PYTHAGORE
M.lle Cl. Reydellet del.
Beyssent S.

PYTHAGORE (*).

APRÈS un si long temps de ténebres, où les hommes paroissoient ignorer les forces de leur esprit & l'usage de la raison, il est étonnant que les commencements de la Philosophie aient été si lumineux. On auroit lieu de croire que pendant plus de trois mille ans la nature ne s'étoit occupée qu'à former la terre & à la peupler, sans travailler à la perfection des êtres qu'elle avoit produits, si on étoit certain que les Prêtres de Memphis & *Thalès* ont cultivé les premiers les sciences exactes & les sciences naturelles. Par quel moyen les Egyptiens avoient-ils acquis ces connoissances sublimes qu'on leur attribue, & que ni les Mages des Perses, ni les Chaldéens, ni les Gymnosophistes, ni les Celtes, ni les Druides, ni aucune nation barbare ne connoissoient point? M. *Dacier*

(*) *Diogene de Laërce*, L. VIII. *La Vie de Pythagore* par M. *Dacie*[illegible]*issertations & Recherches sur Pythagore* par MM. *de l*[illegible]*use* & *Freret*, dans les *Mem. de l'Académ. Roy. des Inscript.* Tom. XIV. *Dictionn. de Bayle*, art. *Pythagoras*. *Jac. Brucker. Histor. crit. Philosop.* Tom. I. &c. &c.

croit qu'ils se les étoient procurées en commerçant avec le Peuple de Dieu. Ce peuple a donc découvert les principes de la Géométrie & de l'Astronomie. C'est une conséquence naturelle de M. *Dacier*. Cependant nous ne voyons pas dans l'histoire de ce Peuple qu'il fût plus savant que *Moyse* son législateur, & tout le monde sait en quoi consistoit la capacité de ce grand personnage dans ces sciences.

Convenons donc qu'on ignore comment à plusieurs siecles d'ignorance succéda tout d'un coup un siecle de savoir. Ce fut sans doute une veine heureuse de la nature, d'où sortirent en même temps les plus beaux génies de l'antiquité. Tel étoit aussi le Philosophe dont on va lire l'histoire, & à qui l'on doit les idées les plus ingénieuses & les plus belles découvertes sur tous les objets des connoissances humaines.

Ce Philosophe se nommoit PYTHAGORE : il naquit à Samos environ 590 ans avant J. C. Son pere, appellé *Mnesarque*, étoit graveur de cachets, & faisoit commerce de bagues & d'autres bijoux : il descendoit cependant d'*Ancée* qui regna à Samos. On prétend que l'oracle

l'oracle lui avoit prédit la naiſſance de ſon fils, qu'il l'avoit averti qu'il ſeroit recommandable par ſa beauté, par ſa ſageſſe, & par les ſervices qu'il rendroit à tous les hommes. On veut même que ce ſoit à cauſe de cette prédiction que *Mneſarque* lui donna le nom de PYTHAGORE, quoiqu'on n'en voie pas la raiſon.

Quoi qu'il en ſoit de cette opinion, cet homme eut de ſon fils tous les ſoins qui pouvoient appuyer les grandes eſpérances qu'il en avoit conçues. Heureuſement les diſpoſitions de l'enfant répondoient parfaitement aux peines que le pere ſe donnoit. Le jeune PYTHAGORE croiſſoit tous les jours en ſageſſe; & ſa douceur & ſon intelligence paroiſſoient avec tant d'éclat dans toutes ſes paroles & dans toutes ſes actions, qu'on ne douta plus de la vérité de l'oracle. On l'appelloit *le jeune Chevelu*, & partout où il paſſoit on le combloit de bénédictions & de louanges.

D'abord il eut pour Précepteur un certain *Hermodamas* qui lui enſeigna tout ce qu'il ſavoit. Peu ſatisfait de ſes inſtructions, ſon éleve paſſoit ſouvent les journées entieres avec les Prêtres de

Samos pour s'instruire de tout ce qui concernoit les Dieux & la religion. Mais rebuté de ne point trouver dans son isle des personnes capables de l'instruire comme il le desiroit, il résolut d'aller chercher des maîtres dans les pays étrangers.

Il sortit donc de Samos. Il avoit alors dix-huit ans. Il alla d'abord à l'isle de Syros où étoit le Philosophe *Pherecide* dont il avoit entendu parler : de là il passa à Milet où il conversa avec *Thalès* & avec *Anaximandre* ; de Milet il se rendit en Phénicie, fit quelque séjour à Sidon, & vint enfin en Egypte pour entendre les Prêtres de ce pays qui passoient pour les hommes les plus savants de l'univers.

Il s'adressa d'abord aux Prêtres d'Héliopolis qui le renvoyerent aux Prêtres de Memphis, & ceux-ci aux anciens Prêtres de Diospolis. Ces derniers ne vouloient pas d'abord l'initier dans leurs mysteres ; mais sachant que PYTHAGORE étoit protégé par *Amasis* leur Souverain, à qui *Policrate*, Roi de Samos, l'avoit recommandé, ils n'oserent le refuser ; mais ils le prévinrent qu'il falloit faire un noviciat très rigou-

reux : ils croyoient par là le faire désister de son dessein & s'en débarrasser : ils se tromperent. Notre Philosophe, poussé par un desir violent d'apprendre, pratiqua sans murmurer les regles très austeres qu'ils lui firent observer, & demeura avec eux jusqu'à ce qu'il eût appris tout ce qu'ils savoient. On croit que ce séjour fut de vingt-cinq années.

En quittant l'Egypte il alla à Babylone, & de là à Crete & à Sparte où il recueillit encore de nouvelles connoissances. Rendu enfin chez lui, à Samos, il fut étonné de voir l'abus que faisoit *Policrate* de son autorité, en opprimant ses compatriotes. Il haïssoit trop la servitude pour vivre sous le joug d'un tyran : aussi s'exila-t-il lui-même de l'isle de Samos, & fut chercher un asyle où il pût conserver sa liberté & son indépendance.

Sans savoir où il se fixeroit, il parcourut Délos & la plus grande partie de la Péloponnese. En passant à Phlius où regnoit *Léon*, il eût de longs entretiens avec ce Prince. PYTHAGORE lui dit de si belles choses & parla si bien, que *Léon*, étonné de son savoir & de son intelligence, lui demanda quel étoit son art.

Je n'ai point d'art, répondit notre étranger, *je suis Philosophe*. Le Prince, surpris de la nouveauté de ce nom qu'il n'avoit jamais entendu, lui demanda ce que c'étoit qu'un Philosophe; *c'est*, répondit-il, *un amateur de la sagesse, car il n'y a*, ajouta-t-il, *que Dieu qui soit sage, & ceux qui se sont nommés ainsi, se sont arrogés un titre qu'ils ne méritent pas.* Mais, reprit *Léon*, quelle différence y a-t-il entre un Philosophe & les autres hommes? La voici, dit PYTHAGORE. *Cette vie peut être comparée à la célebre assemblée que l'on tenoit tous les quatre ans à Olympie pour la solemnité des jeux: car comme dans cette assemblée ceux-ci par les exercices cherchent la gloire & les couronnes, ceux-là par l'achat ou par vente de diverses marchandises cherchent le gain; & les autres, plus nobles que ces deux premiers, n'y vont ni pour le gain ni pour les applaudissements, mais seulement pour jouir de ce spectacle merveilleux, pour voir & pour connoître ce qui s'y passe: nous de même quittant notre patrie, qui est le ciel, nous venons dans ce monde comme dans un lieu d'assemblée. Là les uns travaillent pour la gloire, les autres pour le profit, & il n'y a qu'un petit nombre qui, foulant aux*

pieds l'avarice & la vanité, étudient la nature. Ce sont ces derniers que j'appelle Philosophes. *Et comme dans la solemnité des jeux il n'y a rien de plus noble que d'être spectateur sans aucun intérêt, de même dans cette vie la contemplation & la connoissance de la nature sont infiniment plus considérables que toutes les applications: aussi l'homme a-t-il été créé pour connoître & pour contempler.*

Après avoir pris congé du Roi *Léon*, PYTHAGORE s'achemina vers l'Italie, & alla s'établir à Crotone. Les peuples qui l'habitoient avoient passé jadis pour les hommes les plus vertueux; mais ayant été battus par les Locriens, ils s'étoient abâtardis; & accablés par la honte de leur défaite, ils se consoloient dans les bras de la mollesse. Notre Philosophe crut qu'il étoit digne de lui de relever leur courage abattu. Il falloit les engager pour cela à renoncer à la vie molle & voluptueuse qu'ils menoient, & c'est à quoi il travailla avec le plus grand soin.

Il ne leur parloit tous les jours que des avantages de la tempérance & des maux que la volupté & la débauche entraînent après elles. Il comparoit le soin qu'on a

du corps à l'acquisition d'un faux ami qui nous abandonne dans la nécessité, & le soin qu'on a de l'ame à celle d'un véritable ami qui nous soutient dans tous les besoins de la vie, & qui nous est utile même après notre mort. Ses exhortations furent si fortes & en même temps si pathétiques, que les Crotoniates abandonnerent le luxe & la bonne chere pour vivre selon les regles de la vertu: il obtint même des Dames qu'elles se défissent de leurs beaux habits & de leurs bijoux, & qu'elles en fissent un sacrifice à Junon, principale Divinité du lieu, & dans le temple de laquelle il leur prêchoit l'amour de la modestie & de la simplicité.

Cette conversion étonna beaucoup & avec raison les Magistrats de Crotone; car il est certain que l'attachement à la braverie, pour me servir de l'expression de *Bayle*, est une piece de si grande résistance, qu'il n'y a rien qui fasse plus réfléchir les traits des Prédicateurs: les Magistrats craignirent donc que le talent qu'il avoit de subjuguer les esprits ne lui frayât le chemin de la royauté. Ils le manderent pour venir rendre compte de sa conduite. PYTHA-

GORE leur parla avec tant de force & de solidité, que rassurés par sa doctrine sur la crainte que sa grande habileté leur avoit inspirée, ils le prierent de se mêler du gouvernement, & de les aider des conseils qu'il jugeroit les plus utiles.

Le premier qu'il leur donna fut d'élever un temple aux Muses, afin d'engager les citoyens à cultiver leur esprit, & à former leur cœur par l'étude des lettres, & de leur faire connoître ainsi le prix inestimable de vivre tous dans l'union & dans la concorde sous le premier Magistrat ; car le plus sûr rempart contre l'oppression & la tyrannie, c'est, dit il, l'union des citoyens ; & les Muses qui ne sont jamais en divorce entre elles, ne rompent jamais l'harmonie de leurs concerts.

Le second conseil fut de conserver l'égalité entre eux, car l'*égalité n'engendre point la guerre*, & de ne chercher à surpasser les Etats voisins qu'en bonne foi & en justice : *car*, ajoute t-il, *sans la bonne foi il est impossible que les Etats enfin ne se ruinent ; & la justice est si nécessaire, que rien ne peut subsister long-temps sans elle.*

En troisieme lieu il leur assura qu'*il n'y a pas de plus grand malheur que l'anarchie.*

Et son dernier conseil ou précepte fut *de ne point abuser du nom des Dieux dans leurs serments, & de se rendre tels, que personne ne pût justement refuser de les croire sur leur parole.*

Il les exhorta à bannir la paresse & l'oisiveté ; leur expliqua que la véritable gloire consiste à se rendre tel qu'on veut paroître aux autres ; leur apprit que Dieu est seul l'auteur & la source de tout bien, & qu'ils ne devoient imputer tous les désordres qui regnoient dans leur ville qu'à la mauvaise éducation qu'ils donnoient à leurs enfants.

Ravis de l'entendre, les Magistrats le prierent de continuer ses instructions dans les temples à leurs femmes & à leurs enfants : souvent ils alloient eux-mêmes les entendre, & les citoyens des villes voisines venoient aussi en foule en profiter.

D'abord notre Philosophe trouva de grands obstacles à la réforme qu'il vouloit établir. Les Crotoniates menoient une vie fort déréglée : ils se marioient pour la forme : ils prenoient une épouse *ad honores*, & vivoient avec des concubines. Mais par sa constance & sa patience PYTHAGORE surmonta toutes les

difficultés. En parlant aux enfants il leur représentoit que l'*enfance étant l'âge le plus agréable à Dieu, & celui dont il a le plus de soin, il étoit juste qu'ils travaillassent à la conserver pure, & à l'orner de toutes les vertus*. Il recommandoit aux femmes l'amour de leurs maris, & aux maris l'amour de leurs femmes, comme un devoir qui renfermoit tous les autres.

Ainsi par la force de ses instructions, notre Philosophe rétablit l'union & la foi conjugale. C'est le sentiment de *Justin* & de M. *Dacier*. Cependant quelques Auteurs prétendent que ces instructions se trouverent trop courtes, & qu'il fallut recourir à une machine plus puissante pour opérer cette conversion : ce fut de feindre qu'il étoit descendu dans les enfers, & qu'il y avoit vu dans les tourments les maris qui ne rendoient pas à leurs épouses les devoirs du mariage. Voici comment *Bayle* raconte la chose.

» Ce Philosophe (PYTHAGORE) étant » arrivé en Italie, s'enferma dans un » logis souterrain, après avoir prié sa » mere de tenir registre de ce qui se » passeroit. Quand il se fut tenu là autant » de temps qu'il le jugea à propos, sa » mere, comme ils en étoient convenus,

» lui fit tenir ſes tablettes. Il prit les » dates & les autres circonſtances des » événements : il ſortit de ce lieu-là avec » un viſage pâle & défait : il aſſembla » le peuple, & il aſſura qu'il venoit des » enfers ; & pour le perſuader, il récita » ce qui s'étoit fait dans la ville. Il fit » gémir & pleurer toute l'aſſemblée, » tant ſes auditeurs furent touchés de ce » récit : ils ne douterent plus que ce ne » fût un homme divin, & ils lui don- » nerent à inſtruire leurs femmes (1).

Bayle cite pour garant de ſon récit *Hermippus* & *Diogene de Laërce*. Je ne connois point cet *Hermippus* ; mais j'ai lu *Diogene de Laërce*, & je trouve que cet Auteur raconte différemment cette prétendue deſcente aux enfers : *Jerôme*, dit-il, raconte qu'il (PYTHAGORE) deſcendit aux enfers ; qu'il y vit l'ame d'*Heſiode* attachée à une colonne d'airain, grinçant les dents ; qu'il y apperçut encore celle d'*Homere* pendue à un arbre, & environnée de ſerpents, en punition des choſes qu'il avoit attribuées aux Dieux ; qu'il y fut auſſi té-

(1) *Diction. hiſt. & crit.* de *Bayle*, art. *Pythagoras*, note F.

moin des supplices infligés à ceux qui ne s'acquittent pas envers leurs femmes des devoirs de maris, & que par tous ces récits PYTHAGORE se rendit fort respectable parmi les Crotoniates (1).

Ce récit est sans doute plus incroyable que celui de *Bayle*, qui, malgré sa vraisemblance, n'en est pas moins une fable. Elle est fondée, selon M. *Dacier*, sur ce que notre Philosophe, à l'exemple de *Zoroastre*, d'*Epimenide* & de *Minos*, qui s'étoient retirés dans des antres pour se séparer du tumulte du monde, & pour y méditer tranquillement, s'étoit enfermé dans un lieu souterrain pour se livrer avec moins de distraction à l'étude de la Philosophie : quand il sortit de cette retraite, il étoit si défait & si maigre, qu'on dit qu'il revenoit des enfers, c'est-à-dire, du tombeau. Dans la suite des temps cette expression fut prise à la lettre, & l'on débita qu'il étoit véritablement descendu dans les enfers.

Rien n'est plus raisonnable que cette conduite. Cependant pour justifier notre Philosophe du soupçon d'avoir donné lieu à ce conte que rapporte *Bayle*,

(1) *Diogene de Laërce, Vie de Pythag.*

dans la vue de s'acquérir de l'autorité, il falloit parler du temps & de l'occasion de sa retraite ; car s'il a suspendu ses instructions aux Crotoniates pour s'enfermer dans un lieu souterrain, cela prouve qu'il avoit quelque vue en se dérobant ainsi de la présence de ses auditeurs : & quelle autre vue auroit-il pu avoir que celle de s'acquérir de la considération par une disparition merveilleuse, afin de donner plus de poids à ses discours ?

Quoi qu'il en soit de cette conjecture, après que PYTHAGORE eut ainsi réformé les mœurs des citoyens, il pensa à poser les fondements solides de la sagesse dont il faisoit profession, & à établir sa secte, afin que les semences de vertu qu'il avoit déja jettées dans les cœurs, étant entretenues & cultivées par ceux qui lui succéderoient, passassent d'âge en âge, & portassent les mêmes fruits après sa mort.

Il ouvrit donc une école de Philosophie dans le temple même de Junon. La haute opinion qu'on avoit de son mérite lui attira un très grand nombre de disciples : il en vint de la Grece & de l'Italie ; mais tous ne furent point admis. De crainte de verser dans des vaisseaux

corrompus les trésors de la science & de la vertu, il ne voulut point les recevoir sans les éprouver. Il disoit que *toute sorte de bois n'est pas propre à faire un Mercure*, c'est-à-dire, que tous les esprits ne sont pas propres aux sciences.

Il considéroit d'abord leur physionomie, d'où il tiroit des indices de leurs inclinations : il observoit leurs discours, leurs ris, leurs démarches ; s'informoit exactement de leur conduite, & examinoit avec grand soin ce à quoi ils étoient le plus sensibles : quand il leur trouvoit les dispositions nécessaires, avant que de les recevoir il éprouvoit leur constance par de longs délais : enfin satisfait de leur persévérance, il les admettoit à son noviciat qui étoit très rude.

Il les assujettissoit d'abord à un silence de cinq ans, pendant lesquels ils ne devoient qu'écouter, sans oser jamais faire la moindre question, ni proposer le moindre doute. Ces cinq années de silence se réduisoient souvent à deux, suivant la bonté du caractere & des qualités du postulant.

Lorsque PYTHAGORE les croyoit assez instruits dans l'art si difficile d'écouter & de se taire, ils étoient admis, & il leur

falloit avoir le cœur bien corrompu pour abandonner la ſociété des diſciples de PYTHAGORE quand on l'avoit embraſſée. Rien n'étoit plus édifiant que leur genre de vie.

Comme notre Philoſophe eſtimoit extrêmement la muſique, qu'il la regardoit comme quelque choſe de divin, & qu'il la croyoit très propre à calmer les paſſions de l'ame, à les adoucir & à les dompter, il vouloit que ſes diſciples commençaſſent par-là leur journée, & qu'ils la finiſſent de même. Après quelques moments donnés à la muſique, il les menoit à la promenade dans les lieux les plus agréables, & les conduiſoit de là au temple où il tenoit ſon école : ils y faiſoient quelques prieres, & ſe livroient à la méditation, où à l'étude de quelque point de la doctrine de leur maître.

A la ſortie du temple ils faiſoient quelques exercices pour diſpoſer leur eſtomac au repas qu'ils alloient prendre : ils dînoient enſuite avec un peu de pain & de miel, ſans vin : après le dîner ils vaquoient aux affaires publiques ou domeſtiques, ſelon leurs emplois : leurs affaires finies, ils ſe promenoient comme le matin, paſſoient de là au bain, &

ſoupoient avant le coucher du ſoleil. On leur ſervoit du pain, des herbes, quelque portion des victimes du ſacrifice, rarement du poiſſon, & on leur donnoit un peu de vin. A la fin du repas on faiſoit les libations qui étoient ſuivies de quelque bonne lecture que le préſident de l'aſſemblée faiſoit faire au plus jeune des diſciples : la lecture finie, on faiſoit encore une libation, après quoi le préſident de l'aſſemblée congédioit tout le monde, en donnant pour ſujet de la méditation du lendemain quelque ſymbole de leur maître à méditer.

Voilà comment vivoient les diſciples de PYTHAGORE, ſelon l'Auteur de ſa vie. Mais ſi telle étoit la diſcipline qu'ils obſervoient dans ſon école, dans quel temps étudioient-ils les ſciences qui compoſoient la doctrine de notre Philoſophe ? Car les ſymboles ne comprenoient que la morale : c'étoient des ſentences, des eſpeces d'énigmes qui, ſous l'enveloppe de termes ſimples & naturels, préſentoient quelque moralité : or on ſait que le but de notre Philoſophe étant de dégager l'eſprit des liens du corps, il employoit envers ſes diſciples tous les moyens qui pouvoient les conduire à ce

but. Ces moyens étoient les ſciences mathématiques, qu'il jugeoit très propres à purifier l'ame; la dialectique, qu'il regardoit comme l'inſpection divine de l'objet de ces ſciences, c'eſt-à-dire, de la vérité; la logique, qu'il faiſoit conſiſter dans l'art de diſtinguer les bons raiſonnements des mauvais, art dont il eſt l'inventeur, car on croyoit avant lui que tout le monde raiſonnoit de même, & que le raiſonnement étoit auſſi naturel à l'homme que la parole; enfin PYTHAGORE enſeignoit encore la phyſique, ou la connoiſſance de la nature. Il faut donc que les occupations de ſes diſciples pendant la journée ne fuſſent pas telles que M. *Dacier* nous les décrit: il y avoit ſans doute des heures marquées pour l'étude de la philoſophie de leur maître: & quand ce maître travailloit-il lui-même & faiſoit-il ces belles découvertes qui l'ont immortaliſé? C'eſt ce dont ni M. *Dacier*, ni aucun Hiſtorien de la philoſophie ne nous ont inſtruits, & dont je dois cependant rendre compte au lecteur.

Nous ignorons l'ordre qu'il ſuivit dans ſes découvertes, & il n'eſt guere poſſible de le deviner, parceque les découvertes

font le fruit de ces heureuſes idées qui dépendent ou des circonſtances, ou du haſard, ou encore des bons moments de l'eſprit : mais nous ſavons que dans ſes inſtructions il commençoit par les mathématiques, parcequ'elles tiennent, ſelon lui, le milieu entre les choſes corporelles & les incorporelles, & qu'elles ſont par conſéquent propres à détacher l'eſprit des choſes ſenſibles, & à l'élever à la connoiſſance des êtres intelligibles, pour me ſervir de ſon expreſſion. Tels furent donc les progrès qu'il fit dans cette ſcience des nombres.

PYTHAGORE apprit l'arithmétique des marchands Phéniciens. Il trouvoit cette ſcience ſi merveilleuſe, qu'il diſoit que celui qui l'a inventée étoit le plus ſage des hommes. Il ſe ſervit des nombres afin d'expliquer la création & les principes des êtres. Pour faire entendre l'unité, l'égalité, l'identité, & la ſtabilité du premier principe qui eſt cauſe de la création, de l'union, de la ſympathie, & de la conſervation de l'univers, il appella ce premier principe *un*, ou l'*unité*. Et pour expliquer la diverſité, l'inégalité, la diviſibilité, & les changements continuels de la matiere, il

nomma cette matiere *deux* ; car telle eſt, diſoit-il, la nature du nombre *deux* dans les choſes particulieres, qu'il ſépare & qu'il diviſe. Il fit auſſi uſage des nombres pour exprimer les êtres métaphyſiques. Ainſi, ſelon lui, l'ame eſt un nombre ſe mouvant lui-même, & tout reſſemble aux nombres : mais Dieu eſt le nombre des nombres, &c.

Toute cette doctrine étendue & développée étoit expoſée dans un ouvrage intitulé *le Livre ſacré*, qui eſt perdu. Ce n'eſt point heureuſement une grande perte, à en juger par l'uſage qu'en ont fait ſes diſciples, en voulant attribuer aux nombres de certaines qualités myſtérieuſes, indignes de l'attention des ſages. Il faut croire que le but de PYTHAGORE dans ſa doctrine étoit d'expliquer les premiers principes par les nombres, parcequ'il ne trouvoit point qu'on pût ſe rendre intelligible par le diſcours.

Quoi qu'il en ſoit, notre Philoſophe inventa une choſe plus utile dans l'art de compter ; ce fut une table contenant la multiplication des nombres depuis 1 juſqu'à 10, qu'on nomme *abaque*. Quelques Auteurs lui attribuent auſſi l'invention des notes numérales, que nous appellons

chiffres; & pour appuyer ce ſentiment, M. *Huet*, ancien Evêque d'Avranches, a prétendu que ces chiffres ne ſont que des lettres grecques qui peu à peu ont été altérées & défigurées par les copiſtes ignorants, ou par une longue habitude d'écrire qui corrompt ordinairement la main (1). Il eſt certain que dans leur origine, les chiffres reſſembloient un peu aux caracteres grecs; mais cela ne prouve pas qu'ils en fuſſent réellement: on croit aujourd'hui avec raiſon que c'étoient des lignes qui formoient ces chiffres, parceque le nombre de ces lignes exprimoit leur valeur, & on a fait voir avec aſſez de probabilité comment ces lignes avoient formé les chiffres dont nous nous ſervons (2).

Les découvertes de notre Philoſophe en géométrie ſont plus conſidérables que celles qu'il a faites en arithmétique. La premiere eſt que l'*angle extérieur d'un triangle eſt égal aux deux angles intérieurs oppoſés, & que les trois angles ſont égaux à deux angles droits*; & la ſeconde, c'eſt

(1) *Démonſtration évangel.* Prop. IV. C. 13.
(2) Voyez l'*Hiſtoire des progrès de l'eſprit humain dans les ſciences exactes*, page 17.

par de nouvelles expériences. A cette fin il attacha à des chevilles plantées dans la muraille de sa chambre, des cordes de même longueur, & les chargea de différents poids, & par la proportion des poids il détermina le rapport des sons.

Pour résoudre ce problême avec plus de facilité, il imagina un instrument avec lequel il détermina la proportion des sons, & qu'il appella *monocorde*, parcequ'il étoit formé d'une seule corde divisée en plusieurs parties, sur lesquelles il appliquoit un chevalet qui soutenoit la corde, & qui la partageoit en telle raison qu'il desiroit (1).

Ce Philosophe avoit sur la musique un sentiment particulier : c'est qu'on ne doit pas en juger par l'ouie, mais par l'entendement, c'est-à-dire, par les regles de cet art : la raison de ce sentiment est que l'oreille peut tromper, au lieu que les regles sont sures & invariables.

PYTHAGORE faisoit grand cas de la science des sons; & quoique cette science

(1) Voyez l'*Histoire des progrès de l'esprit humain dans les Sciences exactes*, page 332.

soit une partie de la physique comme de la géométrie, il estimoit cependant fort peu la physique. Il disoit que les choses qui existent véritablement sont les incorporelles & éternelles, & que toutes les choses corporelles ou matérielles étant nées & étant sujettes à corruption, elles n'ont point d'état fixe, & ne doivent pas être par conséquent l'objet de l'occupation des sages. Malgré cette raison, qui n'est pas merveilleuse, il expliquoit à ses disciples la cause des effets naturels suivant ses propres idées.

Il concevoit la matiere comme une seule masse, qui, par la différente configuration des parties qui la composent, a produit les éléments. Il enseignoit que tous les animaux naissent des semences; que le chaud est le principe de la vie; que ce qui forme l'homme est une substance qui descend du cerveau; c'est-à-dire, pour me servir de son expression, une goutte du cerveau impregnée d'une vapeur chaude; que de cette goutte sont formés les os, les nerfs & les chairs, & que de la vapeur chaude se forment l'ame & le sentiment. Par vapeur chaude il entendoit les esprits, & c'est dans ce sens qu'il disoit que le sentiment en

général & la vue en particulier sont une vapeur chaude, & il expliquoit la vision en admettant qu'il sort des objets certaines especes visibles, lesquelles sont fort grandes quand elles sont proches de ces objets, mais qui diminuent à mesure qu'elles s'en éloignent, au point qu'elles peuvent entrer par le trou de la prunelle pour y exciter le sentiment de la présence des objets.

Il disoit que le fœtus est formé en quarante jours, & que selon les loix de l'harmonie, c'est à-dire, du mélange des qualités, il naît le septieme, le neuvieme ou le dixieme mois, & qu'alors il a en lui les principes & les raisons de tout ce qui doit lui arriver pendant sa vie. Il considéroit le corps de l'homme comme un instrument capable d'obéir & de se conformer à tous les différents genres de vie. Et comme cet instrument, pour être en bon état, doit avoir la santé, la vivacité du sentiment, la force & la beauté, ou juste proportion des parties; il faut aussi accorder & accommoder l'ame aux vertus qui répondent analogiquement aux qualités ou vertus du corps.

On doit donc lui donner la tempé-

rance qui répond à la ſanté, la prudence qui répond à la vivacité du ſentiment, le courage qui répond à la force, & enfin la juſtice qui répond à la beauté ou juſte proportion des parties.

De la phyſique notre Philoſophe paſſoit à la métaphyſique, & lioit avec raiſon ces deux ſciences. Il s'attacha auſſi à la Médecine. Il admit d'adord les quatre éléments comme les premieres qualités du froid, du chaud, du ſec & de l'humide, & il reconnut que ce ne ſont pas les premieres qualités qui font les maladies, mais les ſecondes, telles que l'acerbe, le doux, le ſalé, l'amer, & toutes les autres ſaveurs. On regarde cette obſervation comme le fondement de la médecine.

Il appelloit l'ivreſſe *la ruine de la ſanté, le poiſon de l'eſprit, & l'apprentiſſage de la manie.* Il condamnoit tous les excès dans la nourriture & le travail, & croyoit que l'acte vénérien eſt nuiſible à la ſanté, tellement que quelqu'un lui ayant demandé en quel temps il pourroit approcher d'une femme, il répondit : *Quand tu ſeras las de te bien porter.*

Malgré ce conſeil, il regardoit le mariage non ſeulement comme une

société nécessaire à la politique, mais encore comme un acte de religion ; car il disoit qu'on étoit obligé de laisser après soi des successeurs pour honorer les Dieux, afin que leur culte fût continué d'âge en âge. Il se maria lui-même à Crotone, & épousa la fille d'un des principaux de cette ville, nommée *Théane*, dont il eut deux fils & une fille. Mais si les plaisirs de l'amour sont nuisibles à la santé, pourquoi notre Philosophe voulut-il les connoître ? Il étoit donc *las de se bien porter ?* Il y a ici une petite contradiction qu'il faut attribuer à une erreur de fait plutôt qu'à un défaut de sagesse : c'est qu'il est faux que le commerce d'une femme rende malade. PYTHAGORE croyoit le contraire : il se trompoit, & peut-être l'a t-il reconnu lui-même, sans qu'on lui ait tenu compte de cette correction.

Au reste, l'application que notre Philosophe donnoit à toutes les sciences ne l'empêchoit pas de cultiver la politique qui faisoit presque toujours l'occupation des premiers sages : il l'appuya sur ses véritables fondements qui sont l'égalité & la justice. Il prêcha cette maxime dans toutes les villes d'Italie & de Sicile,

en délivra plusieurs du joug de la servitude, appaisa les séditions dans plusieurs autres, rétablit l'union & le calme dans une infinité de familles divisées, & enfin adoucit les mœurs féroces de plusieurs peuples & de plusieurs tyrans.

Un seul résista à ses remontrances : ce fut *Phalaris* de Crete, tyran de Sicile. PYTHAGORE lui parloit avec beaucoup de force & de raison sur les horreurs de la tyrannie ; & au lieu de rentrer en lui-même, *Phalaris* s'indigna de ses censures, & le menaça de le faire mourir : mais la menace de la mort n'intimida point notre Philosophe : il continua de parler au tyran avec la même liberté. Ses discours réveillerent le courage des Crétois, qui firent mourir le tyran le jour même qu'il avoit marqué pour la mort de ce Philosophe.

C'étoit autant par sa sagesse, sa douceurs & son équité que par son éloquence & sa fermeté à faire valoir les avantages de la vertu & les droits de la raison, que PYTHAGORE opéroit ces belles conversions. Quelques personnes, ou mal instruites, ou mal intentionnées pour sa gloire, prétendent qu'il y mêloit du sortilege, & cette prétention est établie sur ce fondement.

Dans son séjour en Egypte, notre Philosophe avoit appris des peuples de ce pays un nombre infini de présages & d'augures : il en parloit souvent, & enseignoit même comme on en pratiquoit quelques-uns. Plusieurs personnes crurent qu'il y entendoit finesse, & le donnerent pour un sorcier. Il est vrai qu'il croyoit à la divination : il la définissoit *un rayon de lumiere que Dieu fait reluire dans l'ame à l'occasion de certains objets.* C'étoit sur-tout dans les songes qu'il pensoit que ce rayon de lumiere se manifestoit. Cette opinion le fit passer pour un magicien, & les détracteurs de son mérite n'ont pas manqué d'assurer qu'il l'étoit réellement, & qu'il faisoit des prodiges & des merveilles.

Ils ont écrit qu'il parut avec une cuisse d'or aux jeux olympiques ; qu'il se fit saluer par le fleuve Nessus ; qu'il arrêta le vol d'un aigle, apprivoisa une ourse, fit mourir un serpent, & chassa un bœuf qui gâtoit un champ de feves, par la seule vertu de certaines paroles, &c. toutes sottises que les personnes sensées mettent au rang des fables. Rien ne prouve mieux la fausseté de toutes ces allégations que l'idée que PYTHAGORE

avoit de la Divinité & de sa providence.

Il reconnoissoit un seul Dieu auteur de toutes choses. Cet Etre tout-puissant a d'abord créé des Dieux immortels, entiérement semblables à lui, pour donner une image de lui-même; & au-dessous d'eux il a établi des Anges qui en sont une image. Il plaçoit ces derniers en différentes spheres, & vouloit qu'on les honorât ainsi que les Dieux, en proportionnant leur culte à leur dignité, & en rapportant ce culte au Dieu seul qui les avoit créés.

Au-dessous des Anges il plaçoit les ames des hommes, qu'il appelloit les dernieres des substances raisonnables. Or ces substances sont telles, selon lui, que quand elles ont dépouillé dans ce monde toutes les affections charnelles, & qu'elles ont orné & relevé leur nature par leur union avec Dieu, elles deviennent dignes des respects & des hommages des autres hommes.

Ayant reconnu que Dieu est l'essence même de la bonté, il conclut que cette même bonté est la seule cause de la création des êtres, & qu'il a par une conséquence nécessaire créé chaque chose dans l'état qui est le meilleur pour

chacune : ainsi tout est bien : principe que le célebre *Leibnitz* a si bien développé sous le nom d'*Optimisme* (1).

A l'égard de la création, il la concevoit de la maniere la plus sublime : il disoit que c'est la pensée seule de Dieu & sa volonté qui a tout créé ; c'est-à-dire que *créer* pour Dieu c'est *penser* & *vouloir*, & que tout a existé par la seule détermination de sa volonté & de sa pensée.

Ç'a été sans doute pour ternir l'éclat de cette belle doctrine, qu'on a attribué à son Auteur celle de la transmigration des ames dans d'autres corps. On a même écrit que ce Philosophe se vantoit à cet égard d'un privilege tout particulier : c'étoit de se souvenir dans quels corps il avoit passé avant que d'être PYTHAGORE, en remontant jusqu'au siege de Troie. Depuis le plus ancien Historien que nous connoissions, *Hérodote*, qui en a parlé le premier, on a assuré cela dans toutes les histoires générales & particulieres de la Philosophie. D'après *Héraclide* de Pont, qui avoit fréquenté

---

(1) Voyez l'Histoire de *Leibnitz* dans le Tome IV de l'*Histoire des Philosophes modernes*.

l'école de notre Philosophe, *Diogene de Laërce* a écrit qu'il doit avoir été premiérement *Ætheclide*, fils putatif de Mercure, ensuite *Euphorbe*; que du corps d'*Euphorbe* son ame passa dans le corps d'*Hermatime*, de celui-ci dans le corps d'un pêcheur, & enfin dans celui de PYTHAGORE. *Aulugelle*, dans ses *Nuits Attiques*, L. VI, C. 11, rapporte un peu différemment cette transmigration. Il dit qu'à la troisieme génération notre Philosophe fut une très belle courtisanne, nommée *Alie*: mais il est d'accord sur le fond. Et c'est un sentiment généralement reçu, que notre Philosophe a enseigné publiquement la doctrine de la Métempsycose, & que cette doctrine qu'il avoit empruntée des Egyptiens ou des Brachmanes, étoit le dogme principal de sa Philosophie.

Cependant on n'a trouvé aucune preuve de cela, ni dans ses symboles, ni dans ses préceptes que son disciple *Lysis* a recueillis, & qu'il a laissés comme un précis de sa doctrine sur les ames des hommes. Il paroît au contraire par ces préceptes que les ames ne se dégradent ou ne s'ennoblissent que par le vice ou la vertu. C'est ainsi que l'a expliqué le

Philosophe *Hiéroclés*, célebre Pythagoricien. Ce qu'il dit à ce sujet mérite la plus grande attention : » Celui qui s'attend qu'après sa mort il se revêtira du » corps d'une bête, qu'il deviendra animal sans raison à cause de ses vices, » ou plante à cause de sa pesanteur & » de sa stupidité ; celui-là prenant un » chemin tout contraire à ceux qui » transforment l'essence de l'homme en » quelqu'un des êtres supérieurs, & la » précipitant dans quelqu'une des substances inférieures, se trompe infiniment, & ignore absolument la forme » essentielle de notre ame qui ne peut » jamais changer ; car étant & demeurant toujours l'homme, elle est dite » devenir Dieu ou bête par la vertu ou » par le vice, quoiqu'elle ne puisse » être ni l'un ni l'autre par sa nature, » mais seulement par sa ressemblance » avec l'un ou l'autre.

Cela est vrai. PYTHAGORE n'a donc pu enseigner la Métempsycose que dans un sens moral & allégorique. C'est la conséquence que tire M. *Dacier* de ce récit d'*Hiéroclès*, & il la soutient par des preuves qui me paroissent victorieuses : le lecteur en jugera sur cet

échantillon. Le sujet est trop intéressant pour ne pas l'éclaircir autant qu'il est possible.

Après avoir fortifié le rapport d'*Hiéroclès* par ce qu'on lit dans *Timée* de Locres, que les Philosophes sont obligés de guérir les ames par le mensonge quand elles se refusent aux vérités simples, & que c'est pour cela qu'ils enseignent alors que l'ame d'un débauché passe dans le corps d'un pourceau, celle d'un meurtrier dans celui d'une bête féroce, &c. après cela, dis-je, M. *Dacier* ajoute : » Mais ce qui est encore plus » fort & plus concluant, c'est que *Lysis*, » l'ami particulier de PYTHAGORE, & » celui qui avoit reçu de sa bouche les » dogmes qu'il enseigne dans ses vers » dorés, dit formellement que quand » l'ame, après s'être purifiée de ses » crimes, a quitté le corps, & qu'elle » est retournée dans le ciel, elle n'est » plus sujette à la mort, & jouit d'une » félicité éternelle : nulle mention de » ce passage de l'ame dans plusieurs » corps : c'est pourtant là que cette » doctrine devoit être débitée.

» Si dans la suite des temps cette fic- » tion a été enseignée par des Philo-

» sophes ignorants & grossiers comme
» une vérité réelle, si on trouve qu'elle
» a passé dans la Judée, où l'on voit
» les Juifs & *Hérode* instruits de cette
» superstition, & si encore aujourd'hui
» dans les Indes elle est prise à la lettre
» par des peuples fort ignorants, cela
» ne change pas la nature du dogme.
» Tous les dogmes doivent être expli-
» qués par le sens qu'ils ont eu à leur
» naissance, & nullement par celui que
» les siecles suivants leur ont donné (1).

Voilà donc PYTHAGORE pleinement lavé du reproche d'avoir cru & enseigné littéralement la transmigration des ames, & je suis étonné que les Historiens de la Philosophie lui aient attribué cette doctrine aussi gratuitement qu'ils l'ont fait. Quand il s'agit de tacher la mémoire d'un grand homme par quelque opinion ridicule, il ne faut point s'en rapporter à ce que des personnes peu instruites ou mal intentionnées en ont dit, mais examiner si cette opinion se trouve dans ses écrits, & le juger d'après lui-même & non sur le rapport d'autrui.

---

(1) *Vie de Pythagore*, Tome I, page LXXXVII.

C'eſt ainſi qu'on s'eſt comporté ſur une défenſe de notre Philoſophe, quoique cette défenſe ſinguliere méritât moins d'attention que la doctrine de la Métempſycoſe. Il s'agit de ſavoir pourquoi il recommandoit à ſes diſciples de s'abſtenir des feves. Les uns ont dit qu'il défendoit abſolument ce légume, & les autres ont prétendu que bien loin de le défendre, il en mangeoit ſouvent lui-même : ceux-ci veulent que cette défenſe ſoit un précepte moral, & que PYTHAGORE ait recommandé par-là deux choſes à ſes diſciples : la premiere, de ne pas ſe mêler du gouvernement; ce qu'exprimoit l'abſtinence des feves, parcequ'aux élections & aux jugements on donnoit les ſuffrages avec des feves noires ou blanches : & la ſeconde, de conſerver la pureté de l'ame, la feve étant le ſymbole de l'impureté.

La raiſon de ce ſymbole eſt que les feves reſſemblent aux parties qu'on ne nomme pas, & qu'elles excitent à la luxure. Cette ſeconde raiſon vaut ſans doute mieux que la premiere. On veut encore que les feves reſſemblent auſſi aux portes de l'enfer. *Feſtus* a même écrit qu'il y a une marque lugubre ſur les

fleurs de ce légume, & on assuroit qu'elles contiennent les ames des morts. Sur tout cela un savant, nommé *Windet*, a fait un commentaire trop curieux pour le passer sous silence.

Il convient d'abord que les feves furent interdites par un principe de chasteté; mais il veut que, selon PYTHAGORE, descendre dans les enfers, signifie être engendré, qui est le changement que souffre une ame qui sort des régions supérieures pour s'unir sur la terre à un corps organisé. Il fait voir ensuite que les feves, n'ayant point de nœuds dans leur tige, ressemblent aux portes de l'enfer par où les ames ont toujours l'entrée libre quand il s'agit de génération. Enfin il ajoute que notre Philosophe considérant cette vie comme une espece de mort ou d'exil, faisoit en sorte qu'on n'engendrât pas & qu'on s'efforçât de retourner aux lieux célestes (1).

Ce commentaire, tout extraordinaire qu'il est, est moins étonnant que l'assertion de quelques Historiens, que PYTHAGORE ayant été poursuivi par des

---

(1) *Dict. de Bayle*, art. *Pythagor.* Note 1.

Crotoniates, aima mieux se laisser tuer par ceux qui le poursuivoient, que de se sauver à travers un champ de feves, tant il respectoit ou abhorroit cette plante (1) : on ne sait lequel des deux, & cette incertitude convient bien à cette fable.

Ce qu'il y a de plus raisonnable dans cette défense de s'abstenir des feves, c'est qu'elle renfermoit un ordre caché de ne pas se mêler des affaires publiques, & de renoncer à toute impureté. Ainsi en réduisant cette défense en symbole par cette expression, *abstenez-vous des feves*, cela veut dire : abstenez-vous de tout ce qui peut nuire à votre santé, à votre repos, à votre réputation.

Ce qui confirme cette explication, c'est que la plupart des symboles de notre Philosophe avoient un double sens que ses disciples observoient avec la plus grande exactitude : en voici quelques exemples :

Ne déchirez point la couronne : cela veut dire, ne corrompez pas les joies de la table par les inquiétudes ; & il signifie aussi, ne violez pas les loix de la patrie.

(1) Bayle, *ubi suprà*.

Ne portez pas l'image de Dieu ſur votre anneau. Le premier ſens de ce ſymbole eſt qu'il ne faut pas profaner le nom de Dieu; & le ſecond, c'eſt qu'en portant l'image de Dieu ſur ſon anneau, on riſque de la profaner par des actions profanes qu'on eſt obligé de commettre néceſſairement dans la vie civile.

Ne marchez pas par le chemin public. Ce ſymbole eſt ſimple, il ſignifie : ne ſuivez pas les opinions du peuple, mais les ſentiments des ſages. Ceux-ci ſont de la même nature. *Ne portez point un anneau étroit*, pour dire, menez une vie libre, & ne vous jettez pas vous-même dans les fers. *Semez la mauve, mais ne la mangez pas*, pour dire, ayez de la douceur pour les autres & jamais pour vous. *Ne nourriſſez point des animaux qui ont les ongles crochus* : cela ſignifie, ne ſouffrez point dans votre maiſon des gens qui ne ſont pas fideles. *Ne mangez pas des poiſſons qui ont la queue noire* ; c'eſt-à-dire, ne fréquentez pas des hommes diffamés & perdus de réputation, &c.

C'étoit le goût de PYTHAGORE de débiter ſes plus beaux préceptes de morale ſous le voile de l'énigme. On prétend que ſes diſciples en avoient le mot. Le

public le cherchoit toujours & le manquoit souvent. La seule chose que notre Philosophe a dite clairement, c'est que nous devons faire tous nos efforts pour nous rendre semblables à la Divinité, & que le moyen d'y parvenir est *de faire la guerre aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, aux passions du cœur, aux séditions des villes, & à la discorde des familles.* Le plus beau présent que Dieu ait fait aux hommes, *c'est*, ajoutoit-il, *la faculté d'être utile à ses semblables, & de leur apprendre la vérité.*

Pythagore étoit très bel homme, tellement que ses disciples croyoient qu'il étoit Apollon. Il portoit une robe blanche qu'il avoit soin de tenir fort propre. Jamais on ne le surprit en gourmandise ou en ivresse, ni en débauche d'amour. Il ne vivoit que de miel & de légumes cruds ou bouillis qu'il mangeoit avec du pain. Il s'abstenoit de vivre aux dépens d'autrui, & savoit si bien réprimer sa colere, qu'elle n'eut jamais d'empire sur sa raison.

L'austérité de sa vie, sa sagesse & son grand savoir lui concilierent tellement l'estime & la vénération de tout le monde, que rien n'égaloit le respect qu'on

avoit pour lui. On le regardoit comme la plus parfaite image de Dieu parmi les hommes, & il conſervoit dans l'eſprit de ſes diſciples toute la majeſté de cette image divine. On appelloit ſa maiſon le temple de Cerès, & ſa cour le temple des Muſes. Et quand il alloit dans les villes on diſoit qu'il y alloit non pour enſeigner les hommes, mais pour les guérir.

Il établiſſoit que nos amis ſont l'image de ceux qui ont quitté le monde après avoir relevé la nature humaine par leur union avec Dieu, & après nous avoir inſtruits par leurs préceptes & *par leurs* exemples : d'où il tiroit cette conſéquence : comme parmi les morts nous n'honorons que les hommes vertueux, nous qui ſommes leurs diſciples dans cette vie, nous ne devons nous attacher qu'à ceux qui leur reſſemblent, & qui peuvent nous aider à parvenir à la même félicité ; car le but de l'amitié ne doit être que la communication des vertus & notre union avec les bienheureux. Voilà pourquoi un Pythagoricien préféroit l'amitié d'un Pythagoricien à celle de tous les autres hommes.

L'Auteur de la vie de PYTHAGORE,

pour preuve de cet attachement, raconte une histoire très piquante. Il dit qu'un Pythagoricien qui voyageoit, étant tombé malade en route, & ayant mangé tout ce qu'il avoit, fut réduit à la discrétion & à la charité de son hôte qui, heureusement plein d'humanité, fournit à sa dépense, & en eut tout le soin possible. Le malade empira, & prêt à mourir, il demanda de l'encre & du papier, sur lequel il écrivit en peu de mots son accident, mit au bas un symbole de PYTHAGORE pour faire voir qu'il étoit son disciple, & recommanda à son hôte d'afficher ce papier dans un lieu public dès qu'il seroit enterré.

Quoique l'hôte n'entendît rien à ce placard, il l'afficha néanmoins, après les obseques, à la porte du temple. Quelques mois s'écoulerent sans qu'il entendît parler du placard; mais au bout de ce temps un Pythagoricien l'ayant vu en passant, & ayant reconnu par le symbole qu'il étoit d'un confrere, alla aussi-tôt chez l'hôte, lui paya tous ses frais, & le récompensa encore de son humanité.

L'Evangile nous propose des exemples de charité encore plus parfaits, comme

M. *Dacier* le remarque fort à propos ; mais on trouveroit peut-être difficilement aujourd'hui un Chrétien qui fît pour un autre Chrétien ce qu'un Pythagoricien faisoit pour un confrere qu'il n'avoit jamais vu ni connu.

Aussi PYTHAGORE n'estimoit que ceux de sa secte, qu'on nommoit la *Secte Italique*, & regardoit tous les autres hommes comme de vils esclaves dont il ne faisoit point de cas. Il ne tint point à lui que, conformément à ses principes, tous les hommes fussent savants & vertueux ; mais quoiqu'il se fût concilié par là la vénération de tout le monde, comme je l'ai déja dit, il éprouva cependant ce que peut l'injustice, la corruption & l'inconstance des hommes pervers sur le mérite & la vertu qui les humilient. Il fut persécuté vers la fin de ses jours : on dit même qu'il mourut d'une mort tragique : sur quoi les sentiments sont partagés. Les uns assurent qu'il fut tué à Metapont dans une émeute ; & d'autres soutiennent qu'il mourut de faim dans le temple des Muses où il s'étoit réfugié : mais l'opinion la plus commune & la plus vraisemblable est qu'il mourut à Metapont sans violence,

âgé de quatre vingt-dix ans, dans une maison où il s'étoit retiré, après avoir demeuré vingt ans à Crotone. On convertit sa maison en un temple, & on l'honora comme un Dieu.

Après sa mort, sa doctrine se répandit dans toute la Grece & dans l'Asie. Les Romains l'adopterent, & ils la trouverent si belle, qu'ayant reçu un oracle qui leur ordonnoit d'ériger des statues au plus sage & au plus vaillant des Grecs, ils firent élever dans une place publique deux statues de bronze, l'une à *Alcibiade*, comme au plus vaillant, l'autre à PYTHAGORE, comme au plus sage.

Ce Philosophe laissa en mourant ses écrits à sa fille *Damo*, avec défense de les communiquer à personne hors de sa famille. *Damo* obéit si exactement, que quoique dans une extrême pauvreté, elle refusa une grosse somme d'argent qu'on lui offrit de ces ouvrages: elle aima mieux être pauvre que de ne point obéir aux derniers ordres de son pere.

Cependant un de ses disciples (*Lysis*) nous a conservé un précis de sa Philosophie dans une composition qui est intitulée *les Vers dorés de* PYTHAGORE, pour faire voir qu'en genre de morale c'est

ce qu'il y a de meilleur. Ces vers ont été commentés par *Hiéroclès*, Philosophe d'Alexandrie, & publiés avec le commentaire par M. *Dacier* à la suite de la *Vie de Pythagore*. A l'égard de ses découvertes, elles nous ont été transmises par ses disciples qui en tenoient compte avec tant de religion, qu'on doit regarder tout ce qu'ils ont écrit de la doctrine de leur maître comme son propre ouvrage.

PYTHAGORE eut la gloire de former des disciples qui devinrent d'habiles Législateurs & de grands Philosophes, lesquels eurent pour lui une si grande vénération, qu'ils auroient cru faire un crime que de mettre en doute la vérité de ses opinions; de sorte que quand on leur en demandoit les raisons, ils se contentoient de répondre: *Le Maître l'a dit; Magister dixit.*

Les Législateurs les plus célebres sont *Charondas* qui gouverna la ville de Thurium, & *Zaleucus* qui donna des loix à celle de Locres. Le premier chassa du Conseil & priva de toute fonction publique ceux qui avoient donné des marâtres à leurs enfans, & établit pour l'instruction de la jeunesse des Maîtres

payés des deniers publics : ce qu'on n'avoit point encore vu.

Le second, après avoir exhorté les citoyens à la piété & les Magistrats à la justice, s'attacha sur tout à réformer le luxe. Il défendit aux femmes de porter ni or ni broderie, à moins qu'elles ne fissent profession de courtisannes, & aux hommes ne porter ni anneaux d'or, ni habits magnifiques, sous peine de passer pour débauchés.

A l'égard des Philosophes qui sont sortis de l'école de PYTHAGORE, les plus distingués sont *Empedocle*, *Archytas* & *Philolaé*.

Le premier admettoit quatre éléments, l'eau, le feu, la terre & l'air ; accompagnés d'un accord qui les unit, & d'une antipathie qui les sépare. Ces éléments, quoique sujets à des changements continuels, ne périssent jamais : ainsi l'ordre de l'univers est éternel. Tantôt une correspondance unit ses parties, & tantôt une contrariété les fait agir séparément. Selon lui, le soleil est un globe de feu, & le ciel est un crystal.

Ce Philosophe étoit sur-tout recommandable par son mépris pour les gran-

deurs & son amour de la sagesse. Il préféra une condition médiocre à la royauté qu'on lui offrit. Et voilà ce qu'on appelle être Philosophe.

Archytas, à l'exemple de PYTHAGORE son maître, cultiva les mathématiques, & son génie secondant ses travaux & son zele, il enrichit la méchanique de plusieurs belles découvertes. Premiérement il employa avec succès le mouvement pour décrire des figures de géométrie : ce qui lui procura une solution facile de plusieurs problêmes de cette science. En second lieu il inventa la poulie & la vis ; & enfin *on lui attribue* la construction d'une fort jolie machine : c'est une colombe artificielle qui imitoit le vol des colombes ordinaires.

Ce Pythagoricien avoit une grande idée de la beauté de l'univers ; car il disoit que si quelqu'un pouvoit se transporter au ciel & contempler l'ordre des corps célestes & le monde entier, il seroit ravi en admiration. C'étoit un homme de bien qui joignoit à un grand savoir beaucoup de modestie. Il regardoit la volupté & l'amour des plaisirs comme la peste de la société, & ne cessoit de déclamer contre eux. On le tira

tira souvent de l'obscurité de son cabinet pour lui donner les emplois les plus importants & les plus honorables. On lui confia sept fois la régence, malgré la loi qui défendoit qu'on l'exerçât plus d'un an, & il commanda sept fois aussi l'armée des Tarentins sans être vaincu : il estimoit infiniment *Platon* qu'il garantit de la tyrannie de *Denis*, comme on peut le voir dans l'histoire de *Platon*, Tome II de cette histoire (1).

On doit à *Philolaé* l'idée du mouvement de la terre autour de l'écliptique : idée heureuse qui forme la base du systême de *Copernic*, dont tout le monde connoît la solidité. Il croyoit que le soleil n'a ni lumiere ni chaleur, que c'est un miroir qui réfléchit l'une & l'autre qui lui viennent des planetes : mais ce sentiment n'a été accueilli par personne. Ce Philosophe étoit né à Crotone, & y mourut soupçonné d'avoir aspiré à la tyrannie. *Diogene de Laërce* qui nous apprend cela, ne dit point si ce fut d'une mort naturelle ou forcée. Il semble que c'est de cette derniere, à

(1) Voyez la Vie d'*Archytas* dans *Diogene de Laërce*, & dans le *Dictionnaire* de M. *Chaufepié*, art. *Archytas*.

en juger par cette épigramme que cet Historien a faite contre lui : » Les soup-
» çons eurent toujours de mauvaises
» suites. Ne fissiez-vous aucun mal, on
» vous tiendra pour coupable si vous
» paroissez en faire : ainsi périt autrefois
» *Philolaé* par un soupçon qu'il vouloit
» imposer un rude joug à Crotone sa
» patrie.

Au reste, *Philolaé* est le premier qui a expliqué ses symboles de PYTHAGORE. Son ouvrage étoit en trois volumes. *Dion* les acheta cent mines par les conseils de *Platon* son ami & son maître, qui lui conseilla d'en donner cette somme pour soulager l'extrême pauvreté de *Philolaé*.




ANAXAGORE.
M.lle A. Reydellet del.
Beyssent S.

ANAXAGORE *.

L'ÉCOLE de *Pythagore* subsista jusqu'à la fin du regne d'*Alexandre* le Grand. Vers ce temps-là l'Académie & le Lycée eurent un si grand succès, qu'on ne parla plus de cette école : mais pendant qu'elle florissoit & qu'elle éclairoit les hommes de la grande Grece, l'école de *Thalès* ou de Milet brilloit à Lampsaque où un disciple d'*Anaximenès* l'avoit transférée : c'est ANAXAGORE, né à Clazomené dans l'Ionie en l'an 500 avant J. C. On ne sait ni le nom ni l'état de ses parents. *Diogene de Laërce* nous apprend seulement qu'il étoit distingué par la noblesse de son extraction & par ses richesses, & qu'il se rendit recommandable par sa générosité.

Encore fort jeune, ANAXAGORE céda son patrimoine à ses proches, afin de pouvoir se livrer avec plus de liberté, sans aucune distraction, à l'étude de la

* *Diogene de Laërce*, Liv. II. *Dictionnaire de Bayle*, art. *Anaxagoras & Archelaüs*. *Jac. Brucker, Histor. crit. Philos.* Tome I. *Mém. de l'Academ. des Inscript. & Belles-Lettres*, Tome XIII & XVIII, &c. &c.

Philoſophie. Il croyoit que les ſoins d'un héritage étoient des entraves qui empêchoient de s'avancer vers le but qui eſt le plus digne de notre amour, celui de poſſéder la ſageſſe & de connoître la vérité : il refuſa par la même raiſon de ſe mêler des affaires publiques : deux actions dignes des plus grands éloges, & dont notre Philoſophe connoiſſoit bien le prix ; car il convenoit que c'eſt à cet abandon des biens & des honneurs qu'il étoit redevable de ſon ſalut : il appelloit ainſi la ſcience qu'il avoit acquiſe.

On ignore abſolument quelle éducation il reçut, & s'il y avoit dans ſa patrie des Philoſophes qui aient pu lui enſeigner les éléments des ſciences. On lit dans l'Hiſtoire qu'à l'âge de vingt ans il alla philoſopher à Athenes, & que ſa doctrine y fut accueillie par des perſonnes recommandables, & par leur naiſſance, & par leurs lumieres. On diſtingue parmi ces perſonnes *Périclès*, Roi d'Athenes, le célebre *Euripide* & l'illuſtre *Socrate*. Cette doctrine étoit ſans doute le fruit des études qu'il avoit faites à Clazomene & à Athenes ; car il n'eſt pas vraiſemblable qu'à l'âge où

il arriva à Athenes il en sût assez pour instruire les autres, & qu'il eût déja fait le systême de Philosophie qui lui a acquis une si grande réputation. Tout cela ne pouvoit être que le fruit du temps & d'une application constante.

Il faut donc supposer qu'il étoit déja avancé en âge lorsqu'il ouvrit son école à Athenes, & qu'il avoit su mettre à profit les instructions des Savants qu'il étoit allé consulter dans cette grande ville. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucun Philosophe n'a eu plus de passion pour l'étude que lui : il lui avoit sacrifié son patrimoine à Clazomene, & il négligeoit à Athenes le soin du peu de bien qu'il possédoit encore. Ses amis lui en faisoient souvent des reproches, & l'exhortoient à y donner quelques heures de son temps : mais il leur répondoit que cela étoit impossible : *Comment voulez-vous*, leur disoit-il, *que je partage mon temps entre mes affaires & mes études, moi qui préfere une goutte de sagesse à une tonne d'or ?*

En examinant le systême de *Thalès* que j'ai analysé ci-devant, ANAXAGORE trouva que dans ce systême ce Philosophe avoit négligé de faire inter-

venir un agent dans la considération des éléments dont il forme le monde, Il voulut suppléer à ce défaut. Dans cette vue il commença à définir exactement cet agent, & à connoître sa nature. Ses méditations le conduisirent à cette vérité : L'agent qui s'est servi des éléments pour former le monde, & dont il fait usage pour l'entretenir, est un *être simple & pur, un être souverain, qui connoît tout, qui meut tout, & qui est par-tout sans se mêler avec aucune chose.* Il cherchá ensuite à connoître la maniere dont cet agent, c'est-à-dire Dieu, avoit formé les êtres qui composent l'univers. Et voici le raisonnement qu'il fit pour parvenir à cette connoissance.

Aucun être ne se fait de rien & ne se réduit à rien. Si la terre, par exemple, étoit formée de choses qui ne fussent point terre, elle se feroit de rien; & si ayant été terre elle cessoit d'être terre, elle seroit anéantie : il faut donc qu'elle se fasse de ce qui est terre, & que dans ce qu'on nomme destruction ou corruption elle se résolve en parties qui soient terre. Ainsi il n'y a point de génération, point de corruption, point de naissance ni de mort proprement dites, la géné-

ration d'un arbre n'étant autre chose que l'assemblage de plusieurs arbres, & sa destruction n'étant aussi que la désunion & la dispersion de plusieurs arbres.

De ce raisonnement ANAXAGORE conclut que les éléments de cet univers ne sont que les petites parties de chaque tout; que les os sont formés de petits os, les veines de petites veines, les intestins de petits intestins; que la terre est composée de petites parties semblables; que le feu, l'eau, l'or, & tout ce qui est dans la nature, n'ont point d'autres principes que leurs petites parties, que des *parties similaires*, connues sous le nom d'*homœoméries*.

Mais c'est abuser du nom de principe, s'écrie *Lucrece* dans l'analyse qu'il fait de ce système, » que de le donner à des » choses qui sont de même nature que » celles qu'elles composent, & dont la » foiblesse les soumet aux dures loix de » la dissolution & de la destruction; de » sorte que rien ne les peut sauver de » leur anéantissement : car dans une » violente attaque qui sera faite au com- » posé, lequel de ces prétendus prin- » cipes pourra résister aux traits de la

» mort & le défendre d'une apparente
» destruction? Sera-ce le feu, l'eau,
» l'air, le sang & les os? Non sans
» doute, puisque ces choses sont mani-
» festement aussi périssables que celles
» dont nous voyons la destruction (1).

Les veines, le sang, les os & les nerfs sont donc composés de parties étrangeres, puisque c'est à la nourriture que le corps doit son accroissement & sa réparation, à moins qu'on ne dise qu'il y a dans les aliments des parcelles de nerfs, d'os, de veines, &c. ce qui n'est pas soutenable. D'ailleurs si tous les corps qui sont produits de la terre sont faits de petites parties de terre, la terre doit être formée de parties hétérogenes.

Bayle attaque cette doctrine des homœoméries avec plus d'avantage encore. ANAXAGORE, dit-il, se fonde sur une fausse supposition, savoir, que de rien il se feroit quelque chose, si les parties du pain, qui fournissent la nourriture aux os, n'avoient pas eu la nature d'os dans le pain même. Quoi! ajoute-t-il, une maison ne se fait-elle pas de matériaux qui ne sont pas une maison?

(1) *T. Lucretii Cari, de natura rerum.* L. 1.

Quatre lignes, dont aucune n'est quarrée, ne font-elles pas un quarré? Avec plusieurs aunes de drap, dont aucune n'est un habit, ne fait-on pas un habit? Y a-t-il là le moindre vestige de création? Tout dépend de l'arrangement. Or si dans les choses artificielles le seul changement de la figure & de la situation des parties suffit à former un tout qui est différent de chacune de ses parties, quant à son espece & à ses propriétés, pourquoi la nature, infiniment plus habile que l'art humain, ne formera-t-elle pas des os & des veines? Il faut seulement pour cela que des corpuscules puissent recevoir telle ou telle situation, telle ou telle configuration. De cette maniere, sans que de rien il se fasse quelque chose, ce qui n'étoit point chair deviendra chair (1).

Ce raisonnement suffit pour anéantir la doctrine des homœoméries : mais *Bayle* ne s'en tient pas là : il vient encore, armé de toutes pieces, attaquer de nouveau cette doctrine pour faire voir qu'elle est pleine de contradictions : voici un échantillon de ses arguments.

Suivant ANAXAGORE, chaque chose

(1) *Dict. de Bayle*, art. *Anaxagoras*, note C.

eſt compoſée de particules ſemblables : mais comme les aliments les plus ſimples peuvent être la matiere dont toutes les parties d'un animal ſe nourriſſent, il faut que l'herbe d'un pré contienne actuellement des os, des ongles & des cornes, beaucoup de ſang, beaucoup de chair, beaucoup de peaux & de poils, &c. elle n'étoit donc point compoſée de particules ſemblables : elle étoit plutôt un aſſemblage de toutes ſortes d'hétérogénéités.

Ce qu'on dit de l'herbe convient au lait, au vin, à l'eau, au pain, & à une infinité d'autres choſes. *Voilà donc* des premiers principes qui ſont homogenes & qui ne le ſont pas.

Outre cela, pour ſoutenir ſon ſyſtême, notre Philoſophe auroit dû ſuppoſer que les particules ſe trouvoient & en plus grand nombre & en plus petit nombre dans le pain : en plus grand nombre, puiſque le compoſé s'appelloit du pain : en plus petit nombre, puiſque peu d'heures après que le pain a été mangé, il s'appelle chyle, & ne montre dans toutes ſes parties ſenſibles que les qualités du chyle. De là ſuit une contradiction, c'eſt que les homogénéités

ſont tout enſemble & plus nombreuſes & moins nombreuſes dans un même mixte, &c. (1).

Cependant quelque fauſſe que ſoit cette doctrine, ſon Auteur mérite les plus grands éloges pour avoir ſoutenu le premier qu'un être intelligent a débrouillé le chaos de l'univers & produit le mouvement de la matiere; au lieu qu'avant lui les Philoſophes ſoutenoient que le monde devoit ſon exiſtence au haſard, ou à une fatalité aveugle. Voilà ce qui lui acquit ſur-tout l'eſtime des Athéniens, leſquels le ſurnommerent l'*Eſprit* ou l'*Entendement*. Il eût été digne de celle de tous les Sages, s'il n'eût taché ſon orthodoxie en voulant trop approfondir la nature de cette Intelligence.

Dans le deſſein d'expliquer les effets de la nature, il examina ces effets, & jugea que certaines choſes de ce monde arrivent les unes par néceſſité, d'autres par la deſtinée, celles-ci par délibération, celles-là par la fortune, & les dernieres par haſard. En détaillant ainſi ces diſtinctions, il fruſtra l'Intelligence

(1) *Diction. de Bayle*, *ubi ſuprà*, note F.

divine de la connoissance de plusieurs événements : il fit de cette Intelligence un *Dieu de machine*, c'est-à-dire qu'il ne recouroit à lui que dans le cas de nécessité, & lorsque toutes les autres raisons lui manquoient : aussi a-t-on reproché justement à ANAXAGORE de n'avoir pas toujours maintenu les droits & la dignité de son Intelligence suprême.

On lui a fait aussi une autre querelle, mais avec moins de raison. Avant lui les Philosophes attribuoient au hasard la formation de tous les êtres dont l'univers est composé : de ce sentiment impie, ils concluoient que les organes n'avoient pas été donnés à l'homme afin qu'il s'en servît, mais que l'homme ayant trouvé que ses organes étoient propres à la plupart des fonctions de la vie, il les avoit employés à cet usage. ANAXAGORE qui admettoit une Intelligence suprême, blâma tout haut cette conséquence que ces Philosophes tiroient de leur mauvais principe. Il fit de nos organes, & nommément de nos mains qu'il désigna expressément, les instruments de notre industrie, & même de notre sagesse.

Plutarque trouve cette idée d'autant plus fausse, que la proposition contraire

eſt, ſelon lui, la véritable. L'homme, dit-il, n'eſt pas le plus ſage des animaux, parcequ'il eſt né raiſonnable & ingénieux : c'eſt à la nature qui lui a donné l'induſtruie & la raiſon, qu'il doit ſes outils *raiſonnables & ingénieux*, c'eſt-à-dire, ſes mains. *Bayle* eſtime cette cenſure ridicule, & c'eſt avec juſtice : il eſt certain que *Plutarque* n'a pas du tout ſaiſi le ſentiment d'ANAXAGORE.

En effet, il ne s'agit pas de ſavoir ſi la nature a donné à l'homme des outils raiſonnables & ingénieux, c'eſt-à-dire des mains induſtrieuſes, mais de connoître ce que nous devons à nos mains : or il eſt certain que ſans elles l'homme n'auroit rien produit : point d'arts, point de ſecours pour les ſciences, point de moyens de tranſmettre ſes penſées : les deux pouces même de nos mains ſont les outils de toutes nos productions, de toutes nos inventions, de tous nos inſtruments, machines, manufactures, &c. Notre Philoſophe a donc raiſon de faire de nos mains les inſtruments de notre induſtrie, & même de notre ſageſſe, & il eſt inutile de dire comme *Plutarque*, que c'eſt la nature qui lui a donné ces inſtruments,

parcequ'on ſait bien que la nature a doué l'homme de tout ce qu'il poſſede ; mais ce don n'a aucun rapport à la queſtion préſente.

Quoiqu'ANAXAGORE s'appliquât particuliérement à l'étude de la nature, il ne négligeoit pas cependant celle de la politique. Il s'en étoit fait un ſyſtême d'après *Homere*. Il prétendoit que le but de ce grand Poëte avoit été d'enſeigner dans ſes poëmes que la politique conſiſte dans la juſtice & dans la vertu, & cela par des narrations allégoriques : mais en adoptant cette définition, il l'étudioit en Phyſicien, c'eſt-à-dire, en homme qui recherche le principe des choſes & en examine la nature. C'eſt ſuivant cette méthode qu'il inſtruiſit *Périclès*, & qu'il en fit un grand homme d'Etat & un excellent Orateur. *Périclès* en fut reconnoiſſant pendant toute ſa vie, & il donna dans toutes les occaſions à ſon maître des marques d'un tendre attachement : il s'en préſenta une ſur tout où tout le crédit de cet illuſtre perſonnage fut très néceſſaire contre la perſécution que ſuſciterent à notre Philoſophe quelques Prêtres jaloux & ignorants.

Il y avoit long-temps que le mérite supérieur d'ANAXAGORE faisoit ombrage à ces hommes dangereux. Tout le monde admiroit l'étendue & la hardiesse de ses connoissances. Il disoit que le soleil est une grosse masse de feu; que la lune est habitée, & qu'il y a des montagnes & des vallées; qu'au commencement les astres se mouvoient en maniere de voûte, de sorte que le pole visible tournoit toujours au-dessus du même point de la terre, mais qu'il acquit ensuite une inclinaison; que ces astres étoient de pierre & ou de matiere fort compacte, & que le mouvement auquel ils sont employés, les retenoit dans leur orbite; que la voie lactée est formée par la réflexion des rayons du soleil qui ne sont point interceptés par les astres; que les cometes sont un assemblage d'étoiles errantes, qui jettent des flammes, & que l'air élance comme des étincelles; que le tonnerre est produit par le choc des nues, l'éclair par leur frottement, & les tremblements de terre par l'air qui pénetre dans la terre; que les animaux furent d'abord formés par un mélange d'eau & de terre échauffé à un certain degré, & que les mâles

vinrent du côté droit & les femelles du côté gauche, &c. (1).

Il enseignoit encore que la neige étoit noire; car, disoit-il, la neige est une eau condensée, & le noir est la couleur propre de l'eau. C'étoient ici plutôt des conjectures que des connoissances véritables: cependant on les trouva si belles & même si justes, qu'on combla leur Auteur d'éloges. On croyoit que le Créateur lui avoit révélé le méchanisme de son ouvrage, de sorte qu'une grosse pierre étant tombée sur la côte qu'on appelloit la Riviere de la Chevre, on assura que notre Philosophe avoit *prédit* la chûte de cette pierre; qu'il avoit vu il y avoit long-temps, que l'un des corps attachés à la voûte du ciel en seroit arraché & tomberoit sur terre. On voulut même qu'il eût prévu plus d'une fois ces chûtes de pierres, qu'il devinât les événements futurs, qu'il eût averti qu'une maison qu'il avoit examinée tomberoit dans peu de jours; qu'il savoit lorsqu'il devoit pleuvoir, si bien qu'un jour de beau temps où le ciel étoit clair & serein,

---

(1) *Diogene de Laërce*, Tome I, page 97 de la derniere traduction françoise.

il prit ſon caban comme s'il eût fait mauvais temps, & en effet la pluie tomba abondamment à la chûte du jour, &c.

Il ne falloit pas être ſorcier pour deviner la plupart de ces événements: voilà néanmoins ce que fait la prévention ſur les eſprits foibles & bornés. Leur intention étoit bonne; mais ils rendirent un fort mauvais ſervice à ANAXAGORE en le faiſant ſi habile. Les Prêtres qui le voyoient toujours de mauvais œil, crurent qu'il étoit temps de faire éclater leur reſſentiment, dans la crainte que ce Philoſophe ne leur enlevât la vénération du peuple: ils l'accuſerent d'athéiſme, ou du moins d'impiété. *Bayle* croit que le but des accuſateurs n'étoit pas ſeulement de perdre notre Philoſophe, mais d'affoiblir l'autorité de *Périclès*: ils ne pouvoient mieux y réuſſir qu'en accuſant celui-là d'impiété. C'eſt preſque toujours, ajoute cet habile critique, le premier mobile de cette eſpece de procès: veut-on ſe venger de quelqu'un ou ſe délivrer de quelque obſtacle d'autorité & de fortune? on appelle à ſon aide les paſſions du peuple par le faux-ſemblant des intérêts de Dieu.

Il eſt ſans doute étonnant que dans une ville auſſi ſavante qu'Athenes un Philoſophe n'ait pu rechercher la cauſe de la nature des aſtres ſans courir riſque de la vie. N'eſt-ce pas un ſort déplorable, dit encore *Bayle*, que d'avoir plus de lumieres qu'un peuple ſuperſtitieux & conduit par des entêtés ? A quoi ſert cette ſupériorité de génie & de connoiſſances au milieu de telles gens ? Ne tient-elle pas lieu de crime ? N'expoſe-t-elle pas à mille diffamations, à mille dangers ? Ne jouiroit-on pas mieux des commodités de la vie ſi l'on étoit entraîné par le torrent de l'ignorance & de la ſupériorité ?

Quoi qu'il en ſoit de cette réflexion affligeante, les plaintes contre ANAXAGORE furent écoutées : on le traîna en priſon, & on le chargea de fers. Sans murmurer d'un traitement ſi odieux, ce Philoſophe continua de cultiver les ſciences dans les ténebres de ſon cachot : il chercha la quadrature du cercle, & ne la trouva point.

Cependant *Périclès* vint au ſecours de ſon ami. Il alla à l'audience, & demanda aux Juges : » Trouvez-vous qu'il ait » commis quelque crime ? » La réponſe

des Juges à cette question, quoiqu'obscure, paroissoit favorable à ANAXAGORE : c'est du moins ainsi que l'interpréta son ami, & il continua : « Je suis » son disciple ; ne le perdez donc point, » prévenus par des calomnies : croyez-» moi plutôt, & rendez-lui la liberté ». Sans doute qu'il fit valoir ce discours en étalant toutes les richesses de son éloquence ; mais il ne gagna rien. La superstition avoit joué son rôle avec tant d'avantage, que les Juges avoient les yeux & les oreilles bouchés. *Périclès* comprit en sortant tout le péril que couroit notre Philosophe, & il ne crut pas qu'il y eût d'autre moyen de lui sauver la vie que de le faire évader de la prison & d'Athenes.

ANAXAGORE sortit donc furtivement de cette grande ville, & retourna dans sa patrie pour y voir encore une fois ses compatriotes ; car son dessein n'étoit point de s'y rétablir : il en sortit même après quelques jours de repos, afin d'aller ouvrir son école à Lampsaque.

Il y reçut tous les écoliers qu'avoit eu *Anaximenès*. Il les conduisit avec beaucoup de sagesse, & travailla encore plus à leur inspirer des sentiments mâles

& généreux qu'à les rendre plus savants. Ne cherchez pas, leur disoit-il, parmi les riches & les grands les personnes qui goûtent la félicité, mais parmi ceux qui cultivent un peu de terre & qui s'appliquent aux sciences sans ambition.

Il apprit à Lampsaque que les Juges d'Athenes l'avoient condamné à mort; & il dit à ceux qui lui en donnerent la nouvelle: *Il y a long-temps que la nature a prononcé contre mes Juges ainsi que contre moi un arrêt de mort.* Ces mêmes personnes lui demanderent s'il ne regrettoit point son pays: *Oui*, dit-il, *levant les yeux au ciel, j'ai un desir extrême de revoir ma patrie*: réponse admirable & digne d'un saint personnage & d'un véritable Chrétien. Il eut bientôt cette satisfaction, car il mourut quelque temps après avoir fait cette réponse.

Etant au lit de la mort, on lui demanda s'il n'eût pas souhaité finir ses jours à Clazomene sa patrie: *Cela m'est fort indifférent*, répondit-il; *le chemin qui conduit à l'autre monde n'est pas plus long de Lampsaque que de Clazomene.* Comme il étoit généralement estimé & honoré, les principaux de la ville vinrent le voir, & lui demanderent s'il

avoit quelque ordre à donner : il leur répondit que la ſeule choſe qu'il ſouhaitoit, c'eſt que l'on permît aux enfants de ſe divertir toutes les années dans le mois qu'il ſeroit mort : ce qui fut exécuté, & ce qui ſe pratiquoit encore du temps de *Diogene de Laërce*.

ANAXAGORE avoit ſoixante & douze ans lorſqu'il rendit le dernier ſoupir. Il fut enterré avec pompe, & les habitants de Lampſaque ſe firent un mérite de rendre à ſa mémoire tous les honneurs poſſibles. Ils mirent ſur ſa tombe cette belle épitaphe ainſi rendue par ces deux vers latins :

Hic ſitus ille eſt, cui rerum patuêre receſſus
Atque arcana poli, magnus ANAXAGORAS.

On ne ſe borna point à ce monument : on éleva encore deux autels ſur ſa tombe, un dédié au Bon-ſens, & l'autre à la Vérité. Quel éloge plus magnifique que celui d'homme vrai & d'homme judicieux !

Quelques Hiſtoriens prétendent que ce ſage n'avoit jamais ri ni ſouri, & aſſurent qu'il eſt le premier Philoſophe qui a publié des livres ; mais ils ſont contredits par d'autres écrivains qui

croient avoir d'aussi bonnes raisons pour soutenir le contraire. C'est un problême dont la solution n'est heureusement point importante pour l'histoire de notre Philosophe.

Les plus célebres de ses disciples sont *Diogene* d'Apollonie & *Archélaüs*. Le premier succéda à ANAXAGORE. Il enseigna sa doctrine à Lampsaque, à laquelle il ne fit d'autre changement que de supposer dans l'air quelque chose d'immatériel. On dit que c'étoit un esprit souple & adroit, susceptible de toutes les formes qu'il vouloit prendre.

A l'égard d'*Archélaüs*, il fut le dernier Professeur de l'Ecole Ionique. Il se trouva trop resserré à Lampsaque, & chercha un plus grand théâtre pour faire briller ses connoissances & ses talents. Aucune ville ne lui parut plus propre à cette fin qu'Athenes où s'assembloient & ceux qui avoient des connoissances, & ceux qui vouloient en acquérir. Il y enseigna que l'air est la matière premiere, & que le feu & l'eau sont les éléments. Du reste il admit les parties similaires, & sa doctrine sur le systême physique du monde fut assez conforme à celle de son maître : seulement il ajou-

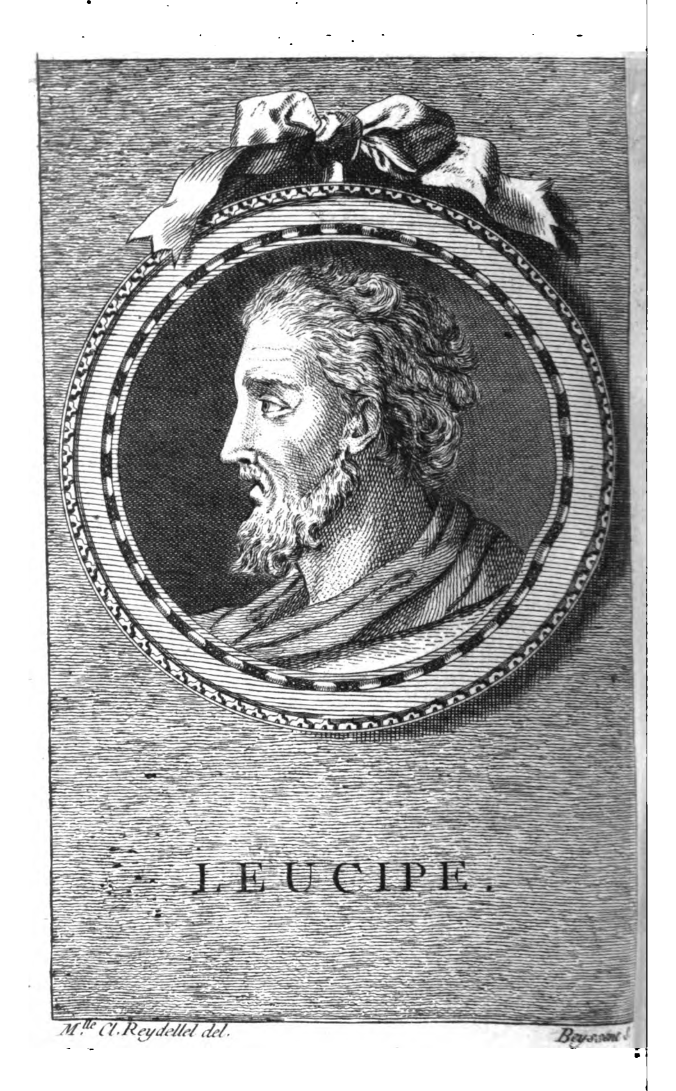
toit que la mer eſt contenue dans les cavités de la terre par laquelle elle eſt comme tamiſée ; que le ſoleil eſt plus grand que tous les aſtres, & que l'univers eſt infini. Il apprit encore que la voix eſt un effet de la percuſſion de l'air, idée heureuſe que les Phyſiciens eſtiment vraie. Mais il fit une nouvelle morale Il ſoutint que les loix étoient la ſource du bien & du mal moral ; que toutes ſortes d'actions ſont indifférentes de leur nature, & qu'elles deviennent bonnes ou mauvaiſes par les loix.

Ses diſcours plurent beaucoup à *Socrate* qui étoit un de ſes auditeurs, & qui devint ſon diſciple, & ce diſciple a fait la plus grande gloire du maître. On croit qu'*Archélaüs* naquit à Milet : quelques Hiſtoriens prétendent que ce fut à Athenes, & cela eſt aſſez indifférent.





LEUCIPPE.


LEUCIPE.
Mlle Cl. Reydellet del.
Beyssant s.

LEUCIPPE *.

LE temps précis de la naissance de ce Philosophe est inconnu. Il fut disciple de *Zénon* d'Elée, & maître de *Démocrite*: or *Zénon* naquit 580 ans avant l'Ere chrétienne, & *Démocrite* vers l'an 400 avant la même Ere. Ainsi LEUCIPPE vint au monde entre ces deux époques, & par conséquent après *Anaxagore*: c'est tout ce qu'on peut savoir du temps de sa naissance.

On ignore encore en quel lieu il vit le jour. Quelques Historiens soutiennent qu'il étoit d'Elée; d'autres prétendent qu'il naquit à Abdere; & enfin il en est qui croient que ce fut à Milet. Voilà des incertitudes qu'il n'est pas possible de fixer. Ce n'est pas tout. On ne nous a instruits ni de l'état ni de l'éducation de ce Philosophe. Les Ecrivains de la Philosophie commencent l'histoire de sa vie par celle de ses productions; & comme je ne puis travailler que d'après leurs

* *Diogene de Laërce*, L. IX. *Dictionnaire de Bayle*, art. *Leucippe*. *Jac. Brucker. Hist. crit. Philos.* Tome I, &c, &c.

Mémoires, je ſuis obligé de m'y conformer afin de ne rien haſarder dans un ouvrage que je deſtine à l'inſtruction véritable du public.

LEUCIPPE avoit appris à l'école de *Zénon* à ſoutenir des paradoxes : c'étoit l'art de gâter ſon eſprit en voulant le rendre plus ſubtil. Notre Philoſophe le comprit ; & pour s'occuper de choſes plus ſolides, il s'attacha à l'étude de la nature. Cette étude le conduiſit à cette propoſition qu'il poſa pour principe : il n'y a dans l'univers que du vuide & des atomes. Le vuide, dit-il, eſt néceſſaire pour faciliter le mouvement & pour le communiquer à toutes les parties de la terre. Les atomes ſont des corpuſcules indiviſibles qui compoſent les corps. Ainſi avec le vuide & les atomes il forme non ſeulement le monde que nous connoiſſons, mais encore tous les mondes poſſibles.

L'univers eſt rempli de corps. Les corps ſont formés d'atomes qui ſe ſont accrochés en roulant les uns ſur les autres, & les mondes ſont compoſés de corps qui ſe ſont réunis comme les atomes. Et voici comment tout cela s'opere, ſuivant la doctrine de notre

Philosophe ainsi exposée par *Diogene de Laërce.*

» Un grand nombre de corpuscules » détachés de l'infini & différents en » toutes sortes de figures, voltigent » dans le vuide immense jusqu'à ce qu'ils » se rassemblent & forment un tour- » billon qui se meut en rond de toutes » les manieres possibles, mais de telle » sorte, que les parties qui sont sem- » blables se séparent pour s'unir les unes » aux autres. Celles qui sont agitées par » un mouvement équivalent, ne pou- » vant être également transportées cir- » culairement à cause de leur trop grand » nombre, il arrive de là que les moin- » dres passent nécessairement dans le » vuide extérieur pendant que les autres » restent, & que, jointes ensemble, » elles forment un premier assemblage » de corpuscules qui est sphérique. De » cet amas conjoint se fait une espece » de membrane qui contient en elle- » même toutes sortes de corps, lesquels » étant agités en tourbillon à cause de la » résistance qui vient du centre, il se » fait encore une petite membrane » suivant le cours du tourbillon, par le » moyen des corpuscules qui s'assem- » blent continuellement.

» Ainsi se forme la terre lorsque les » corps qui avoient été poussés dans » le milieu demeurent unis les uns aux » autres. Réciproquement l'air, comme » une membrane, augmente selon l'ac- » croissement des corps qui viennent de » dehors, & étant agité en tourbillon, » il s'approprie tout ce qu'il touche. » Quelques-uns de ces corpuscules dé- » chaînés & entraînés par le tourbillon » qui agite le tout, forment par leur » entrelacement un assemblage, lequel, » d'abord humide & bourbeux, s'en- » flamme ensuite, & se transforme en » autant d'astres différents. Le cercle du » soleil est le plus éloigné, celui de la » lune le plus voisin de la terre : ceux » des autres astres tiennent le milieu » entre ceux-là. Les astres s'enflamment » par la rapidité de leur mouvement. » Le soleil tire son feu des astres ; la lune » n'en reçoit que très peu : tous les deux » s'éclipsent, &c. (1).

Je me suis asservi à copier ici l'exposition du systême de LEUCIPPE par *Diogene de Laërce*, de crainte de l'altérer en l'abrégeant. On peut donc assurer

(1) *Diogene de Laërce, ubi suprà.*

que, ſelon ce Philoſophe, les divers arrangements des atomes ſuffiſent pour former tous les corps qui compoſent l'univers, & l'univers même. Mais cela eſt-il croyable ? Le monde eſt compoſé de corps animés & de corps inanimés : or chaque atome ou corpuſcule étant deſtitué d'ame & de faculté ſenſitive, comment un aſſemblage d'atomes peut-il devenir un être animé & ſenſible ? Si chaque atome avoit une ame & du ſentiment, les aſſemblages d'atomes pourroient être un compoſé ſuſceptible de certaines modifications particulieres, tant par rapport aux ſenſations & aux connoiſſances qu'à l'égard du mouvement. La diverſité que l'on remarque entre les paſſions des animaux raiſonnables & irraiſonnables, s'expliqueroit en général par les combinaiſons différentes des atomes ; mais avec des corps ſeuls, des corpuſcules purement paſſifs, il eſt impoſſible de donner cette explication.

Pour prévenir cette objection, les diſciples de notre Philoſophe ont conſidéré l'ame comme un compoſé de pluſieurs parties, & ils ont ſoutenu que cela ſuffiſoit pour produire la ſenſibilité,

laquelle ne cesse que par la désunion ou par l'analyse des parties de ce composé. Ainsi lorsque les atomes sont tellement unis qu'ils forment une unité, c'est à-dire, un être, qui est *un*, cet être peut avoir des sentiments & des connoissances, ou, ce qui revient au même, penser ; car l'unité proprement dite convient aux êtres pensants.

Cela n'est pas clair, & il est difficile de concevoir comment l'unité caractérise la pensée : c'est expliquer une chose obscure par une chose plus obscure. Il me semble que cette raison seule suffit pour anéantir cette explication : cependant Bayle l'a attaquée sérieusement comme s'il la comprenoit, & il a prétendu avoir accablé les disciples de LEUCIPPE en adoptant leur idée : mais je doute qu'il l'ait bien saisie : le lecteur en jugera.

Supposons, dit-il, que la substance est *une* de la maniere qu'un globe est *un* : elle ne verra jamais un arbre, elle ne sentira jamais la douleur qu'un coup de bâton excite, parceque le sujet affecté de toute l'image d'un objet n'est point divisible en plusieurs parties. S'il étoit tel, il seroit insensible aux coups de

bâton, vu que la douleur ſe diviſeroit en autant de particules qu'il y en a dans les organes frappés : or ces organes contiennent une infinité de particules : ainſi la douleur qui conviendroit à chaque partie ſeroit ſi petite, qu'on ne la ſentiroit pas.

Mais les *Leucippiens* pourroient répondre à *Bayle* qu'en concevant ainſi l'ame diviſée pour diſtribuer la douleur dans ſes parties, il l'anéantit ; car l'eſſence de l'ame conſiſte dans l'unité phyſique & métaphyſique : je veux dire qu'elle n'éprouve de ſenſation, qu'elle n'a de ſentiment qu'autant que les atomes qui la compoſent ſont également affectés, de ſorte que c'eſt cette harmonie de leur aſſemblage qui rend le ſentiment, de même que la corde d'un inſtrument ne rend le ſon que lorſqu'elle eſt ébranlée dans toutes ſes parties. Le ſentiment eſt le réſultat de leur affection ; ce réſultat manquant, le ſentiment eſt nul.

Ils avoient encore une raiſon pour ſe tirer d'affaire, en diſant que l'ame ne voit pas tout à la fois toutes les parties d'un objet, d'un cheval, par exemple, mais les unes après les autres ; que cette

ſucceſſion eſt ſi prompte, qu'elle en eſt imperceptible, & que l'impreſſion reçue au premier inſtant peut durer aſſez pour ſe trouver réunie avec l'impreſſion des inſtants ſuivants : d'où il arrive que l'ame croit voir les parties de l'objet qui n'agiſſent plus ſur elle. C'eſt ainſi qu'elle croit voir un cercle de feu lorſqu'on tourne circulairement un morceau de bois allumé : elle voit ſucceſſivement les parties de ce cercle, & cependant il lui ſemble qu'elle les voit toutes à la fois. Cela vient de ce que l'impreſſion qu'elle a reçue dure plus long temps que l'action même de l'objet.

Bayle a tâché de ſe débarraſſer de cette ſeconde réponſe ; mais je crois qu'il n'a pas réuſſi. Ce qu'il dit de mieux à cet égard, c'eſt que notre Philoſophe auroit évité toutes les difficultés dont ſon ſyſtême eſt ſuſceptible, s'il ſe fût aviſé de donner une ame à chaque atome. Il auroit uni par là la penſée avec un ſujet indiviſible, & il n'avoit pas moins de droit de ſuppoſer des atomes animés que d'en ſuppoſer d'incréés, & de leur donner la vertu motrice. Il eſt auſſi mal-aiſé, ajoute *Bayle*, de concevoir cette vertu dans un atome que d'y concevoir le

ſentiment. L'étendue & la dureté rempliſſent dans nos idées toute la nature d'un atome : la force de ſe mouvoir n'y eſt pas compriſe : c'eſt un objet que nos idées trouvent étranger & extrinſeque à l'égard du corps, de même que la connoiſſance. Puis donc, conclut *Bayle*, que les Atomiſtes ſuppoſoient à leurs corpuſcules la force de ſe mouvoir, pourquoi leur ôtoient ils la penſée ? Il convient cependant qu'ils n'auroient pas évité par-là toutes les difficultés ; mais ils auroient toujours paré une partie des coups.

Auſſi une ſecte de Philoſophes Orientaux ayant adopté le ſyſtême de LEUCIPPE, y fit ce changement : c'eſt que chaque atome des corps vivants eſt vivant ; que chaque atome des corps qui ſentent eſt ſenſible, & que l'entendement réſide dans un atome. Cela ne remédie cependant pas à tout. On demande encore à notre Philoſophe ce que c'eſt que le vuide, & s'il peut y avoir du vuide ſans corps. Comme la réponſe à ces queſtions ne peut pas être ſatisfaiſante, on conclut qu'il ſuppoſe une choſe impoſſible.

En effet, le vuide a toutes les propriétés & toute l'eſſence des corps,

c'eſt à-dire, les trois dimenſions : c'eſt donc une contradiction dans les termes que de prétendre que le vuide ſoit un eſpace où il n'y a point de corps. Mais on a prouvé depuis la néceſſité du vuide en faiſant voir que les planetes ne peuvent ſe mouvoir dans le plein, qu'elles perdroient leur vîteſſe après avoir parcouru ſeulement deux fois leur diametre. Tous les raiſonnements métaphyſiques ne peuvent rien contre des faits : & puis ſavons nous ce que c'eſt que l'eſpace ? Quelques Philoſophes croient que c'eſt l'immenſité de Dieu. Ce n'eſt rien dire. A nous en rapporter à notre conception, il eſt certain que nous comprenons plus aiſément que Dieu peut anéantir tous les corps qui ſont dans une chambre & en ſoutenir les murs, que nous ne concevons le mouvement d'un corps dans le plein : il y a aſſurément de grandes difficultés de part & d'autre ; mais la moindre eſt du côté du vuide.

Non content de combattre le ſyſtême de LEUCIPPE, on a voulu encore lui en conteſter l'invention. Le maître de *Cicéron*, nommé *Poſſidonius*, Philoſophe Stoïcien, prétend que ce ſyſtême a été expliqué par un certain *Moſchus* qui

vivoit avant la guerre de Troie : mais personne ne connoît ce *Moschus* ; & ceux qui en ont fait la recherche assurent qu'il n'y a jamais eu d'homme qui ait porté ce nom-là. Il est bien étonnant qu un sage aussi estimé que *Possidonius*, ait voulu dépouiller si légérement notre Philosophe de la gloire de son invention. *Diogene de Laërce* nous apprend que ce sage jouissoit d'une si grande considération, que *Pompée*, à son retour de Syrie, passant par Rhodes où *Possidonius* étoit, voulut le voir. Il fut chez lui, & l'ayant trouvé malade au lit dans les douleurs de la goutte, il lui témoigna le chagrin qu'il avoit de le voir souffrir & de ne pouvoir l'entendre. » Vous le pou-
» vez, reprit *Possidonius*, & il ne sera
» pas dit qu'une douleur corporelle soit
» cause qu'un aussi grand homme ait inu-
» tilement pris la peine de se rendre chez
» moi ». Et tout de suite il commença un beau discours sur cette proposition : *Il n'y a de bon que ce qui est honnête* ; & comme la goutte se faisoit de temps en temps sentir avec beaucoup de vivacité, il interrompit son discours pour l'apostropher : » Douleur, s'écria-il, tu as
» beau faire ; quelque importune que

» tu sois, je n'avouerai jamais que tu » sois un mal (1).

Il est vrai que *Cicéron* reconnoissoit dans ses manieres un esprit fabuleux qui déparoit un peu ses belles qualités, & c'est sans doute à cet esprit qu'il faut attribuer l'idée de ce *Moschus* qu'il donne pour l'inventeur des atomes. *Bayle* veut que ce ne soit pas là seulement la cause de cette querelle que ce Philosophe fait à LEUCIPPE. Apparemment *Possidonius*, dit-il, tenoit un peu de la maladie qui regne dans tous les siecles. On ôte autant qu'on peut la gloire de l'invention à ceux qui sont de notre parti, & l'on aime mieux chercher dans les temps & dans les pays les plus éloignés un autre inventeur.

Concluons donc qu'on doit à notre Philosophe la découverte des *atomes*, & qu'il est le premier qui ait voulu composer l'univers, & les astres qui le composent, avec ces corpuscules indivisibles. Voilà ce qui l'a rendu si recommandable parmi les Philosophes de l'antiquité qui ont fait tant de cas de son systême, que plusieurs d'entre eux l'ont

(1) *Diogene de Laërce, Vie de Possidonius.*

adopté, & en ont fait la base de leur Philosophie. Tout le monde sait avec quel soin *Démocrite*, *Epicure* & *Gassendi* ont voulu le perfectionner. On fait même un crime à *Epicure* d'avoir passé sous silence le nom de l'inventeur pour s'en attribuer apparemment la gloire. C'est aussi un reproche qu'on a fait à l'illustre *Descartes* au sujet des tourbillons.

M. *Huet*, par exemple, Evêque d'Avranches, trouve dans le systême de LEUCIPPE les semences de ce grand principe de méchanique que *Descartes* emploie avec tant de succès ; savoir, *que les corps qui tournent s'éloignent du centre autant qu'il leur est possible* : d'où il conclut que notre Philosophe a donné la premiere idée des tourbillons.

Le lecteur a vu ci devant l'exposition exacte du systême de LEUCIPPE, d'après *Diogene de Laërce* que M. *Huet* cite, & il peut juger de quelle utilité il peut être au systême de *Descartes* (1). Il faut convenir qu'on trouve dans celui de notre Philosophe, le mot tourbillon répété plusieurs fois ; qu'on y lit *qu'il y*

(1) Voyez l'exposition de ce systême dans le Tome III de l'*Histoire des Philosophes modernes*.

a des corps qui ſont agités en tourbillons : mais cela ſuffit-il pour dire que *Deſcartes* doit ſon ſyſtême des tourbillons à LEUCIPPE ? Ennemi déclaré de *Deſcartes*, l'Evêque d'Avranches, dans la crainte qu'on ne ſe moquât de cette imputation, a écrit que *Kepler* avoit une idée au moins confuſe des tourbillons céleſtes : mais il y a ici de la contradiction. Comment *Kepler* n'auroit-il eu qu'une idée confuſe des tourbillons, ſi LEUCIPPE a expoſé cette doctrine des tourbillons ſi clairement, que *Deſcartes* en a formé un ſyſtême ſuivi, lié & bien ſoutenu ? La paſſion de M. *Huet* ſe montre ici un peu à découvert. Perſonne n'ignore avec quel acharnement il a écrit contre la Philoſophie Cartéſienne. Auſſi les perſonnes éclairées, & qui ſont en état d'apprécier l'ouvrage du Philoſophe François, regardent ce procédé comme un effet d'un injuſte préjugé, qui cherche par toutes ſortes de voies à dégrader ſes contemporains. L'Evêque d'Avranches étoit ſans doute attaqué de la même maladie de *Poſſidonius* dont j'ai parlé ci-devant (1).

---

(1) Voyez *Cenſura Philoſophiæ Carteſianæ* ; & les *Nouveaux Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire du Cartéſianiſme.*

Quoiqu'on ait beaucoup écrit ſur le ſyſtême de LEUCIPPE, on n'en connoît pas mieux ſa vie privée. On ignore même en quel temps il mourut, & l'âge qu'il avoit quand il eſt mort.







PITHÉAS.

Mlle Cl. Reydellet del. *Beyssent S.*

PYTHEAS *.

CE Philoſophe a été un habile Aſtronome, un Phyſicien ingénieux, un Géographe exact, un hardi Navigateur : il a établi le premier la diſtinction des climats par la différente longueur des jours & des nuits, & frayé la route des contrées qu'on croyoit inhabitables : il a enrichi l'Hiſtoire naturelle par ſes obſervations, & enfin il a contribué à perfectionner la connoiſſance du globe terreſtre. C'eſt le jugement qu'en ont porté toutes les perſonnes qui ont été en état d'apprécier ſon mérite & ſes travaux, & qui l'ont fait avec ſoin. Pourquoi donc les Ecrivains de la Philoſophie ont-ils négligé d'écrire ſon hiſtoire ? *Plutarque* en a pourtant parlé, & ce qu'il en a dit auroit dû engager ces Ecrivains à

* *Strabon*, Liv. II. *Hiſtoire littéraire de la France*, Tome I. *Peyreskii Vita*, Lib. V. *Hydrographie* par le P. *Fournier*, Liv. VI, Ch. 2 & 3. *Dictionn. de Bayle*, art. *Pythéas*. *Eclairciſſements ſur la vie & les voyages de Pythéas* par M. *Bougainville*, dans le Volume XIX de l'*Académie Royale des Inſcriptions*, &c.

faire des recherches convenables pour nous instruire de ses découvertes & de la maniere dont il a vécu. Mais PYTHEAS, quoique contemporain d'*Aristote*, n'a été d'aucune secte, & il paroît que les Historiens de la Philosophie n'ont voulu connoître que ceux qui tenoient à un parti : ils ont sans doute craint de couper le fil de leur histoire en écrivant celle d'un Philosophe isolé qui n'a eu aucun commerce avec les sages de son temps ; du moins je ne vois pas d'autre motif de ce silence. J'ignore si cette raison est bonne : je sais seulement que PYTHEAS est très digne d'avoir rang avec les grands hommes de l'antiquité, & par conséquent d'être placé dans cette Histoire des anciens Philosophes. Voici donc celle de sa vie.

PYTHEAS naquit à Marseille vers le commencement du quatrieme siecle avant l'Ere chrétienne : c'est du moins le sentiment des plus habiles Chronologistes, qui ont eu bien de la peine à fixer cette époque. Son goût pour les sciences exactes se développa dès qu'il eut l'âge de raison. On dit qu'il trouva dans sa patrie tous les secours nécessaires pour

s'en inſtruire (1) : mais on ne nous apprend point quels furent ſes maîtres, & s'il y avoit alors des Savants à Marſeille.

Tout le monde ſait que cette ville fut fondée 600 ans avant J. C. par des marchands de Phocée en Ionie ; que ces marchands ne s'attacherent qu'au commerce maritime, & que dans cette vue ils entreprirent des voyages de long cours avec d'autant plus d'ardeur, que la ſituation de Marſeille les invitoit à le faire : mais on ne trouve point dans l'hiſtoire qu'ils aient cultivé les ſciences. Comment PYTHEAS auroit-il donc trouvé dans ſa patrie des gens capables de les lui enſeigner, comme on nous l'aſſure ? Le ſeul Marſeillois qu'on connoiſſe pour avoir eu quelque notion de l'Aſtronomie, eſt *Euthyménès*. C'étoit un grand navigateur qui parcourut la grande mer océane, & qui fit quelques découvertes, leſquelles parurent ſi extraordinaires à ſes compatriotes, qu'on ne voulut point les croire. L'une de ces découvertes étoit qu'il avoit trouvé de l'eau douce dans la mer océane ; l'autre,

(1) Tome XIX des *Mém. de l'Acad. des Inſcript.* page 149.

que cette mer se joignoit avec le Nil ; & la troisieme, qu'il avoit vu en ce lieu-là des crocodiles & des chevaux marins. Comment, dirent les Marseillois, l'eau de l'Océan seroit-elle douce, puisqu'il est certain qu'elle est de la même nature que l'eau de la Méditerranée, laquelle est salée ? Mais *Euthyménès* n'assuroit pas que toute l'eau de l'Océan fût douce: il rapportoit seulement qu'en divers endroits de cette mer il y a de l'eau douce ; ce qui est très véritable.

A l'égard de la jonction de l'Océan avec le Nil que ce navigateur disoit avoir vue, elle étoit moins croyable, parce-qu'il falloit supposer qu'il avoit passé la ligne, & qu'il étoit parvenu jusqu'au douzieme degré de la latitude australe où sont les embouchures des fleuves du royaume de Congo qui viennent de la même source que le Nil ; & on estimoit cela impossible. Enfin on regardoit comme une vision ce qu'il rapportoit des chevaux marins ; animaux fabuleux, selon eux, dont les personnes instruites ont toujours nié l'existence. Il y a pourtant des chevaux marins ; mais ce ne sont point des animaux quadrupedes ; ce sont des insectes du genre des crusta-

cées, gros comme le doigt, long de six pouces, & qui ont la tête & le col faits à peu près comme la tête d'un cheval: on en voit aussi de plus gros, & qui ont une criniere; mais ce n'est assurément ni des premiers ni des seconds dont *Euthyménès* vouloit parler, & dans ce cas il usoit du privilege qu'ont les voyageurs de mentir impunément quand ils viennent de loin. Au reste cet homme n'étoit pas seulement un habile Pilote. Le P. *Fournier* rapporte, d'après *Suidas*, » qu'il » fut si éloquent, qu'ayant eu quelque » différend avec son beau pere le Roi » *Déjotarus* qu'il accusa à Rome, ce » Prince eut besoin de l'éloquence de » *Cicéron* pour se purger des crimes que » *Castor*, l'un des mieux disants de son » siecle, lui avoit mis sus (1).

Voilà le seul homme connu parmi les anciens Marseillois pour avoir eu des connoissances en Géométrie & en Astronomie, parceque l'art de naviguer, dans lequel il étoit fort versé, suppose ces connoissances: mais il n'a pas pu en donner des leçons à PYTHEAS qui vint au monde plus cent ans après lui,

(1) *Hydrographie*, page 221.

Euthyménès étant né environ 550 ans avant J. C. ſuivant *Plutarque*. C'eſt donc très légérement qu'on a écrit que notre Philoſophe trouva dans ſa patrie des ſecours néceſſaires pour s'inſtruire, à moins qu'on ne veuille que cet *Euthyménès* ait formé des diſciples qui ont été les maîtres de PYTHEAS : mais c'eſt ici une ſuppoſition qui eſt trop dénuée de preuves pour former même une probabilité.

Concluons donc qu'on ignore abſolument comment notre Philoſophe apprit les Mathématiques. A l'étude de cette ſcience il joignit celle de la Phyſique. *Plutarque* nous apprend qu'il voulut expliquer le flux & le reflux de la mer, & qu'il attribuoit ce phénomene à la lune (1) ; mais il ne nous dit point comment la lune opéroit, ſelon lui, ce mouvement de la mer ; & comme les ouvrages de PYTHEAS ſont perdus, nous ne pouvons pas connoître ſon ſyſtême à cet égard.

Ce Philoſophe cultiva auſſi l'Aſtronomie. Il décrivit les étoiles qui étoient de ſon temps voiſines du pole boréal, &

(1) *Plut. de Placit. Phil.* Lib. III, art. 77.

enseigna le premier qu'il n'y a pas d'étoiles au pole, contre le sentiment d'*Eudoxe* qui prétendoit qu'il y a une étoile à ce point du ciel : il remarqua aussi que ce point forme une *espece de quarré avec les trois étoiles les plus voisines* (1) : observation si exacte, dit *Bayle*, qu'elle a mérité les éloges d'*Hipparque*. Mais la plus célebre de ses observations est celle qu'il fit à Marseille pour déterminer la latitude de cette ville. Il compara à cet effet l'ombre d'un gnomon avec sa hauteur au temps du solstice ; il fixa par là la hauteur solsticiale du soleil, & sur cette détermination il parvint sans doute à connoître la latitude de Marseille : mais ce dernier travail n'est pas parvenu jusqu'à nous. Nous savons seulement qu'*Erastothene* & *Hipparque* en conclurent que cette latitude, c'est-à-dire, la distance de Marseille à l'équateur,

---

(1) J'ai souligné cette expression qui est de *Bayle*, parcequ'on ne l'entend pas. Les trois étoiles les plus voisines du pole boréal sont celles de la petite ourse ; mais ces étoiles ne peuvent former un quarré avec le pole qui n'est éloigné de l'étoile polaire que de 2 degrés 17 minutes, & cette étoile polaire est la derniere de la petite ourse. Il faut ou que les choses aient bien changé depuis PYTHEAS, ou que cet Astronome n'ait pas connu le véritable point du pole, ou enfin, ce qui est plus vraisemblable, que *Bayle* se soit mal énoncé.

eſt de 43 degrés 17 minutes : vérité reconnue depuis par tous les Aſtronomes.

Bien aſſuré de la juſteſſe de cette obſervation ſolſticiale de PYTHEAS, M. le Chevalier *de Louville* l'ayant comparée avec la même qu'avoient fait à Marſeille les Aſtronomes modernes, il trouva que l'obliquité de l'écliptique étoit moindre de 20 minutes qu'elle n'étoit dans le temps de PYTHEAS : cependant cette découverte du Chevalier *de Louville* n'eſt pas encore bien conſtatée.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt toujours certain que notre Philoſophe jouit de la réputation d'un des plus grands Aſtronomes de l'antiquité, & c'eſt ce que j'ai voulu apprendre au lecteur en rapportant l'uſage que le Chevalier *de Louville* a fait de ſon obſervation. Ce n'eſt pourtant pas par-là qu'il s'eſt principalement illuſtré : c'eſt par ſes voyages, qui lui ont fait découvrir des choſes ſi conſidérables & en même temps ſi extraordinaires, que quelques Savants ont douté de la vérité de ſes récits. Voici en effet quels furent ſes courſes maritimes, & leur réſultat.

On ne ſait point exactement les raiſons qui engagerent notre Philoſophe à ſe

se mettre en mer. Le savant *Gassendi* croit que les Marseillois n'ayant pu répondre aux questions que *Scipion* leur avoit faites touchant la Bretagne, & animés d'ailleurs par ses conseils, résolurent d'envoyer reconnoître ce pays, & choisirent pour cela PYTHEAS qu'ils savoient être grand Mathématicien. La République de Marseille étoit déja puissante sur mer, & s'appliquoit beaucoup au commerce : elle pouvoit donc avoir envie d'être instruite si son négoce retireroit quelque avantage de la découverte de ces régions inconnues.

L'Auteur des *Eclaircissements* sur la vie de PYTHEAS ne pense point que ce fut à cause de cela qu'ils firent partir ce Philosophe pour ces régions : son sentiment est qu'ils les connoissoient déja, & que s'ils se turent là-dessus devant *Scipion*, ce fut par des vues mercenaires. Ils feignirent d'ignorer, dit-il, ce qu'ils savoient, pour ne point donner à un étranger des lumieres dont il auroit pu profiter contre leurs intérêts. Afin d'appuyer sa conjecture, cet Auteur ajoute que les Nations commerçantes se sont en quelque sorte approprié l'espece de commerce qui les enrichissoit, & que

rarement ont-elles consenti à partager avec d'autres un bien sur lequel elles croyoient avoir des droits exclusifs. Malgré cette sorte de preuve qui tend à infirmer le sentiment de *Gassendi*, il convient cependant avec lui que PYTHEAS entreprit ses voyages en vertu d'une commission de la République, comme tant de voyages l'ont été depuis & le sont encore de nos jours.

En effet, les Marseillois avoient *déja* envoyé *Euthyménès* à l'Océan du côté du Sud pour découvrir sur les côtes d'Afrique les pays d'où on tiroit la poudre d'or. Ils chargerent notre *Philosophe* d'aller du côté du Nord pour reconnoître les isles qui fournissoient l'étain, & les contrées d'où l'on pouvoit tirer l'ambre jaune.

Ce fut donc en quelque sorte par ordre de la République que PYTHEAS fit voile vers le Nord. En sortant du port de Marseille il vogua de cap en cap, & côtoya toute la partie orientale de l'Espagne afin d'entrer dans le bras de la Méditerranée qui se joint à l'Océan par le détroit de Gibraltar.

En sortant du détroit il remonta vers le Nord le long des côtes de la Lusitanie,

& continuant de faire le tour de l'Espagne, il gagna les côtes de l'Aquitaine & de l'Armorique qu'il doubla pour entrer dans le canal de la Manche. Au-delà de ce canal il suivit les côtes orientales de l'isle Britannique ; & lorsqu'il fut à sa partie septentrionale, poussant toujours vers le Nord, il parvint, après six jours de navigation, jusqu'à un pays que les Barbares nomment *Thulé :* c'est ce que nous appellons l'Islande, laquelle est située entre les 65 & 67 degrés de latitude septentrionale.

Il reconnut là une vérité que ses connoissances en Astronomie lui avoient fait découvrir : c'est que la durée du jour solsticial, c'est-à-dire, le 21 ou le 22 Juin, est de 24 heures dans les pays qui ont 66 degrés 30 minutes de latitude.

Tous les Savants qui ont écrit sur la vie de PYTHEAS ne parlent que de ce voyage : mais l'Auteur deja cité des *Eclaircissements* sur cette même vie, prétend qu'il en fit un second vers le nord de l'Europe ; qu'il parcourut dans celui-ci toute la côte occidentale de l'Océan ; qu'il entra dans le canal de la Manche par la mer du Nord, & de celle-ci par le

détroit du Sund dans la mer Baltique sur laquelle il vogua jusqu'à l'embouchure d'un fleuve qu'il appella *Tanaïs*, & qui fut le terme de ses courses. Cet Auteur s'appuie de l'autorité de *Strabon*, & il faut avouer que les termes de ce Géographe sont formels à cet égard. Les ouvrages de PYTHEAS confirment encore le témoignage de *Strabon*.

A son retour à Marseille, notre Philosophe composa deux Ecrits dans lesquels il exposa ce qu'il avoit vu de remarquable dans ses voyages. Le premier étoit intitulé *de l'Océan*; & le second, *le Tour de la terre*. Ces deux ouvrages étoient écrits en grec qui étoit la langue des Marseillois. Dans l'un & dans l'autre l'Auteur rendit compte de ce qu'il avoit remarqué sur la nature des pays septentrionaux, sur la qualité des terres, sur les mœurs des habitants, & il s'attacha sur-tout à exposer clairement les observations qu'il y avoit faites pour déterminer la position des différents lieux. C'étoit-là un des principaux motifs de ses voyages, parceque la connoissance de la situation des lieux & de leur distance étoit un objet important pour le commerce de Marseille, comme elle

l'eſt pour toutes les Nations commerçantes. *Eraſtothene* & *Hipparque* ſuivirent ſes meſures pour déterminer les latitudes de l'Eſpagne, de la Gaule & de l'isle Britannique : détermination qui a été trouvée très juſte par les Aſtronomes modernes : ce qui prouve la grande exactitude des obſervations de PYTHEAS.

A la ſuite de ſes obſervations, ce Philoſophe ajouta dans ſes livres ſes remarques ſur l'hiſtoire naturelle des pays ſeptentrionaux, & ſur les mœurs des peuples. Il apprenoit à ſes contemporains qu'à Thulé & dans les régions ſituées ſous le même climat, on n'élevoit point d'animaux domeſtiques ; que les hommes, auſſi féroces que les animaux, ſe nourriſſoient de légumes, de racines & de fruits ſauvages, les ſeuls qui puſſent y croître ; & que la boiſſon des pays où l'on recueilloit du miel & du froment, étoit une liqueur formée de leur mélange. *Strabon* lui fait encore dire *que dans ces régions glacées il n'y avoit ni air, ni terre, ni mer, mais un composé de ces trois ſubſtances qui reſſembloit aſſez au zoophyte ſpongieux qu'on nomme* le poumon marin : *matiere ſur*

laquelle la terre & la mer étoient suspenduès, & qui servoit comme de lien aux différentes parties de l'univers. Et ce Géographe a trouvé cela fort absurde. *Polybe* & *la Mothe-le-Vayer* sont du même avis. A ce sujet celui-ci nous apprend d'abord que le poumon marin est un zoophyte spongieux auquel les Italiens ont donné un nom fort sale. Il tourne ensuite PYTHEAS en ridicule sur le récit que *Strabon* lui fait faire, en le comparant » à un » bon Anachorete qui se vantoit d'avoir » été jusqu'au bout du monde, & qui di- » soit qu'il s'étoit vu contraint d'y ployer » fort les épaules à cause de l'union du » ciel & de la terre dans cette extré- » mité ». Pour égayer cette historiette, il ne manquoit plus que d'ajouter que cet Anachorete s'étoit même cogné la tête bien fort contre le ciel pour ne s'être pas assez ployé. Que ces plaisanteries sont indécentes quand elles ont un grand homme pour objet ! Il est étonnant qu'un Philosophe aussi éclairé que *la Mothe-le-Vayer* se les soit permises (1).

Mais est-il bien prouvé que PYTHEAS

(1) *Œuvres de la Mothe-le-Vayer*, Tome II.

ait rapporté dans ses écrits ce que *Strabon* lui fait dire ? Non, assurément. Il y a même lieu de croire que le récit de notre Philosophe a été falsifié par ce *Géographe* qui s'est déchaîné contre lui avec beaucoup de méchanceté & peu de raison. En supposant même que ce récit soit exact, il ne faut pas croire, suivant la juste remarque de M. *Bougainville*, que PYTHEAS ait voulu abuser de la crédulité de ses lecteurs : il ne faisoit que rapporter en termes obscurs ce qu'il avoit apperçu confusément au travers des brouillards qui s'élevent dans ces mers au temps du solstice d'été. Il avoit sans doute des préjugés sur la structure du monde ; & certaines apparences contribuant à les fortifier, son imagination vit ce que ses yeux ne voyoient pas (1). Et cette conjecture est assez vraisemblable. D'ailleurs les Norvégiens appellent la mer Glaciale *Mer du Poumon* à cause des glaces qui flottent sur cette mer, & dont la superficie extérieure est comme spongieuse.

Après s'être moqué du récit de PYTHEAS sur le zoophyte spongieux,

(1) *Mém. de l'Acad. des Inscript.* Tome XIX, page 153.

Strabon attaque tous ſes détails géographiques, & les traite avec la plus grande rigueur. C'eſt, dit-il, un voyageur infidele qui n'a débité que des menſonges, & dont les obſervations ſont peu exactes, qui n'a écrit que des fictions, & qui n'a été loué que par des Ecrivains qui l'ont lu ſans beaucoup d'attention. Mais notre Philoſophe a été bien vengé par des Savants du premier mérite qui ont dévoilé toute l'ignorance & la méchanceté de *Strabon*.

Premiérement il eſt riſible que ce Géographe oſe reprocher à *Eraſtothene* & à *Hipparque* d'avoir eu trop de confiance aux relations de PYTHEAS, & encore plus plaiſant de voir *Strabon* réformer leurs obſervations ou corriger leurs latitudes, lui qui étoit ſi ignorant en Aſtronomie, que parcequ'il avoit toujours vu le ſoleil ſe coucher à un point preſque diamétralement oppoſé à celui où il ſe levoit, ne croyoit pas qu'il y eût un pays dans le monde où le ſoleil ſe levât & ſe couchât preſque au même lieu, je veux dire où le ſoleil parût pluſieurs jours de ſuite ſur l'horizon ſans ſe coucher. Auſſi les déterminations des atitudes qu'il a voulu ſubſtituer à celles

d'*Erastothene* & d'*Hipparque*, sont non seulement fausses, mais elles font voir toute la profondeur de son impéritie en Astronomie. Il se trompe de six degrés en déterminant la latitude de l'isle d'Hierné, que nous appellons aujourd'hui l'Irlande ; & il avance hardiment qu'elle est presque inhabitable à cause de la rigueur du froid, formant, dit-il, les bornes septentrionales de l'univers. Il soutient encore que la mer Caspienne communique avec la mer du Nord, & tous les Géographes savent que la mer Caspienne est un bassin exactement fermé de toutes parts.

Une autre turpitude aussi caractérisée que celles-là, c'est que *Strabon* qui n'avoit jamais bu que du vin, & qui ne connoissoit point d'autre boisson, se moque de PYTHEAS pour avoir écrit qu'à l'isle de Thulé les habitants faisoient un breuvage avec du froment & du miel. Comme son censeur n'avoit point entendu parler de ce breuvage, il le nie, & dit que notre Philosophe est un menteur.

Et voilà ce que c'est que d'avoir la maladie de vouloir contredire des Auteurs célebres. Avec beaucoup d'esprit & d'érudition on fait tort à son jugement :

on commet des erreurs groſſieres, parcequ'avec cette maladie on étouffe les lumieres de la raiſon.

Je ſuis bien étonné que *Bayle* n'ait pas examiné les récits de PYTHEAS avant que de prendre le parti de *Strabon*, lui qui diſcute ordinairement les faits avec tant de ſagacité avant que de les adopter. Il auroit évité un blâme qui fait infiniment tort à ſa critique ; c'eſt d'avoir écrit que PYTHEAS » abuſa étrangement » de la maxime, *A beau mentir qui vient* » *de loin*, car il n'y eut ſortes de fables » qu'il ne racontât des pays ſepten- » trionaux qu'il ſe vantoit d'avoir vus. » Il n'ignoroit pas que peu de témoins » oculaires pourroient lui donner le dé- » menti ; mais la poſtérité pour le moins » ne laiſſa pas impunie ſon audace (1).

Il y a dans cette critique deux fautes impardonnables. Premiérement, comment *Bayle* a-t-il ſu que notre Philoſophe n'avoit raconté que des fables ? Ce n'étoit pas pour avoir vu ſes écrits, car il y a long-temps qu'ils n'exiſtent plus : nous n'en avons que quelques citations

(1) *Dictionnaire de Bayle*, art. *Pythéas.* Voyez auſſi l'article *Abbeville* dans le même Dictionnaire, note B.

que nous sommes obligés de prendre fort souvent dans des Auteurs prévenus contre lui.

En second lieu il est faux que la postérité ait réprimé l'audace de notre Philosophe, comme le veut *Bayle*. On vient de voir le contraire; & *Bayle* l'auroit même vu s'il l'eût desiré, car *Olaüs Rudbecks*, *Gassendi*, *Sanson* & le P. *Fournier* ont assez justifié les écrits de notre Philosophe. *Bayle* lui-même ne laisse pas que de lui rendre justice. » On » avoue pour le moins, dit-il, qu'il n'a » pas mal entendu les propriétés des » terres septentrionales, eu égard aux » aspects du soleil; & ce qu'il disoit, » que les Barbares lui montroient le lieu » où cet astre s'en alloit dormir, & qu'il » y avoit là des pays où la nuit ne duroit » que trois heures, & d'autres où elle » n'en duroit que deux, ne sent point » du tout la fable, & lui fait infi» niment honneur, &c. (1) ». Et cet éloge milite beaucoup contre son premier sentiment.

On ne sait point l'âge qu'avoit PYTHEAS quand il mourut, ni de quelle

(1) *Bayle*, *ubi suprà*.

maladie il eſt mort. L'hiſtoire de ſes ouvrages forme l'hiſtoire de ſa vie. Quoique *Polybe* ait ſoutenu que ce Philoſophe étoit un ſimple & pauvre particulier, il ne le connoiſſoit pas mieux que nous le connoiſſons. Il ſuppoſoit cela pour avoir droit de révoquer en doute ſes voyages, parcequ'il penſoit qu'il les avoit faits à ſes frais. On vient de voir le contraire, & cela anéantit la ſuppoſition, & confirme l'ignorance où nous ſommes de la naiſſance & de l'état de PYTHEAS.

Fin du quatrieme Volume.





